This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKW

Mar

Judice quem nosti populo, qui stultus honores,
Sæpe dat indignis, & Famæ servit ineptus,
qui stupet in titulis, et imaginibus. *Horat. Satir. 15. Lib. I.*

LA LAïS
PHILOSOPHE,
OU
MEMOIRES
DE MADAME D***,
ET SES DISCOURS
A Mr. DE VOLTAIRE
SUR SON IMPIETÉ,
Sa mauvaiſe conduite, & ſa Folie.

NOUVELLE EDITION

CONSIDERABLEMENT AUGMENTÉE.

Selon l'original imprimé

A BOUILLON 1761.

Chez PIERRE LIMIER,

Imprimeur & Libraire.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
356765B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
B 1916 L

LA LAÏS PHILOSOPHE.

L'Hiſtoire de ma vie fera plaiſir aux gens de Lettres ; d'autres Lecteurs ſeront étonnés de voir une Courtiſanne vouloir convertir des Déiſtes. Qu'on ne me faſſe pas un crime de mes démarches ; le tempérament fait les mœurs, auſſi bien que l'eſprit & le caractère. Née avec une extrême vivacité, je n'ai cherché que le plaiſir Epicurien, que nos Beaux eſprits ne prendront pas pour la volupté groſſière ; ils demandent qu'on uniſſe les attraits de l'eſprit à ceux des ſens :

L'eſprit a ſes plaiſirs, de même que le corps :
L'excès produit en tout de dangereux remords ;
Mais l'homme pénétrant, comme la ſage abeille,
S'amuſe après l'odeur de la roſe vermeille.

La Provence eſt ma patrie. Mes parens me donnerent dans mon enfance l'éducation la plus ſage ; mais l'influence d'un Climat

Michaux - Apr. 23, 1946

ardent altéra bientôt mes vertus naiſſantes. Je fus miſe dans un Couvent : j'y entrai avec dégoût; j'en ſortis par humeur. L'amour, ce tendre mais dangereux enfant, ne m'avoit point encore percé de ſes traits. Hélas ! pourquoi faut-il que chaque mortel vive tot ou tard ſous un empire auſſi doux, mais en même tems auſſi rigoureux ? Mon cœur, au milieu de la paix & de la tranquilité, couloit des jours heureux; tems précieux & charmant, que je regrette encore, malgré toutes les délices qui forment notre bonheur imaginaire. Revenue chez mes parens, je ſentis mon cœur ſoupirer à la vûe d'un jeune homme aimable, tendre & inſinuant: j'ignorois à la vérité le pouvoir de l'amour; mais bientôt la Nature dévoila en moi des ſentimens délicieux, dont je ne connoiſſois pas le principe. Je formai en ſecret le deſſein de m'approcher de lui, & d'avoir enſemble une liaiſon de bienſéance. Je ne conſultois en cela que le plaiſir de le voir & de l'entendre; je trouvois dans ſes yeux une douceur charmante qui raviſſoit toutes les facultés de mon ame. Enfin le moment arriva, où nos cœurs s'unirent de concert. Je l'aimai, il m'aima; moment fatal qui fut la cauſe de tous les chagrins de ma vie. Il me demanda en mariage; mon pere le refuſa.

fusa. Je consens à un enlevement; il m'abandonne à Paris dans un Hotel garni, où logeoit un Auteur, aussi aimable par les qualités de l'esprit que par celles du cœur. C'est-là où le sort voulut que je fusse en société avec presque tous les Beaux-esprits de la France; fort heureux, si les vices du cœur ne corrompoient souvent les bonnes qualités de l'esprit. Ma maison étoit l'affiche du génie; les conservations amusantes, les gentillesses de l'esprit, la finesse des satyres, la critique des Ouvrages nouveaux, les saillies de l'esprit, la Philosophie, la Morale, tout étoit du ressort de notre société. Comme je lisois beaucoup, & que j'avois l'esprit extrêmement vif & plein de feu, je fus bientôt en état de tenir tête à ces Messieurs, & de leur faire voir que leurs Ouvrages ne tendoient pas toujours à ce vrai, si recherché & si ignoré. Je desirai depuis quelque tems d'avoir une conversation particulière avec le célebre Mr. de *Voltaire*, & quelques jours après j'eus une occasion favorable de me lier avec lui d'amitié. Jamais je ne l'aurois cru un Philosophe amoureux. Je m'étois persuadée que cette espèce de misantropes étoit une nation farouche que rien ne pouvoit apprivoiser; je fus bien détrompée, lorsque je vis un homme filer à merveille la parfaite galanterie.

Madame, me dit-il, au premier abord, ſi les charmes de la beauté repréſentent ſi bien ceux de la Divinité, me ſeroit-il permis de venir rendre hommage au plus parfait de ſes tableaux? Non, Monſieur, lui dis je; ſi vous regardez la beauté comme l'image de la Divinité, vous ne trouverez point ici d'autel qui mérite vos ſacrifices: les attraits de l'eſprit ſurpaſſent ceux des ſens, & ſi j'avois à rendre quelque hommage, ce ſeroit uniquement au vôtre. Nous eûmes enſemble un entretien aſſez long, & après nous être donné de mutuelles aſſurances d'amitié, je le priai d'entrer dans un plus grand détail ſur les profondes matières de la Morale & de la Philoſophie. J'étois fort curieuſe de ces matières, & quoique le tempérament ſoit ſouvent en nous au-deſſus de la Religion, je voulois au moins avoir le plaiſir de confondre, ſelon mes forces, l'orgueil de la Philoſophie à la mode.

Votre *Henriade*, lui dis-je, Monſieur, eſt remplie de ces penſées ſublimes, de ces tours fins & délicats, de ces ſaillies brillantes qui caractériſent ſi bien le vrai Poëte; mais où avez-vous puiſé ces maximes dangereuſes qui ſont ſi ſouvent ſemées dans vos Ouvrages? L'Etre ſuprême, dites vous, eſt dans la dernière indifférence pour ſes créatures: le

plus

plus petit animal & l'homme, ſelon vous, ont un même ſort; il n'eſt aucun châtiment téſervé au crime, ou s'il en eſt, il n'eſt que paſſager. On peut, ſelon vous, plutôt démontrer la mortalité de l'ame que ſon immortalité; elle n'eſt formée que d'atômes ignés. En vérité je ne crois pas que la vraie Philoſophie puiſſe admettre des ſyſtêmes ſi contraires à la raiſon. N'eſt-il pas, lui dis-je, contraire au bon ſens, que le ſouverain Môteur nous ait crées pour nous livrer à nous-mêmes dès l'inſtant de la Création? Voiez-vous un pere de famille, ou une mere tendre abandonner leurs enfans d'abord qu'ils ſont nés. L'Univers même, ſelon vous, ne rentreroit-il pas dans le néant, ſi le Créateur ceſſoit un moment d'en maintenir l'équilibre? Or croiez-vous que Dieu ne faſſe pas pour ſon Chef-d'œuvre ce qu'il fait pour le moindre de ſes êtres? Seroit-il moins plein de bonté pour nous que pour le dernier des atômes? Croiez-moi, Monſieur, une Intelligence ſuprême ne fait rien ſans deſſein; & s'il étoit vrai que les démarches de l'homme, ou les loix du mouvement ne fuſſent que l'effet du concours fortuit des atômes ou des cauſes ſecondes, vous ôteriez à la Divinité le plus grand de ſes attributs, je dis, l'intelligence & la bonté.

Vos raiſons, me dit-il, Madame, pourroient ſans doute convaincre ces génies qui n'oſent franchir les limites de la raiſon; mais nous autres Philoſophes, qui entrons ſans aucune crainte dans ſes profonds abîmes de la Philoſophie, nous appercevons ce que d'autres ne ſauroient voir. Parcourez, Madame, l'immenſité des eſpaces, ces Globes infinis dont les orbes immenſes confondent l'imagination la plus vaſte; croiez-vous qu'un Etre, auſſi grand, daigne faire attention à des créatures qu'il n'a formées que pour ſon plaiſir? L'aigle aux ailes rapides daigne-t-il conſidérer le foible vol du colibris? Voiez-vous un puiſſant Monarque de la terre s'inquiéter du ſort du dernier de ſes ſujets?

„ Cet Etre tout-puiſſant, que l'Univers adore,
„ Peut ſans doute accorder à celui qui l'implore,
„ Ses plus rares faveurs, ſes dons les plus heureux:
„ Mais peut-on exiger que pour un malheureux
„ Cet Arbitre des cieux, le Maître du tonnerre,
„ Abandonne l'Olympe & vole ſur la terre?

„ Dieu a établi des Loix primitives qui „ ſont invariables. Le bien & le mal dans „ le monde phyſique concourent à la per„ fection de l'Univers, de même que les „ ombres ne ſervent qu'à relever les beautés „ d'un tableau; & pourquoi faire un crime „ à la Divinité, de ſon indifférence ſur le „ ſort

„ ſort de ſes créatures? Il n'a établi des loix
„ ſecondaires que pour ne pas obſcurcir l'éclat
„ de ſa gloire, en s'abaiſſant juſqu'à diri-
„ ger de vils atômes".

En vérité, Monſieur, vous m'étonnez, lui répondis-je: ſont-ce donc là ces prétendus raiſonnemens ſi ſublimes de votre Philoſophie? J'aurois cru que des génies, qui ſe diſent ſi vaſtes & ſi profonds, ne ſeroient pas couverts d'une gaze auſſi ſuperficielle. Eh quoi! des ſophiſmes, auſſi ſpécieux, ſont donc l'unique fondement de vos ſyſtêmes impies? C'eſt donc par de telles chimères que vous ſéduiſez tant d'eſprits foibles? L'éclair, qui brille quelques inſtans, peut les éblouïr; mais la raiſon reprend tôt ou tard ſon empire. Par quelle témérité ôſez-vous dire encore que le plus petit animal & l'homme ſont un même compoſé, & qu'ils ont une égale deſtinée? Eſt-il poſſible que l'homme, cet être ſi noble, ſi élevé, ſi prévenu ſur les lumières de ſon eſprit, puiſſe ſe dégrader juſqu'à la condition de la brute? Voudriez-vous de bonne-foi qu'un ennemi vous traitât ainſi? de quel œil regarderiez-vous celui qui voudroit vous décorer des oreilles d'un Midas? ne vengeriez-vous pas auſſitôt une injure auſſi vive? Que le caprice de l'homme eſt affreux! Il rougit

rougit de ſa véritable gloire, & ſe glorifie de ſon infamie. Souvenez-vous, Monſieur, de cette fable impie, où vous ne rougiſſez pas de mettre l'homme au niveau de la brute: „ La ſouris, dites-vous, peut ſe vanter que „ Dieu a auſſi bien crée pour elle ces vaſtes „ montagnes de lard, que les aſtres & les „ beautés de la terre pour l'homme; le ca- „ nard nazillant dit en lui-même, *Oui, c'eſt* „ *pour moi que le ſouverain Auteur a créé la ſphé-* „ *re immenſe des airs, la vaſte étendue des lacs* „ *& des étangs*". Pareils & autres écarts de votre imagination déréglée nous prêchent „ que la brute peut même regarder l'hom- „ me au deſſous d'elle & que les attributs „ des bêtes ſont préferables aux qualités de „ l'homme".

Ah! Monſieur, comment un génie d'un ordre auſſi ſupérieur (car c'eſt ainſi qu'on vous regarde dans le Monde), comment, dis-je, peut il s'abaiſſer jusqu'à des imaginations auſſi pitoiables? La raiſon ne vous dit-elle pas, Monſieur, que l'homme eſt le Chef-d'œuvre de la Divinité; qu'il n'a été créé que pour adorer & glorifier ſon Créateur; que ſi l'homme & la bête n'avoient qu'un même ſort, l'Etre ſuprême ſeroit injuſte, & nous auroit trompés; car, Monſieur, conſidérons un inſtant l'origine de l'hom-

l'homme. Quel a été le motif qui a engagé l'Etre ſouverain à le créer? Environné de toute éternité des ſplendeurs de ſa gloire, heureux du bonheur de lui même, avoit-il beſoin de créer tant de Mondes divers pour y manifeſter ſa puiſſance? Mais dans l'ordre de ſes décrets éternels il voulut, par pure bonté, rendre ſon bonheur communicatif, c'eſt-à-dire former des êtres qui participaſſent à ſa félicité: or, le bienfait de cette participation exigeoit un tribut de gloire & de louange; la libéralité demande la reconnoiſſance, & la reconnoiſſance eſt le principe commun de nouveaux bienfaits. Dieu tira donc l'homme du néant, & la fin, qu'il ſe propoſa, fut ſa propre gloire & le bonheur de ſes créatures. Dès là un être, capable d'offrir ſes louanges & ſes adorations, devoit en quelque ſorte participer à l'eſſence divine, & devenir la propre image de la Divinité. Tel en effet eſt l'homme; il tient à Dieu par l'intelligence de l'ame qui lui eſt propre; par la diſtinction innée du crime & de la vertu; par le deſir du parfait bonheur; par ſes deſirs ſublimes & élevés, qui le mettent au-deſſus de tous les êtres; par ce pouvoir de commandement qui lui donne une ſupériorité parfaite ſur les êtres ſubalternes; enfin

enfin par tant d'heureux talens, qui l'approchent autant des Eſprits divins, qu'il eſt éloigné de la groſſiéreté des bêtes. Mais vous, Monſieur de Voltaire, vous que le goût de l'impiété, vous que le deſir de l'indépendance rend ſi ſemblable à l'Ange rebelle, vous qui prétendez être une petite Divinité ſur la terre, vous qui ne reconnoiſſez d'autres Loix que celles qu'inſpirent les paſſions, répondez-moi de bonne-foi: le cœur, l'eſprit & la raiſonne vous diſent-ils pas, que vos principes impies ſont contraires non ſeulement à l'idée intime que tout homme a de ſa nature, à notre ſainte & reſpectable Religion; mais encore à toutes les Religions du Monde, quoique ſuſceptibles d'un caractère de fauſſeté? Vous ne niez pas, il eſt vrai, l'exiſtence de la Divinité; vous n'admettez pas le polithéïſme (cette erreur n'eſt plus de ſaiſon), vous vous glorifiez ſimplement d'être Théïſte, mais quel Théïſme? O Dieu! peut-on ſe former une idée plus horrible de la Divinité? Vous ne voulez pas qu'elle ait diſtingué l'homme de la brute. Vous prétendez que l'égalité & la conformité des organes emportent avec elles l'anéantiſſement: mais ſi l'homme avoit été deſtiné, comme la brute, à la fatalité du néant, pourquoi remarquons-nous en nous-mêmes

mes cette élevation de ſentimens, cette noble faculté de penſer, cet invincible deſir du bonheur? Pourquoi la brute n'adore-t-elle pas comme nous? Pourquoi un inſtinct, toujours uniforme, lui fait-il faire les mêmes actions? Les connoiſſances de la bête ſont-elles auſſi étendues que celles de l'homme? La voiez-vous lever les yeux vers le ciel, jetter des regards ſupplians vers le Trône de l'Eternel, l'adorer avec le plus profond reſpect, & lui rendre ſes plus tendres hommages? La voiez-vous former de ſaintes Sociétés pour n'offrir enſemble qu'un cœur, qu'une ame & qu'un même acte d'adoration? La voiez-vous auſſi induſtrieuſe que l'homme, voler d'un Pole à l'autre pour ſe donner des ſecours mutuels, parcourir le Globe immenſe de la Terre pour aller porter à des peuples nouveaux les richeſſes de l'Art, de la Religion & de la Nature? La voiez-vous former des correſpondances de génie, de commerce, d'induſtrie, d'inſtruction & de ſentiment? Jettez, Monſieur, un regard ſur ces vaſtes palais, ſur ces monumens ſuperbes, fruits heureux du génie, & ſur ces chefs-d'œuvre de l'Art, qu'un peuple, juſtement jaloux de ſa liberté, ſemble avoir créés pour impoſer des bornes à l'impétuoſité des mers; trouverez-vous cet eſprit vaſte & étendu dans

la

la groſſière ſimplicité des bêtes? O erreur! ô aveuglement! Juſqu'où les plus grands génies mêmes ne s'égarent-ils pas, quand ils ne veulent ſuivre que les foibles lueurs de la raiſon?

La Foi, Monſieur, ce guide ſage & éclairé, eſt le ſeul flambeau qui puiſſe nous diriger dans la nuit de ce Monde; auſſi n'eſt-ce pas en vain que nos Livres ſaints nous diſent avec tant de vérité, que l'eſprit de l'homme eſt trop borné pour pénétrer l'infini; que perſonne n'a jamais pû creuſer dans les profonds abîmes de la Divinité, & qu'il faut de toute néceſſité conſulter ſon cœur & ſa Religion pour ſaiſir les vrais principes. Ne riez vous pas maintenant de ces Philoſophes anciens, qui, ſous un grand étalage de raiſonnemens, n'enfantoient que des ſyſtêmes ridicules? De quel prix ſont à vos yeux Pythagore & ſa Métempſicoſe? Platon & Socrate, au milieu de quelques vérités, n'ont-ils pas été couverts des plus épaiſſes ténèbres? Ariſtide, Zénon, Démocrate, Diogene & Théocrite ne vous paroiſſent-ils pas des héros d'un Roman comique? Leurs noms ne ſont devenus fameux que par leurs erreurs; mais ignorez-vous, que Monſieur de Voltaire n'aura dans peu que l'affreuſe réputation d'un Auteur

seur privé de tout sentiment de Religion; d'un Auteur qui, prétendant être l'oracle de la terre, sera devenu la fable des gens sensés; d'un Auteur, qui, pouvant consacrer ses talens pour la gloire de la Religion, n'aura produit que des monstres d'impiété, dignes de l'anathême du Ciel & de la terre; d'un Auteur enfin qui, pouvant être l'oracle de son siécle, en sera devenu l'opprobre & l'horreur? Convenez, Monsieur, que notre Sexe, pour ne pas se glorifier de tant de force d'esprit, a souvent des vûes plus éclairées, un jugement plus impartial & plus sain que vous autres Messieurs les Philosophes, qui, pour vous donner un certain renom de vanité, vous attirez un persifflage éternel.

Madame, me dit Monsieur de Voltaire, je ne puis qu'applaudir à vos raisonnemens: ils sont solides & convainquans. La beauté est toujours persuasive, & je vous avoüe que des argumens aussi puissans, joints à cette candeur & à cette franchise aimable qui vous caractérisent, seroint seuls capables de me convaincre: mais représentez-vous que l'intéret de la Philosophie exige de nous que nous fassions une Classe distinguée du commun des mortels. Comment notre gloire pourroit-elle soutenir une rétraction

authentique? Que diroit-on de nous dans le Monde, ſi, après un grand étalage de génie, nous étions réduits au niveau du reſte des hommes? L'aigle aime à prendre un eſſor rapide, & croiroit s'avilir de ne pas planer au-deſſus de la moïenne région des airs. Quoi donc! Monſieur, lui dis je alors, ce n'eſt donc qu'un pur reſpect humain qui vous fait gemir dans l'erreur? Vous connoiſſez la vérité; malgré vous, vous en êtes perſuadé, & vous portez la témérité juſqu'à vous refuſer à ſes lumières? Ne faites-vous pas profeſſion de la ſuivre, ne la prônez-vous pas par-tout comme le centre où tendent tous vos travaux, ne vous vantez-vous pas de ne chercher qu'elle ſeule dans tous vos Ouvrages? l'impoſture eſt donc votre caractère diſtinctif? Mais l'honnête homme, qualité dont vous vous vantez ſi fort, ne rougiroit-il pas de cet eſprit de duplicité? Voilà où conduit l'erreur de l'eſprit. Vous avancez les paradoxes les plus étonnans, & vous craignez de les rétracter; mais le vrai, le ſolide eſprit ne devroit il pas au contraire ſe glorifier dans la vérité? Ne ſeriez-vous pas plus eſtimé de tous les honnêtes gens, ſi vous vous rapprochiez avec ſincérité des vérités ſalutaires que la Foi, la Raiſon & la Révelation dictent à tous

tous les hommes? N'avez-vous pas à vous reprocher à vous-même les horribles ravages que vous avez faits dans la Société? Quelle affreuse corruption n'avez-vous pas répandue dans tant d'esprits? Impie vous même, vous avez infecté l'Univers d'une peste mortelle, qui entrainera peut être presque tout le monde Chrétien dans l'abime où le libertinage de votre esprit vous a plongé vous même. Eh! quel compte n'aurez-vous pas un jour à rendre à cette Divinité vengeresse, devant qui votre orgueil sera un jour brisé, au terrible Tribunal de sa justice? Que vous en est-il revenu d'avoir dégradé l'homme, & de l'avoir mis au niveau de la brute? Malheureux! qu'avez-vous fait? Voiez ces gouffres immenses où vous avez plongé tant d'ames, qui réclameront un jour contre vous. Vous ne voulez qu'être un atôme; eh! qu'est donc devenu cet orgueil philosophique, qui vous érige en censeur de la Divinité? N'appercevez-vous pas la distance infinie du néant à l'être? Vous voulez rentrer dans le néant: ouï, votre réputation y rentrera. On ne se souviendra de vous que comme on se ressouvient de ces monstres horribles qui ont ravagé la terre, & qui ont allumé dans l'Univers le flambeau de la discorde. Considérons un instant,

ſi les ſeules Loix de la Société peuvent s'accorder avec un ſyſtême ſi affreux; nous examinerons enſuite s'il peut convenir avec celles de la Religion.

Vous ne l'ignorez pas, Monſieur, & le ſeul orgueil vous précipite dans le plus fatal aveuglement. Les ſociétés ne doivent uniquement leur origine qu'au deſir de procurer aux humains la paix, l'innocence, le bonheur & la tranquillité. Solon n'établit dans Athenes des Loix ſi ſages, que pour faire un peuple d'heureux. Lycurgue dans Lacedemone ne fit des Loix ſi rigides, que pour conſerver l'auſtère tempérance, mere de la juſtice & de la frugalité; les peuples les plus policés n'ont dû leur félicité qu'à la ſageſſe des Légiſlateurs. C'eſt de la ſageſſe des Loix que dépend la ſageſſe des peuples; mais; mais vous, Monſieur, Légiſlateur nouveau, je voudrois vous demander, ſi les Nations pourroient ſe flatter d'un tel bonheur ſous votre empire, ſi l'on verroit l'agneau paiſible ſe repoſer tranquillement auprès du lion en fureur. Si le néant eſt le partage de l'homme, comme celui de la brute, ne ſeroit-on pas inſenſé de ſe contraindre? pourquoi reſpecteroit-on les droits ſacrés de la Nature, puiſqu'on doit diſparoître dans un inſtant comme l'éclair qui

qui vole de l'Orient à l'Occident ? pourquoi mettroit-on un frein à ſes paſſions ? qu'on porte la conſternation, le ravage & la mort dans le ſein de ſes concitoiens ; que le plus foible devienne la victime & la proye du plus fort ; que le Prince en courroux extermine un peuple fidèle & ſage ; qu'on faſſe rentrer dans le gouffre de ſon luxe la ſubſtance du pauvre & de l'orphelin ; qu'il écraſa tant de malheureux comme de vils inſectes, faits pour rentrer dans le néant ; qu'il s'érige ſur le Trône même de la Divinité ; qu'il profere l'anathême contre le Ciel & la terre ; qu'il ſe livre au déboredement de toutes les paſſions ; qu'un ennemi en fureur aille, le fer en main, porter le poiſon de la mort juſque dans le ſein de ſon frere ; que le pere barbare écraſe l'enfant ſous la pierre ; qu'une épouſe infidèle porte la honte & le deshonneur dans une famille où regnent la décence & la probité ; que le frere deshonore ſon propre ſang ; que le voiſin s'empare des biens de ſon voiſin ; que les Magiſtrats n'écoutent ni les Loix de la Religion, ni celles de la juſtice ; que les peuples divers, étincellant de rage & de fureur, s'exterminent mutuellement par des guerres ſanglantes ; enfin que le viol, l'adultère, le blaſphême & l'impiété arborent leurs

étendards par toute la terre. Tel ſera, Monſieur, le bel & floriſſant empire que vous érigerez.

O! l'aimable Société, digne ſans doute des Loix philoſophiques de Mr. de Voltaire! O ciel! ô terre! & vous, heureux mortels, dans qui les ſentimens de la Religion ſont encore profundément gravés, fuïez, fuïez des pieges auſſi funeſtes. Le Prince de l'abîme ſe ſert de ces organes impurs pour proferer le blaſphême, & ôter à la Divinité les droits ſacrés de la juſtice & de la miſéricorde, Ouï, Monſieur, j'ô-ſe vous le dire: l'Enfer a vomi par votre bauche une doctrine auſſi impie? & ſi vous voulez en convenir, votre cœur vous reproche à chaque inſtant de ſégaremens auſſi affreux. Des maximes auſſi criminelles ne ſont-elles pas encore contraires au bonheur de l'homme, à ſa deſtinée, à la bonté de Dieu & à ſa juſtice? Le vrai bonheur conſiſte ici bas dans une humble dépendance de ſon Créateur, dans la paix & la tranquillité d'une bonne conſcience, dans l'adoration intérieure & extérieure que la créature doit a ſon Créateur, dans une ſage ſubordination aux Loix de la Providence; mais ſi l'anéantiſſement eſt le partage de l'homme, ne pourra t-il pas impunément ſe joüer, & des hommes & de la Divinité? ne pourra-t-il pas

pas porter l'étendard de la rébellion juſque dans l'empire de Dieu même ? S'il n'eſt point en ce Monde de véritable félicité, ne ſera-t-il pas dans l'éternelle incertitude d'y parvenir ? la rage & le déſeſpoir ne s'empareront-ils bas bientôt de ſon cœur ? livré à lui-même & à l'impétuoſité de ſes penchans, ne deviendra-t-il pas un monſtre de fureur & d'impiété ? Qui pourra contraindre ſes deſirs effrénes ; qui pourra lui procurer cette pliſible tranquillité, principe unique de notre félicité ? qui pourra le rapeller aux Loix primitives de la ſageſſe & de l'équité ? ſera-ce le deſir inné de la vertu ? Mais pourquoi vivra-t-il ſous l'auſtérité de ſes Loix, ſi tout doit périr avec lui ; pourquoi ſera-t-il touché de ſes attraits, puiſque le néant eſt le ſeul eſpoir qu'il peut attendre ? pourquoi chercher-it-il un bonheur dont il ne pourra jamais ſe flatter ? Au lieu de ſuivre les ſentiments de la Nature, n'en étouffera-t-il pas juſqu'aux plus ſimples mouvemens ? ne regardera-t-il pas ſon être comme une jeune fleur, qu'un même inſtant voit éclore & dépérir ne ſoupirera-t-il pas lui-même aprés l'affreux néant ? Au milieu des miſéres de la vie, ne portera-t-il pas dans ſon impatience un glaive meurtrier juſque dans ſon propre ſein ? Son cœur aura beau lui dire que ſa deſtinée eſt

plus noble qu'il ne penſe; que le Créateur ne l'a mis en ce Monde que pour mériter par les vertus une eternelle félicite dans l'autre; que puiſque tous les êtres, qui ſont dans la Nature, ne retombent point dans l'anéantiſſement, il n'y retombera pas lui-même; qu'il n'eſt pas de la ſageſſe du Créateur d'avoir gravé dans notre cœur le deſir invincible du bonheur, s'il eſt un être chimérique; que ſa poſſibilite & ſa réalité dépendent abſolument de celle de Dieu, & que puiſqu'il eſt la ſource du bonheur, il eſt certain qu'il en fera d'heureux écoulemens ſur les chers objets de ſes complaiſances: toutes ces grandes vérités lui ſeront inſenſibles. Il croira que le néant eſt ſon partage, & dans cette fatale croiance il vivra comme l'Impie, mourra comme la brute, ſans ſentiment, ſans repentir, allant éprouver dans le ſéjour des juſtices éternelles des tourmens qui ne finiront jamais.

D'ailleurs vous, Monſieur, qui vantez tant dans vos Ouvrages la ſageſſe & la bonté de Dieu, où les trouveriez vous, ſi l'homme & la brute n'ont aucun caractére diſtinctif? Quoi! cette Divinité bienfaiſante, qui a répandu dans la Nature tant de charmes ſi variés; cette Divinité, qui ſe joüoit, pour ainſi dire, dans la Création, de tant de Glo-

Globes divers qui roulent au deſſus de notre ſphére ; cette Divinité, Mòtrice ſuprême de tout ce qui reſpire dans le ciel, ſur la terre & dans l'immenſité des eſpaces ; cette Divinité, dis-je, auroit créé tant d'aſtres brillans pour nous éclairer, tant de phénoménes & de merveilles pour un vil atôme qui doit bientôt ſe perdre dans le néant d'où il a été tiré ? Qui pourroit croire que le génie ſublime d'un Mr. de Voltaire put ramper auſſi bas que l'inſecte & le vermiſſeau ? Oui, ſans doute, vous êtes bien au-deſſous de ces petits êtres, qui ſe conduiſent par un inſtinct qui ne varie jamais ; mais vous, loin de ſuivre les pures lumières de la raiſon, vous vous livrez à cette préſomption de cœur, qui ſe croit arbitre ſuprême de toute vérité. Vous n'écoutez que la voix du libertinage ; convenez-en de bonne foi, puiſque vous pouvez avec moi devoiler ſans crainte tous les reſſorts de votre cœur.

Le premier mouvement, que vous éprouvâtes, vous inſpira-til ces ſentimens affreux d'impiété ? La Nature ne vous avertiſſoit-elle pas déjà de la nobleſſe de votre être ? La Religion ne vous paroiſſoit elle pas encore ſainte & reſpectable ? Cherchâtes-vous alors à en ſecoüer le joug ? Votre eſprit, que la volupté n'avoit point encore

obſcurci, ne joüiſſoit il pas encore d'un rayon vif & lumineux qui vous guidoit vers la ſageſſe ? Aviez-vous déja enfanté ces ſyſtêmes horribles qui mettent l'homme au-deſſous de bête, qui préférent ſa felicité à la nôtre, & qui voudroient qu'un même ſort, qu'un même deſtin nous unît? Avoüez que votre cœur, ſéduit par les attraits du crime, vous a conduit d'abîme en abîme. D'abord vous vous êtes livré à ces penchans horribles qui font frémir la Religion & la Nature; d'une main profane vous avez corrompu le Sanctuaire de la Divinité. La volupté, aux yeux doux & flatteurs, vous offrit tous ſes charmes; vous n'apperçûtes pas le ſerpent caché ſous les fleurs, vous le careſſates, & bientôt diſtillant ſon venin ſur toutes les facultés de votre ame, la mort & la contagion s'emparerent de votre eſprit & de vos ſens. Ouï, je le dis, Monſieur, la volupté ſeule a dépravé votre cœur. Le remords ſuivit de prés votre crime. Pour l'étouffer, vous cherchâtes quelques adouciſſemens. La juſtice de Dieu s'offrit à vos yeux ſous les traits du problême; vous ne pouviez croire qu'un Etre infini dans ſes bontés pût châtier infiniment dans ſa juſtice; & dans cette incertitude vous formâtes le deſſein de calmer vos remords, en vous livrant à tous les phantômes de l'ima-

l'imagination. Le desir de l'impunité vous rendit impie, & pour vous ôter à vous-même l'idée d'une éternelle vengeance, vous avez fait Dieu trop-grand pour les hommes & les hommes trop petits pour la Divinité Voilà donc la fin où tendent tant de maximes insensées. Vous voudriez soustraire à la punition du crime, vous en adouciſſeu les horreurs, vous exaltez la bonté de Dieu pour pouvoir détruire les droits de sa justice; & craignant les terribles effets de celle ci, vous n'aspirez qu'aux douceurs de l'autre: mais malgré vous, la justice subsistera; elle vous poursuivra jusque dans le fond de votre cœur. Vous y lirez en caractéres ineffaçables ces terribles vérités que vous redoutez vous ne les effacerez jamais, & la mort, dévoilant à vos yeux le sejour de la vérité, vous la connoïtrez malheureusement trop tard.

Examinons maintenant si jamais aucune Religion établit une égalité parfaite entre l'homme & la brute. Vous êtes sans doute souvent remonté vers l'antiquité des siécles; vous avez vû les premiers hommes offrir à la Divinité des sacrifices en signe de reconnoissance & de fidélité. Abel lui offroit les prémices de ses fruits, Enoch commença à lui ériger un Autel, Abraham lui témoigna sa fidélité par des adorations continuelles

&

& par l'humilité de ſa foi, Moïſe, le premier & le plus ancien des Légiſlateurs, donna des Loix ſages, qui firent connoître à l'homme ſa dépendance de Dieu & l'hommage qu'il lui devoit; mais s'ils avoient été perſuadés de leur parfaite conformité avec les êtres irraiſonnables, n'auroient-ils pas agi comme eux? ſe ſeroient-ils donné tant de mouvemens, auroient ils fait paroître tant de zèle pour le ſervice du Seigneur, ſi l'anéantiſſement eût été leur dogme favori? Les Païens, tout corrompus qu'ils étoient, ont-ils jamais douté un inſtant de la ſupériorité de leur être? auroient-ils admis l'Eliſée & le Tartare, s'ils n'avoient reconnu une autre vie, où le crime ſeroit puni, & la vertu recompenſée? Que diroient ces grands hommes de l'Antiquité, malgré leur ignorance & leur aveuglement, s'ils voioient un prétendu beau génie, l'oracle prétendu de la Philoſophie, ſe comparer aux vils animaux, envier leur ſort & leur deſtinée? Ne vous regarderoient-ils pas comme l'opprobre du genre humain & comme un eſprit pervers, à qui le crime fait deſirer l'anéantiſſement & l'impunité? Parcourez toutes les Religions des peuples policés & civiliſés, y trouverez-vous de telles maximes? Le Chinois & l'Indien ſe ſont-ils jamais comparés à l'éle-

l'élephant? Les Aſſyriens, les Perſans, les Romains & les Turcomans n'ont-ils pas puiſé l'idée primitive de leur ſupériorité dans les ſeules lumières naturelles? Toutes les Nations, même ſauvages, ſe ſont-elles avilies juſqu'à un tel point? Les peuples les plus barbares auront donc connu la nobleſſe de leur être, & Mr. de Voltaire, ce génie ſi tranſcendant, voudra s'abaiſſer juſqu'à la condition de l'inſecte & du vermiſſeau! A l'aſpect de tant de paradoxes étonnans, ne devez-vous pas être couvert de honte & de confuſion? Votre front ne dit-il pas rougir de dégrader ainſi l'humanité? Dévaites-vous un moment des préjugés & de cet orgueil philoſophique qui vous égare: entrons un moment dans le Sanctuaire de la Religion; remontons aux vrais principes, & pourvû que l'endurciſſement du cœur ne ſoit point à ſon dernier période, vous ſerez convaincu de votre erreur, & la lumière de la vérité luira peut être à vos yeux.

Qu'avez-vous appris dans le culte Chrétien? N'y avez vous pas vû que l'homme eſt fait pour Dieu ſeul; qu'il doit tendre à une félicité plus parfaite que celle de ce Monde; que l'Etre ſouverain ſeroit injuſte, s'il nous avoit condamnés à toutes les miſères de cette vie, ſans promettre à la vertu une parfaite

feli-

félicité dans l'autre; que le desir du bonheur présent est un signe certain du bonheur à venir; que si la vertu avoit le même sort que le vice, il n'y auroit plus de justice & de vérité? Est-il rien de plus conforme à la raison qu'une doctrine aussi sage? N'y appercevez-vous pas tous les caractères de la Divinité? votre cœur n'y adhéret-il pas malgré lui même? Oui, sans doute; & malgré toute votre Philosophie, vous êtes souvent contraint de jetter quelques regards salutaires sur des objets si effrayans pour vous. Un cœur pur les embrasseroit avec joie; mais l'innocence perdue conduit à l'aveuglement, & l'aveuglement est le châtiment le plus terrible de l'Impie.

Après que j'eus ainsi parlé, Mr. de Voltaire me regarda d'un grand sang froid. Il prit tout-à-coup la parole, & me dit: Madame, je vois bien que les esprits, que nous regardons comme les plus foibles, sont souvent ceux qui confondent les génies les plus supérieurs: l'astre de Vénus, quoique moins brillant par son éloignement, a des rayons aussi perçans que les feux du soleil. Tant de vérités ne m'ont point echappé, mais le désespoir de trouver grace auprès de la Divinité, après tous mes vices énormes, m'engage à fermer les yeux à la lumière.

Je

Je vois, je connois, je ſens; mon ame deſapprouve les maximes que je débite, mais je me complais dans mon erreur. Le plaiſir eſt ma loi, la volupté mon Dieu, & incertain de mon avenir, j'aime à jouïr du préſent. Adieu, je vais voir un ami, dans l'eſperance de profiter encore du plaiſir de votre converſation & de vos charmes. Permettez-moi de vous dire un mot, c'eſt qu'il n'y a qu'un Sexe aimable qui ſache allier les plaiſirs de la vie avec la croiance des vérités de la Religion. L'Eprit fort ne l'eſt qu'à demi auprès de vous; & quoique les vérités, que j'ai entendues, ſoient dures à mon égard, je les écouterai encore avec d'autant plus de plaiſir, qu'elles partent d'une bouche auſſi charmante que la votre.

C'eſt ainſi que Mr. de Voltaire me quitta. Sur les quatre heures du ſoir on m'annonça Mr. de Monteſquieu, génie charmant, aimable, d'une converſation noble, aiſée, agréable, & qui, ſans ſe livrer aux vices de la Nature, paſſoit pour être entiché de la folie des Eſprits forts. Nous en étions tous les deux aux termes de la ſimple amitié, & quoique mon cœur l'eût préferé à toute l'eſpèce des Beaux-eſprits, je ne voulus prendre aucun ſoin de l'attirer dans mes chaînes. Sa Philoſophie étoit trop auſtère, & je me ſouvenois que Zéno-

Zénocrate avoit été de marbre auprès de Laïs. Je ſouhaitois un éclairciſſement ſur certains principes obſcurs, répandus dans ſon admirable Ouvrage de *l'Eſprit des Loix*. Je le reçus avec tous les égards du monde, & après un moment d'une converſation aſſez indifférente, je le priai de m'expliquer certaines maximes que je ne comprenois pas. Il y aquieſça avec toute la politeſſe d'un galant homme, & nous entrâmes à l'inſtant en converſation.

Monſieur, lui dis-je, pourrois-je ſavoir pourquoi vous faites remonter l'Origine des Loix aux beſoins de s'unir en ſociété, plutôt qu'à un ordre intérieur de la Divinité, qui vouloit exiger un culte de l'homme, & lui donner par lui-même des Loix de ſageſſe & d'équité? Pourquoi attribuez-vous la différence des mœurs à la différence des Climats? Pourquoi préferez-vous le Gouvernement Républicain au Gouvernement Monarchique? Pourquoi taxez-vous notre Sexe d'une diſſimulation ſi profonde, que nous ſommes impénétrables à nous-mêmes; & pourquoi, enfin, en parlant des Eccléſiaſtiques, attribuez-vous au Corps en général les vices de quelques Particuliers? Madame, me dit il, je vais vous ſatisfaire avec plaiſir, & je ne doute pas que votre eſprit ne découvre à l'inſtant des vérités auſſi palpables. Quand j'ai parlé des Loix

en

en général, je n'ai entendu parler que des Loix civiles; c'eſt à dire de celles qui ſont néceſſaires pour perfectionner les Sociétés. Je n'ai jamais donné l'excluſion aux Loix divines; la Religion les a gravées dans le fond de nos cœurs, mais outre celles-là, il en eſt d'autres, qui ſont de toute néceſſité pour maintenir l'ordre dans les Sociétés. Telles ſont les Loix du tribut que le Prince ou les Etats exigent, les Loix du Commerce, de la Juſtice & de l'adminiſtration civile. Quand j'ai attribué la différence des mœurs à la variation des Climats, j'ai voulu dire que le tempérament influant ſur les mœurs, & les mœurs étant différentes parmi les Nations, la variation des Climats produiſoit la différence des mœurs. Les Eſpagnols, les Américains, les Indiens & toutes les Nations Orientales ſont, par exemple, extrêment portées à la volupté. Les peuples du Nord ſont naturellement froids, parce que la rigueur du Climat comprime les pores dans les uns, & les ouvre dans les autres. J'ai préferé le Gouvernement Républicain au Monarchique, parce que le Prince, qui a ſeul le pouvoir en main, eſt toujours expoſé à en abuſer, & que l'autorité des Loix, ſoutenue par pluſieurs défenſeurs, eſt toujours plus durable que celle qui dépend de la volonté d'un ſeul.

Je n'ai jamais prétendu attaquer le Corps des Ecclésiastique en général; je sais qu'il en est qui sont très respectables par les mœurs. J'ai seulement condamné les abus; c'est-à-dire cette foule de Célibataires inutiles, qui pourroient fournir des sujets à l'Etat, & qui, loin de se maintenir dans les règles du devoir font souvent le scandale des Chrétiens & la honte de la Religion. Je sais, Madame, que de vils insectes de la Littérature ont voulu m'attribuer des sentimens impies; mais le croassement des corbeaux n'étouffe point la voix enchantereſſe du rossignol. J'ai vû, j'ai refléchi, j'ai écrit, je n'ai desiré que le bien de l'humanité; je permets qu'on attaque mes talens, & non la probité de mon cœur.

Enchantée d'un entretien aussi charmant, je le priai de m'éclaircir sur bien des difficultés qui m'étoient venues au sujet de la Religion. Les voici, telles que je les lui proposai. La Religion Chrétienne est-elle la véritable Religion? Faut-il compter sur la certitude d'un avenir? Y aura-t-il des peines & des recompenses éternelles dans l'autre vie? Le plaisir des sens est-il absolument défendu, & nous perd-t-il éternellement? Dieu seroit-il juste de punir par des supplices infinis quelques foiblesses d'un

d'un moment? Notre ame eſt elle un pur eſprit, ou une matière penſante? Peut-on conteſter à la Divinité le pouvoir d'accorder l'intelligence à la matière? Comment les eſprits pourront-ils exiſter indépendamment des corps? Qu'eſt-ce qu'un eſprit créé? Quelle image peut-on ſe former de la Divinité, & enfin pouvons nous concevoir la nature de ſon être & celle des eſprits? Ah! Madame, me, dit Mr. de Monteſquieu, tout ce que vous me propoſez, eſt preſque au-deſſus de la ſphère de la raiſon; l'eſprit de l'homme eſt trop borné pour pénétrer l'infini, & quelque étendue de lumière qu'il puiſſe avoir, il n'appercevra jamais que les bords de l'abîme, ſans pénétrer juſqu'au fond. Cependant, pour ne pas vous deſobliger, permettez-moi de vous faire part de quelques réflexions que j'ai faites ſur ces divers objets. La Religion Chrétienne eſt la ſeule véritable; en voici la preuve en peu de mots. L'Etre ſuprême ne ſauroit, ſans bleſſer les droits de ſa juſtice, autoriſer l'impoſture, en confirmant de faux Miracles, opérés en ſon nom. Cependant ſi J. C. eût été un Impoſteur, Dieu auroit été lui-même l'auteur de l'impoſture, en contribuant à la realité des Miracles du Légiſlateur des Chrétiens. Il en a opérés de véritables, il les a opérés

pour confirmer ſa Divinité. L'Etre ſuprême a concouru à leur opération, il les a donc approuvés, il ne nous a donc point trompés. Jeſus-Chriſt eſt Dieu, & c'eſt pouſſer la témérité juſqu'à l'irréligion, que d'oſer conteſter d'auſſi grandes vérités. Le vrai Philoſophe, qui voit d'un œil impartial l'enchaînement des principes, qui s'éleve un peu juſque dans le Sein de la Divinité, y apperçoit des phénomènes inconnus au Vulgaire. Combien de prétendus Philoſophes ne ſe ſont pas égarés pour avoir plutôt conſulté l'imagination que la raiſon? Le vrai Sage ne ſe contente pas de parcourir legérement les matières, il refléchit, il approfondit, il rapproche les conſéquences des principes, & après avoir mûrement poſé, il n'oſe encore, qu'en tremblant, porter un jugement ſur d'auſſi ſublimes Myſtères.

Quant à la Révelation, je crois qu'il eſt très ſenſé de la croire, & que les preuves en ſont ſuffiſantes. Pourquoi? c'eſt qu'il répugne à la raiſon que Dieu ait laiſſé l'homme abandonné à lui-même; qu'il ne ſe ſoit jamais manifeſte en aucune manière à ſa créature, & qu'il l'ait, pour ainſi dire, abandonnée, comme des Tartares abandonneroient un ennemi au milieu des déſerts. Il a donné des Loix à l'homme; c'eſt un fait

fait inconteſtable. Il n'a pû les donner que par lui-même, ou par les organes de ſes Miniſtres; & de quelque façon qu'il les ait impoſées, il n'en eſt pas moins vrai qu'il s'eſt manifeſté à l'homme, ſoit médiatement, ou immédiatement. Les libertins crient tant contre les Miracles de toutes les Religions, & il eſt vrai qu'il y en a eu de faux, ou plutôt qu'il y a eu des impoſtures; mais il eſt prouvé inconteſtablement que les Miracles de Jeſus-Chriſt ne ſont pas de cette nature. Apollonius de Thiane, Mahomet, & tant d'autres en ont ſuppoſés; ils ſe ſont ſervis d'induſtrie & de fourberie pour devenir auteurs d'une Religion; mais je le dis encore, il n'y a que des eſprits foibles, bornés, ou corrompus, qui puiſſent conteſter à J. C. la réalité de ſes Miracles. Pourquoi? c'eſt qu'ici le pouvoir de la Divinité s'eſt manifeſtement déclaré. Ils avoient été prédits pluſieurs ſiécles auparavant; & ſi on veut conteſter leur prédiction, je dis encore ce que j'ai déjà avancé, que Dieu n'autoriſe point l'impoſture, & que cependant il en ſeroit l'Auteur, ſi J. C. n'eût point été Dieu, en opérant de vrais Miracles. Je ne veux point entrer dans les autres preuves de la Religion; celleci eſt inconteſtable; & quiconque ſe refuſe à la première évidence, n'acquieſcera point à la ſeconde. Cet-

Cette même Religion nous dit encore qu'il y a un avenir, & rien n'eſt plus certain. Dieu eſt juſte; il ne laiſſe point le crime impuni. Il n'eſt cependant pas toujours puni en ce Monde; il le ſera certainement dans l'autre. Il eſt donc un avenir, où le crime ſera puni & la vertu recompenſée. D'ailleurs nous ne riſquons rien à le croire, & nous harzardons tout d'en douter. D'un côté je ſuppoſe à l'heure de la mort un vieux libertin, prêt à exhaler ſon ame; de l'autre un homme juſte qui a eu en partage les plus affreuſes tribulations. L'Impie doit être dans le déſeſpoir, parce que de quelque côté qu'il tourne ſes regards, il n'a aucune eſperance; elle eſt toute fondée, ou ſur le néant, ou ſur des peines infinies. L'homme juſte au contraire n'a rien à craindre; ſes peines ſont paſſées. S'il y a un avenir, il aſpire au parfait bonheur; s'il n'y en a point, il ne peut retomber que dans le néans. Voilà Madame, ce que je penſe ſur la Religion & l'avenir. Pour ce qui eſt des peines & des recompenſes éternelles dans l'autre vie, hélas! Madame, la Religion me l'enſeigne; mais l'eſprit de Philoſophie moderne voudroit en faire un problême. Je ſais que ſi le bonheur eſt ſans fin, le châtiment doit l'être auſſi. Je ſais qu'un Prince de la terre punit de mort;

mort; ſupplice qui peut être en quelque façon regardé comme une peine éternelle, ſans bleſſer les droits de ſa juſtice. Je ſais qu'il doit y avoir une égalité entre la peine & la recompenſe, l'offenſe & l'objet offenſé; cependant, Madame, vous le dirai-je? mon cœur & mon eſprit ont de la peine d'adopter une vérité ſi dure: c'eſt à vous, Madame, à qui j'en confie les ſentimens. Il ne ſeroit pas à propos que les peuples cruſſent ſimplement des peines paſſagères; on commettroit le crime trop impunément; il faut à des eſclaves plus de menaces que de châtimens: mais tirons le rideau ſur une vérité qui fait frémir la Nature, & qui doit bien encourager l'homme à la pratique de la vertu.

Vous me demandez encore ſi les plaiſirs des ſens ſont abſolument défendus. Si vous entendez par les plaiſirs des ſens, la volupté groſſière & les autres excès, de quelque nature qu'ils ſoient, ils le ſont ſans doute, & tout honnête-homme doit rougir de s'y livrer. Il y en a d'innocens, d'autres un peu plus ſuſceptibles de reproche; mais tout eſt pur à l'homme pur, & Dieu nous a permis d'uſer modérément de ſes créatures. La volupté, qui n'eſt pas fondée ſur des vûes légitimes, ou ſur un Contract civil, abrutit l'homme & dégrade la nobleſſe de ſon être. Laiſſons

aux animaux la brutalité de leur inſtinct, & jouiſſons pour nous des heureuſes qualités de l'eſprit. La foibleſſe eſt un mal, mais elle n'eſt point impardonnable. Le repentir efface le crime, la ſeule impenitence attire le châtiment.

Vous deſirez encore de ſavoir ſi notre ame eſt un pur eſprit, ou ſi Dieu peut accorder à la matière la faculté de penſer. C'eſt ici, Madame, où l'imagination s'égare & ſe confond. Pour réſoudre ces deux queſtions, autant que l'eſprit humain peut le permettre, remontons un inſtant à l'eſſence de la Divinité. Il eſt démontré que Dieu eſt un pur Eſprit, c'eſt-à-dire une ſubſtance infinie, plus éloignée de la matière, que la matière ne l'eſt du néant; une ſubſtance qui ne ſe connoît que par des attributs inviſibles; par une force motrice qui agit ſur tout, & ſur qui rien ne peut agir; par une puiſſance d'opération qui ne ſe connoît que par des effets admirables; une ſubſtance en fin qui eſt par-tout, & qui n'eſt en même tems en aucun lieu. Or telle eſt proportionnellement la nature des eſprits. Ils ſont une émanation de cet Eſprit univerſel, l'ame de doute la Nature. L'ame de l'homme n'a point à la vérité des connoiſſances ſi étendues: elle ne voit point dans le fond des êtres, comme la Divinité; elle n'en

apper-

apperçoit point toutes les propriétés, & ce n'eſt que par de profondes réflexions qu'elle peut parvenir à la connoiſſance de certaines vérités.

Cependant elle participe en quelque manière à la nature de Dieu. Elle a l'intelligence en partage; la penſée, c'eſt-à-dire que la faculté de percevoir certains objets, ſans l'entremiſe des ſens, lui eſt propre. Elle connoît la juſtice, la vérité, la charité & tant d'autres qualités qui ne ſont que des attributs de l'eſprit. Or je dis que la matière eſt abſolument incapable de toutes ces opérations. En voici la raiſon. Si la matière pouvoit penſer, il ne répugneroit pas à la raiſon que Dieu fût un Etre compoſé, puiſque l'intelligence, quoique dans une plus grande perfection, eſt le propre de Dieu, comme de l'homme. Cependant il ſeroit abſurde de dire que Dieu participe à la matière; il l'eſt donc également que la matière ſoit le principe de nos penſées. Je m'explique plus clairement. Si la matière pouvoit penſer, Dieu pourroit être matière, puiſqu'il eſt le principe de toute penſée & de toute intelligence; mais cela répugne aux plus claires notions, parce que la matière ne peut être infinie. De quelque vaſte étendue que vous la ſuppoſiez, il y aura toujours un point qui la terminera. Or Dieu eſt un Etre infini; il eſt

donc pur Eſprit. La matière en lui n'eſt donc point ſuſceptible de penſée, & comme notre ame participe à la nature de ſon intelligence, elle ne ſauroit être matière, puiſqu'elle puiſe dans la ſource de la Divinité ſes perceptions & ſes penſees. Dieu ne ſauroit par conſéquent accorder à la matière la faculté de penſer; donc notre ame eſt un pur eſprit. De là il ſuit néceſſairement qu'elle peut exiſter independamment des corps, puiſqu'elle eſt une ſubſtance parfaitement diſtincte de la matière, & quoiqu'elle ne puiſſe pas ſe former une image parfaite de la Divinité, elle apperçoit du moins par la nature de ſes opérations quelle eſt la nature de Dieu même.

Telles ſont, Madame, les réflexions que j'ai faites ſur ces divers objets. Je n'ignore pas qu'ils ſont extrêmement abſtraits, & qu'un chacun ne ſauroit pénétrer dans ces grandes vérités; cependant avec un peu de réflexion, je ſuis convaincu que tout homme raiſonnable en ſentira la force. Je ne doute pas, Madame, qu'un eſprit, auſſi éclairé que le vôtre, n'ait ſaiſi à l'inſtant ce que je viens de vous dire. D'ailleurs, l'imagination ſe perd dans l'immenſité de ces eſpaces. Nos raiſonnemens ne peuvent être que fort bornés, & la foi doit ſuppléer à ce qui manque aux efforts de la raiſon.

Mr.

Mr. de Voltaire m'avoit promis de revenir ſur les ſix heures du ſoir; il entra préciſément comme Mr. de Monteſquieu alloit ſortir. Madame, me dit-il, je vous ai quittée avec regret; je vous revois avec plaiſir. Je viens jouïr encore un inſtant de votre converſation & de votre aimable préſence. Sans doute j'aurois pû profiter beaucoup des ſavans entretiens que vous venez d'avoir avec un auſſi grand homme que Monſieur. Son génie eſt ſupérieur aux autres, & ſi je ne craignois de bleſſer ſa modeſtie, je le ſupplierois de me permettre d'admirer les charmes de ſon eſprit & du vôtre. Mr. de Monteſquieu le remercia d'un compliment ſi flatteur, & un inſtant après, il prit congé de nous. Son départ me fit un peu de peine; cependant dans les circonſtances préſentes je n'en fus pas abſolument fâchée, parce que je deſirois de continuer mes entretiens avec Mr. de Voltaire, le ramener, s'il étoit poſſible, aux principes Orthodoxes, lui faire voir les vices de ſon cœur & de ſon eſprit, le rappeller à lui-même, & avoir l'avantage de faire rentrer dans la vérité un génie auſſi élevé que le ſien. Nous entrâmes dans un petit cabinet, où, après nous être aſſis, je le priai de m'expoſer tout ce qu'il penſoit en matière de Religion, de Philoſophie & de Gou-

Gouvernement Je veux, lui dis-je, vous confondre, & avoir la gloire de détruire cette foule de ſophiſmes dont vous appuyez votre incrédulité; je veux vous demander pourquoi vous, qui avez tant prêché l'honête homme, n'en avez pas toujours conſervé le caractère On ſe plaint de tous côtés de votre conduite

Avant d'entrer en matière, je veux vous rappeler quelques traits de votre vie paſſée, peu dignes d'un eſprit comme le vôtre. Enſuite je refuterai votre ſyſtême d'incrédulité. Vous devez ſans doute vous ſouvenir que vous fûtes mis à la Baſtille pour avoir fait des Vers infâmes contre le Prince & le Gouvernement; cependant en faveur de votre jeuneſſe, on voulut bien vous faire grace. Vous parûtes juſtifié; mais vous n'en étiez pas moins coupable On vous mit à portée de fréquenter certaines Compagnies reſpectables, que vous deshonorâtes par votre libertinage & l'irrégularité de vos mœurs On vous pardonna bien des fois, mais à la fin ne pouvant ſupporter un eſprit auſſi pervers, il vous ſouvient que vous fûtes chaſſé comme un miſérable. Vous vous renfermâtes dans un cercle de génies auſſi corrompus que le vôtre; vous devîntes le coriphée de l'impiété, & peut-être auroit-on fermé les yeux ſur

ſur des égaremens auſſi affreux, ſi vous n'aviez arboré à découvert l'étendard de l'irréligion, de la calomnie & des ſatyres les plus infâmes. Votre eſprit remuant ne put ſe tenir en repos. Vous ne pouviez ſouffrir que les honnêtes gens vous reprochaſſent votre conduite, & pour vous venger d'un cenſeur ſalutaire que vous connoiſſez bien, vous fites une ſatyre ſanglante contre lui. D'abord on ignora ſon Auteur, mais bientôt votre imprudence vous fit découvrir. Rappellez-vous qu'on vous avertit ſecrettement de prendre garde à vos épaules, & que ſi vous ne faiſiez une rétractation authentique, les coups de bâton pleuvroient comme la grêle ſur vos épaules. Vous vous moquâtes d'un pareil avertiſſement, & vous le payâtes bien cher. Vous vous ſouvenez ſans doute qu'en ſortant du Caffé de Procope, une main rude & ferme frappoit à coups redoublez ſur votre corps. On vous étendit par terre, & ſans le ſecours de quelques perſonnes charitables, vous euſſiez couru grand riſque de terminer par un ſort funeſte une vie que vous aviez ſi fort deshonorée.

Cet avertiſſement paſſager vous rendit ſage pour quelque tems. Vous fites votre rétractation, & on eſperoit de vous à l'avenir une conduite auſſi régulière qu'elle avoit été ſcan-

ſcandaleuſe; point du tout. Dites-moi, Monſieur, quel fut le motif qui vous engagea à compoſer tout un ſortiſier contre une perſonne qui avoit été la cauſe de votre réputation & de votre avancement? N'étoit-ce pas avoir un cœur bien perfide, que de payer des bienfaits par des calomnies? Où aviez-vous puiſé cette noirceur de l'eſprit? Il n'y a qu'un Démon ſous la forme d'un mortel qui puiſſe commettre de pareilles infamies. Vous vous en êtes repenti plus d'une fois, je n'en doute pas, parce que la peur, que vous eûtes, vous fit faire des réflexions bien ſérieuſes. Vous ſavez qu'un jour à huit heures du matin, un grand homme ſec & d'un teint livide entra dans votre chambre le piſtolet à la main. Il tira ſur vous; mais heureuſement il vous manqua. Vous vous proſternâtes à genoux, & le conjurâtes, les larmes aux yeux, que ſi c'étoit un ennemi que vous euſſiez offenſé, vous étiez prêt à faire la réparation la plus authentique. „ Monſieur, vous dit-on, ce n'eſt point un „ ennemi; c'eſt un Bienfaiteur, dont vous „ avez déchiré la réputation, qui ſe venge „ de vos inſolences. Ingrat, que vous êtes! „ comment avez-vous pu porter la témerité „ juſqu'à calomnier un homme de probite qui „ vous a toujours reçu, dans ſa maiſon avec

„ une

„ une distinction que vous ne méritiez pas. „ Sa table vous a toujours été offerte, il a „ daigné vivre avec vous dans la plus intime „ familiarité, sa bourse ne vous a jamais été „ fermée, il vous a introduit dans les plus „ brillantes Compagnies, & pour prix de „ tant de bienfaits, vous le deshonorez, „ vous le faites passer dans le Monde pour „ un caractère ridicule, qui mériteroit d'être „ le sujet d'une Comedie. Allons, Monsieur, „ suivez-moi, ou disposez-vous à mourir sur „ le champ". Vous le suivîtes tout consterné. Quand vous fûtes chez lui, on vous mit, comme à un criminel, la corde au cou; on vous menaçoit à chaque instant de vous pendre. La peur vous avoit rendu comme un stupide: vous demandâtes grace à genoux; on se contenta d'appliquer sur vos fesses quelques centaines de bons de coups de foüet, & vous sortîtes, le derrière tout déchiré. Dites-moi, Monsieur, quel lénitif vous y fites appliquer. Si vous avez honte de me le dire, je vais le faire moi-même. Vous fites appeller le Chirurgien Mr. * * *, & comme vous n'osiez pas lui déclarer la scène qui vous étoit arrivée, vous vous contentâtes de lui dire que des hémorroïdes douloureuses avoient fait sortir des vos fesses

des

des puſtules enflammées, qu'il falloit adoucir. On y appliqua du beaume balſamique, & vous revîntes bientôt en ſanté.

Loin de rentrer en vous-même, vous vous propoſâtes une nouvelle vengeance; mais un ami, qui compatiſſoit encore à vos foibleſſes, vous en fit voir les dangereuſes conſéquences, & vous fites très prudemment de vous en abſtenir. Ce n'eſt pas encore tout. Dites-moi ce qui vous arriva dans le B. de la rue des Bucheries. Que de frayeurs & de ſaiſiſſemens n'éprouvâtes-vous pas? Combien de fois crûtes-vous toucher au dernier moment de votre vie? combien de fois ne dites-vous pas en vous-même ces paroles: *Guſtans guſtavi paululum mellis, en ecce morior?* Quatre mains fortes & nerveuſes vous attacherent ſur une table. On voulut vous clouer les pieds & les mains, on étoit prêt à vous faire l'opération *Origenienné.* Vous offrîtes cinquante louis; on les accepta, & vous vous crutes bien heureux de ſauver votre vie aux dépens de votre bourſe. Comment un homme d'eſprit pouvoit-il s'avilir ainſi? Le dernier des Crocheteurs n'auroit-il pas rougi d'une pareille conduite? Vous n'en de-

devîntes cependant pas plus ſage. Quand une fois le cœur eſt corrompu, il n'eſt point d'excès auxquels il ne ſe livre. Il va d'abîmes en abîmes, & il n'eſt aucune Loi ſacrée qu'il reſpecte. Il reſſemble au lion en fureur, il déchire tout ce qui s'offre à lui; il ne reſpire que le crime, & devient le repaire affreux des forfaits les plus noirs. Voici un trait, qu'on m'a raconté, bien digne d'un cœur comme le vôtre. Un Auteur d'une auſſi grande réputation que la vôtre, d'un génie & d'un mérite plus diſtingué, vous apporta un Manuſcrit pour profiter de vos jugemens & de vos lumières. Vous le priâtes de le laiſſer l'eſpace de vingt-quatre heures; il y conſentit avec plaiſir, ne ſe doutant nullement de la friponnerie que vous aviez deſſein de lui faire. A peine, fut il ſorti, que vous l'examinâtes avec attention. Vous le trouvâtes extremêment bien travaillé & digne de votre plume. Après avoir réſolu de vous l'approprier, vous commandâtes à un de vos domeſtiques de ſortir de chez vous : vous ne lui payâtes que ſes gages à moitié, & il ſortit fort mécontent. Le lendemain Mr. de **** revint chercher ſon Manuſcrit. Dès qu'il fut entré

dans votre chambre, vous vous écriâtes comme une perſonne extrêmement affligée: „Ah! Monſieur, je ſuis au déſeſ„ poir. Vous me fîtes hier la grace de „ me conſier votre Manuſcrit; un coquin „ de valet vient de me le dérober. Il eſt „ parti ſecrettement de la maiſon, & je „ fais courir de tous côtés après lui. En „ vérité, Monſieur, j'en ſuis dans le der„ nier chagrin. Je ferai pourſuivre le fri„ pon en quelque lieu qu'il ſoit, & vous „ pouvez être aſſûré que je vous remet„ trai le Mſ. ou que je vous dédommage„ rai de la perte que vous venez de faire". Vous ſavez combien Mr. de **** fut affligé de ce prétendu malheur. Il s'en alla fort triſte, peſtant contre Mr. de Voltaire & ſon ſuppoſé voleur domeſtique. Vous fîtes ſecrettement imprimer l'Ouvrage dans une Ville éloignée vous en retirâtes plus de deux cens louis, & c'eſt ainſi que vous devîntes propriétaire d'un bien qui ne vous appartenoit pas. Mr. de **** apprit, quelque tems après, que ſon Mſ. venoit d'être imprimé. Il fit une perquiſition chez tous les Imprimeurs de Paris, mais ce fut en vain. Il ne ſe contenta pas de cela; il fut trouver Mr. Berrier, qui étoit alors Lieutenant

de

de Police, le ſupplia de vouloir bien mettre ſes eſpions en campagne pour découvrir votre domeſtique. On n'eut pas beaucoup de peine à le découvrir; il n'étoit point caché, parce qu'il n'étoit pas coupable. On le conduiſit dans les priſons du petit Châtelet, & fut interrogé juridiquement en votre préſence. Vous eûtes le front d'aſſiſter à l'examen. Il fut prouvé que loin de s'être évadé ſecrettement, vous lui aviez donné ſon congé; on eut de fortes préſomptions contre vous, & on fut convaincu de la verité, en écrivant à l'Imprimeur de cet Ouvrage. Celui-ci répondit que vous lui aviez rendu ce Mſ. deux cens louis. Mr. Berrier voulut procéder criminellement contre vous; mais l'Auteur du Mſ. vous fit obtenir grace; tellement que vous en fûtes quitte pour une bonne mercuriale, & pour deux cens cinquante louis que vous fûtes contraint de débourſer. Voilà, Monſieur, de vos infamies. Ne croiez pas, que mon deſſein ſoit ici de vous faire inſulte; non, vous connoiſſez mon cœur; & l'eſtime particulière, que j'ai pour vous, malgré vos défauts, doit vous convaincre de la pureté de mon intention. Je veux ſeulement vous faire

ſentir qu'il ne convient point de prêcher l'honnête homme quand on ne l'eſt pas ſoi-même; c'eſt dégrader le caractère de la probité que de l'exalter par ſon eſprit, & de la détruire par ſes mœurs. Quand d'une main habile, d'un pinceau vif & délicat vous peignez ſi bien les mérites de la vertu, le bonheur qu'elle procure à ceux qui l'exercent, & la ſatisfaction intérieure qu'elle fait ſentir dans ſa pratique, ne ſeroit-on pas preſque tenté de croire que vous êtes un Saint du premier ordre? mais quand on vient au détail de vos mœurs, quel problême à réſoudre? Quoi! dit-on, eſt-il poſſible qu'un homme, qui peint ſi bien la vertu, ne la connoiſſe pas lui-même? Le cœur peut-il ainſi démentir l'eſprit? N'eſt-ce pas tromper le genre humain, que de prétendre le rappeller à la vertu, & de ſe livrer ſoi-même aux démarches les plus criminelles? Répondez-moi, Monſieur, eſt-il pour vous quelque moïen de juſtification, & ne méritez-vous pas le blâme de tous les honnêtes gens? Ne diſtinguent-ils pas deux Voltaires en ce Monde; l'un, qui dans ſes peintures de la Divinité nous tranſporte, pour ainſi dire, juſque dans ſon ſein; & l'autre,

qui

qui par l'irrégularité de ſes mœurs ſe rabaiſſe au-deſſous du plus vil des mortels?

Qu'exigez-vous de moi, Madame, me dit alors Mr. de Voltaire? Vous demandez peut être un innocent, & vous cherchez un coupable. Si pour être criminel, il ſuffiſoit d'être accuſé, quelqu'un pourroit il ſe flatter d'être juſte? Il eſt vrai, mon eſprit n'a pas toujours été d'accord avec mon cœur; j'ai dit ce que je n'ai pas fait. Ma conduite, je le veux encore, a été très irrégulière; mais ignorez-vous, Madame, que mes ennemis m'aient autant noirci par leurs calomnies, que je me ſuis fait tort par ma mauvaiſe conduite? Que de fauſſetés n'a-t on pas publié contre moi, que d'envieux de ma réputation n'ont pas ſoulevé contre moi le Ciel & l'Enfer, que d'injures n'a-t on pas vomi contre moi? Je ne prétends pas me juſtifier entiérement; je ſais que je n'aurois pas dû donner priſe à mes ennemis; mais ils m'ont auſſi pourſuivi trop vivement. Ecoutez, Madame, ôſerois-je vous le dire? dévinez l'énigme: j'ai été tout ce qu'on a voulu, je n'ai rien été de ce qu'on m'a cru. Je ſuis impénétrable a moi-même,

j'ai ſuivi les torrens de mon eſprit & ceux de mon cœur, j'ai tantôt été ſage tantôt libertin, ſelon les fougres de ma imagination. Le vil intérêt, cet affreu tyran des ames, contre qui j'ai tant crié fut toujours mon vice dominant. J'ai aimé la débauche par goût, la vertu par idée, & ſi mes ennemis ont quelque tort je n'ai pas tout-à-fait raiſon. Cependant Madame, vous ne diriez pas que je prends un plaiſir ſingulier à fronder le genre humain. J'aime à entendre de votre bouche des vérités, que je ne pourrois ſouffrir dans toute autre, & pour que je ſache juſqu'où la malice de mes ennemis peut ſe porter, faites-moi le plaiſir de me raconter encore tout le mal qu'on dit de moi. Vous me comparerez ſans doute à Néron, qui ne ſe ſentoit jamais plus flatté, que quand on lui rappelloit ſes plus énormes forfaits. N'importe j'aurai toujours la ſatisfaction d'apprendre tout ce qu'on dit de moi dans le monde. Il y a du vrai, il y a du faux, & ce contraſte me mettra à portée de juger des hommes & de moi-même. Ma réputation, quoique ſemblable à celle de celui qui mit le feu au Temple d'Epheſe, n'en ira pas moins juſqu'à la poſtérité;

je

je ſerai auſſi célebre par mon eſprit que par mes erreurs, & je ſerai content, pourvû que mon nom vive, de quelque manière que ce ſoit, dans la mémoire des hommes.

En vérité, Monſieur, lui dis je, ces ſentimens ne me paroiſſent guères dignes d'un eſprit auſſi éclairé que le vôtre. Quoi! un phantôme de renom ſera capable de vous faire renoncer à tout ce que vous devez à Dieu, à vous-même & aux hommes? Vous préferez une vaine gloire, un honneur ſtérile au plus précieux de tous les biens? La réputation d'honnête homme ne vaut-elle pas mieux que celle d'un Bel-eſprit libertin? Voiez comme la poſtérité a traité vos confreres, ces Auteurs qui ſont morts flétris de l'ignominie du libertinage; voiez quel jugement elle porte à préſent de ces Ecrits impies qui ont répandu par-tout la licence & l'impiété; de qui méritent-ils à préſent l'eſtime & la conſidération? Eſt-ce de ces perſonnes ſages, qui joignent à une profonde Philoſophie l'amour de la Religion & la gloire de la ſageſſe? eſt-ce de ces génies ſupérieurs, qui ſont d'autant plus éclairés qu'ils n'ont puiſé leurs lumières que dans le ſein de

la vérité ſuprême? eſt-ce encore de ces ames innocentes, que le goût épuré de la vertu a toujours conſervées ſans tâche? Non, Monſieur, on ne les regarde que comme des eſprits ſuperbes & orgueilleux, qu'une débauche effrénée a entrainés dans des maximes impies; qui, pour ſe cacher aux hommes & à eux-mêmes leurs affreux débordemens, n'ont eu d'autre parti à prendre que de les couvrir d'une gaze legère, d'inventer des ſophiſmes ſpécieux pour les juſtifier du moins en apparence, & de croire qu'il n'aſt point de Dieu vengeur, parce qu'il ne punit pas toujours en ce Monde. Voiez encore quel genre d'eſtime on accorde à un Debarraux, à un Spinoſa, à un d'Argens, à un Hobbes, à un Collins, à un Grecourt, à un Piron, à un la Metterie, Touſſaints, Helvetius, & à leur ſavoir; mais quelle horreur n'a-t-on pas de leurs mœurs corrompues? Ne les regarde-t-on pas comme des peſtes de la Société, comme des fleaux horribles que l'Enfer répand ſur la terre pour exhaler le venin de l'impiété? Si du moins à leurs grands talens ils avoient uni la ſageſſe & la probité on les regarderoit comme les oracles de la terre. Eh! ne vaut-il pas mieux mé-

mériter l'eſtime d'un petit nombre d'hommes de probité, que celle d'une foule d'inſenſés, dont on ne ſe ſouviendra plus que pour en concevoir une éternelle horreur? Le nom des vrais Sages vit à jamais: c'eſt leur ſouvenir que vous devez envier; & ſe propoſer tout autre fin, c'eſt vouloir fonder un bâtiment ſolide ſur l'aîle fragile des vents.

De quelle réputation jouïſſez-vous maintenant dans le Monde? N'entends-je pas dire de tous côtés: Monſieur de Voltaire a beaucoup d'eſprit; mais c'eſt un grand Libertin! c'eſt dommage! S'il avoit conſacré ſes talens au ſervice de la Religion & de l'humanité, comme il les a conſacrés à la dépravation des mœurs, il ſeroit preſque adoré? Voilà, Monſieur; ce qu'on dit de vous dans le Monde, mais ce n'eſt pas encore tout. Vous m'avez prié de vous rapporter ce qu'on penſe de toutes vos démarches ſuſpectes; je vais vous en rendre compte. On dit qu'à Luneville, où réſide la Cour du Roi de Pologne, vous parlâtes en termes peu décens d'une femme fort reſpectable. Mr. ſon mari fut vous trouver, & vous demanda pourquoi votre verve ſatyrique s'étoit exercée ſi impu-

demment ſur une perſonne dont la conduite étoit irréprochable. Vous n'eûtes que de très mauvaiſes raiſons à donner, ou plutôt vous fûtes couvert de honte & de confuſion. On vous régala de quelques bons coups de canne, & vous vous retirâtes à votre auberge, tout conſterné. Tous deviez avoir l'honneur de dîner chez le Prince; mais vous fîtes très ſagement de prétexter une indiſpoſition.

Quel orgueil ne vous reproche-t-on pas encore de vour être fait prôner dans les Gazettes à force d'argent? On dit que vous y faiſiez mettre: *Le célebre Mr. de Voltaire eſt parti d'un tel endroit, & eſt arrivé à tel autre. Toute la Ville l'a reçu avec les plus grands applaudiſſements. Il eſt le plus grand homme de ſon ſiécle; ſes Ouvrages font l'adminiſtration de l'Univers*, On croioit que le Gazettier rendoit de lui-même juſtice à votre mérite, tandis que vous ne l'obteniez qu'à prix d'argent. Quelle baſſeſſe & quelle préſomption! Un galant homme n'auroit dû devoir ſa réputation qu'à ſon ſeul génie: le vrai talent ſe fait toujours connître, mais en agiſſant ainſi, vous aviez bien ſans doute votre deſſein. La vente de vos Ouvrages étoit plus complette; vous en retiriez

riez des ſommes conſidérables; & comme l'intérêt vous a toujours dominé, vous ne cherchiez qu'à remplir votre bourſe, & non à vous faire une réputation d'honnête homme. Pourquoi, par exemple, faire mettre dans la Gazette que vous étiez arrivé un tel jour à Potsdam; que le Roi de Pruſſe & toute ſa Cour vous avoient reçu avec la plus grande diſtinction, tandis que vous étiez encore dans les bois de Weſtphalie, où votre chaiſe s'étoit briſée. Il vous plut d'inſulter quelques païſans, & ils vous étrillerent à merveille.

On dit encore que vous avez trompé & volé preſque tous les Libraires de France & de Hollande. Vous vous ſouvenez ſans doute de ce pauvre Levier, que vous avez friponné avec tant de baſſeſſe. Vous lui apportâtes votre Manuſcrit de la *Henriade*, il le reçut. Vous convîntes de prix, vous l'engageâtes dans des fraix exorbitans de papier, caractères neufs & belles Eſtampes. Fâché enſuite de l'avoir livré, ſelon vous, à un prix trop modique, vous fûtes chez lui, ſous prétexte de faire quelques corrections. Vous emportâtes le Mſ. furtivement, & le fîtes imprimer en Angleterre. Qu'en arriva-t-il? Le Librai-

Libraire fut preſque entiérement ruiné. Quelle ignominie, quelle honte pour un homme qui s'eſt tant vanté de gratifier ſes Libraires de ſes Ouvrages! Mr. ***, Libraire de la Haye, homme de la plus exacte probité, ſe ſouvient encore du tour que vous avez voulu lui joüer; mais il ne fut pas votre duppe. Votre *Anti-Machiavel* étoit en bonnes mains; vous eûtes beau ſupplier & vous mettre à genoux devant lui, vous n'y gagnâtes rien, que la leçon *de devenir honnête homme, ſi vous vouliez le tromper*. Il n'eſt aucun de vos Libraires qui ne peſte contre vous, & ils vous regardent comme l'exécration du genre humain.

Dites-moi, Monſieur, pourquoi avez-vous été chaſſé de preſque tous les Roïaumes? Le Roi de Pruſſe vous honoroit de ſa confiance, vous combloit de ſes faveurs. Pour le remercier de l'accommodement qu'il avoit voulu faire entre vous & Mr. de Maupertuis que vous aviez maltraité, vous avez emporté des papiers de conſéquence. Eh! qui voudroit d'un caractère comme le vôtre? Ne vaudroit-il pas mieux vous reléguer parmi les Ourſimanes & les Singimanes? Que faites-vous parmi des Nations policées

&

& civiliſées, qui ſuivent les loix de l'honneur & de la probité? Elles ont toutes été témoins de vos perfidies, elles vous ont abhorré dès l'inſtant qu'elles vous ont connu. Votre impiété vous y rend l'objet de l'exécration de tous les honnêtes gens.

Pouvez vous bien vous flatter d'avoir des amis, & fûtes-vous jamais capable de vous attirer l'eſtime de perſonne? N'avez vous pas trompé tous ceux qui ont voulu avoir quelque liaiſon avec vous? Ils ont pû avoir quelques égards pour votre eſprit; mais n'ont-ils pas tous eu de l'averſion pour votre caractère? Qui voudroit avoir pour ami un homme auſſi dangereux que vous? Vos confreres, même les plus libertins, vous déteſtent; vous les avez tous ſurpaſſés en fourberie & en impiété. Je ſais que vous prenez la licence de vous faire croire en commerce de lettres avec les plus beaux eſprits de l'Europe, & même avec les premières Têtes couronnées; mais on n'eſt pas duppe de votre orgueil. On n'ignore pas que vous ſavez vous prodiguer les louanges & les flatteries les plus outrées; on ſait que vos porte-feuilles ſont remplis de lettres ſup-

pos

poſées. Je veux même encore bien croire que des gens de génie aient eu aſſez de bonté pour conſuler vos talens; mais, dites-moi, comment avez-vous répondu à leur avance? A peine vous ont ils connu, qu'ils ont cherché à vous éviter. Comme l'araignée, vous ne les avez attirés dans vos filets, que pour vous plonger dans des flots de ſang. Capricieux par caractère, inconſtant par humeur, vous êtes incapable d'une ſolide amitié. Votre verve mordante & ſatyrique vous fait fuir, comme on fuit ces dragons de la Lybie, dont le ſouffle empeſté porte par-tout la mort & la contagion. Avez-vous ſû profiter des heureuſes diſpoſitions que le Roi de Pruſſe avoit pour vous? Ne vous êtes-vous pas attiré ſa haine auſſi tôt que ſa bienveillance? Il vous avoit comblé de bienfaits, & pour toute reconnoiſſance, vous avez fait contre lui les Vers les plus outrageans. Il s'eſt vengé à ſon tour, il vous a chaſſé de ſes Etats & vous a juſtement décrié dans toute l'Europe. Avez-vous pû conſerver l'eſtime de l'aimable ***? au contraire ne vous êtes-vous pas brouillé avec lui de la manière la plus indigne? Son génie ſupérieur vous faiſoit ombrage; &

vo-

votre eſprit jaloux n'a pû ſouffrir un rival, ſi propre à vous éclipſer. Vous avez cherché à le noircir, & le monde litteraire a été un Juge équitable de vôtre infériorité. En vain vous avez tonné par vos ſanglantes ſatyres; les rieurs n'on pas été de votre coté. Mr. de*** eut la gloire de mériter l'eſtime de toute l'Europe, & vous fûtes couvert d'opprobre. Le célebre Mr. Rouſſeau n'avoit il pas encore été un de vos plus intimes amis? mais comment payâtes-vous ſon amitié? Il n'eſt point d'infamies que vous ne vomîtes contre lui, & vous pouſſâtes l'injure juſqu'à l'appeller, *Dogue affamé, Chien enragé.* Croiroit-on que des gens d'eſprit, qui ne reſpirent dans leurs Ecrits que les douceurs de la politeſſe, puiſſent ſe déchirer mutuellement avec autant d'indignité?

Mais paſſons à vos Ecrits impies. Vous ôſez appeller du ſerieux quelques ſentences alambiquées d'une Morale rebattue, que vous avez ſemée dans quelques pitoiables Pieces? Pour du badinage & des traits facétieux, on ne doute nullement que votre verve effrénée n'on ſoit capable. Votre goût décidé pour la volupté vous fait écrire tout ce qu'il y a de

plus

plus obſcène. Votre *Epître à Uranie*, votre *Pucelle d'Orléans*, & la *Religion Naturelle* ne nous en ont que trop convaincu; mais ce qu'il y a de plus inſupportable, c'eſt que vous ôſiez traiter de badinage, un Ouvrage qui ne reſpire partout que l'incrédulité, qui oſe nier les Loix de la providence, la punition du crime & la recompenſe de la vertu.

Voltaire, tu le ſais, ta verve trop impie,
Eſt le fruit d'un cerveau rongé par la folie.
Tu ne connus jamais nulle Religion:
Conſultant de ton cœur l'affreuſe paſſion,
Tu vis ſans ſentimens, ſans Loi, ni ſans ſageſſe;
Et dans ta folle yvreſſe
Arborant l'étendard de l'incrédulité,
Ta bouche n'eſt l'écho que de l'impiété.

Qui croira encore que la n
Au-
teur n'ait pas ſéduit votre ar
re-
On eſt accoutumé Monſ
c
fictions de votre l lité.
vous avez tout
la chimériqu
poulé &
dinaire.
morgu
men
m
que

Que le vil intéret, ce tyran des humains,
Fut le premier objet qui fixa vos deſtins.
Ouï, prétendant unir Plutus à Melpomène,
Vous avez préferé les thréſors de Mécène
Aux charmes de l'eſprit, aux qualités d'un cœur,
Qui ne veut pour tout bien que la gloire d'Auteur.

Mais votre paſſion fait votre Loi. Vous êtes aſſez modeſte pour en convenir, & tout le monde le ſait. Dites moi, Voltaire, de quelle nature eſt cette paſſion ? eſt-ce la vraie, la ſolide gloire que vous avez cherché dans vos travaux ; eſt-ce le deſir de contribuer au honheur de l'humanité, ou à la perfection de la ſageſſe ; eſt-ce enfin pour donner à votre nom un luſtre qui ne ſe ternira jamais, ou pour mériter un encens paſſager ? Avoüez que [illegible] gloire ne vous toucha jamais. V[illegible] ne porte point la délicateſ[illegible] point. Si vous en aviez [illegible]erchant plutôt la ſolidité [illegible]ue quelques traits faillans de [illegible]riez pas mis au [illegible] de votre Muſe, [illegible]gion, les mœurs [illegible] vous n'auriez [illegible] votre eſprit ne [illegible] Pauvre Voltaire [illegible] [illegible]

ture. Que de traits impies, que de maximes de la plus ſale volupté, que de peintures abominables n'y avez-vous pas ſemé? Les plus débauchés peuvent à peine en ſouffrir la lecture. Eſt-ce donc là, Voltaire, le chemin de la vraie gloire? Ne ſauroit-on ſe rendre illuſtre, ſi l'on ne profane tout ce que la Religion a de plus ſacré? du moins les peuples les plus barbares ont reſpecté les mœurs; mais un Voltaire ne fait aucun ſcrupule d'attaquer la Divinité, de déchirer les hommes par ſa verve ſatyrique, & d'étaler dans un jargon rimé les infamies de volupté, qui feroient rugir les animaux les plus féroces. O! la belle gloire, ô! le ſublime honneur! Eh! dites-moi, quel eſt l'eſprit corrumpu qui ne pût en faire autant? Faût-il un ſi grand ſavoir pour exprimer les penchans de ſon cœur? Ne peut-on pas trouver à la Place Maubert des langues auſſi empoiſonnées, auſſi mordantes, ſatyriques & luxurieuſes que la vôtre? La dernière des Harangères fera plus digne que vous de l'immortalité; un Crocheteur pourra encore vous diſputer le pas. On vous fera cet Epitaphe :

Ci-

Ci-gît un Bel-eſprit, Oracle de la France,
Qui, voulant aſpirer à l'immortalité,
Acquit un ſavoir immenſe;
Mais admirez ſa vanité.
Paſſans, voiez-la confondue;
Une Harangère, un Crocheteur
Lui diſputent un tel honneur,
Et du compas parfait bravant la ſymetrie,
Se ſont immortaliſés par fureur,
Comme Voltaire par folie.

Voilà, Monſieur, ce qu'on penſera de vous, & la poſtérité ſaura vous rendre juſtice ſur des Ecrits qui d'un côté ont fait honneur aux Sciences, & de l'autre les ont deſhonorées; mais afin qu'un jour elle puiſſe être un juge impartial, il faut l'inſtruire, & de vos mérites & de vos défauts. Vos Ecrits ont, il eſt vrai, quelque caractère de grandeur qui d'abord éblouït les yeux; mais un génie ſolide, qui vient à les approfondir, quel pitoiable galimathias n'y trouve-t-il pas?

J'y ai trouvé tant de pitoiable clinquant, tant de paradoxes groteſques, tant de ſentimens affreux, que tout m'a révolté, juſqu'à vos idées les plus abſurdes. On vous vante comme Poëte, & je veux bien en convenir. je ne doute pas

que vous ne vous glorifiez auſſi d'un titre ſi flatteur : mais vous voudrez bien permettre qu'on vous attribue quelques grains de folie ; un Poëte, qui ne ſeroit pas fou, ſeroit un monſtre dans la Nature. Quiconque met des entraves à la raiſon, peut mériter ce titre, & ſans vous faire tort, Monſieur, il vous eſt dû plus qu'à aucun autre. Peut-être vous pardonneroit-on encore, ſi vous aſſaiſonniez vos Vers de quelques ſolides penſées ; mais preſque par-tout on n'y voit que des mots vuides de ſens. On ſait que vous avez répandu dans le Public certaines Piéces, ſous le nom d'un grand Roi du Nord ; mais, je vous le repete encore, on n'eſt plus duppe de vos ſuppoſitions chimériques. On ne croit pas volontiers qu'un Roi, qui a quatre grandes Puiſſances armées contre lui, s'amuſe à ſolatrer ſur l'Hélicon, au préjudice du Dieu Mars. D'ailleurs on y reconnoît votre ſtyle ſéduiſant, mais guindé ſur des échaſſes. Admirez, Voltaire, votre belle Ode à l'Auteur du *Ververt*. Quel pompeux galimathias ! il n'y a pas une ſeule once de bon ſens.

Div

Divinité des Vers & des êtres qui penſent,
Du palais des eſprits d'où partent les éclairs,
Du brillant Sanctuaire, où les humains t'encenſent,
Ecoute mes concerts.

Quelle ſublimité, quelle énergie! Nouvel Orphée, on croiroit volontiers que vous allez enchanter les Enfers; mais réduiſons ces maigres enfans de la rime à leur juſte valeur; qu'ils vont être humiliés! En vérité je les plains. La pauvre cervelle, qui les a enfantés, avoit ſans doute voiagé dans les régions du délire. *Divinité des Vers & des êtres qui penſent*; quel ton ſublime & flatteur! N'eſt-ce pas comme ſi vous diſiez:

O! Dieu de la folie & des têtes volantes!
Du creux de vos cerveaux enfantez des éclairs,
Et du brillant palais des étoiles errantes,
Voltigez dans les airs?

Vous ne doutez pas, Monſieur, que le Dieu de la folie ne ſoit la Divinité des Vers, & non des êtres qui penſent. Je vous l'ai déjà dit: la rime & la raiſon ont fait dès long-tems un divorce éternel, & le célebre de Monteſquieu ne ſe trompoit pas, en diſant dans ſon *Eſprit des Loix* qu'il falloit être fou, de s'épuiſer pour

téduire la raiſon a l'eſclavage de la rime. Oui, vos brillantes epithetes ne font que charger le bon ſens de couleurs, qui loin de lui faire prendre un généreux eſſor, ne font que l'avilir. Si du moins votre poéſie étoit étayée de cette force ſublime, de cet enchaînement de principes & de conſéquences, de raiſonnemens ſuivis & bien liés, de cette forte énergie qui s'attache au réel & négige le clinquant, on feroit quelqne grace aux monticules d'Eſope; mais on n'y trouve preſque rien qui ſatisfaſſe un eſprit ſolide. Quelques Petits-maîtres à tête éventée, qui croient vous comprendre & vous ignorent; quelques eſprits gâtés qui auront puiſé chez vous les principes de l'irréligion; quelques perſonnes foibles, ſéduites par les attraits de la volupté, pourront bien jetter quelques regards ſur des objets qui les flattent; mais malgré ces charmes ſéducteurs, à peine les eſprits bien faits peuvent-ils vous lire un quart d'heure, parce qu'y cherchant de la ſolidité, de l'inſtruction, ils n'y trouvent que des futilités, des menſonges, ou des impiétés. On crie, Voltaire eſt grand, c'eſt un ſublime Auteur, c'eſt le Dieu des Poëtes. Tout le monde le dit, nous, l'en

l'en croions. „ Ouï, dit un de ſes Lec-
„ teurs, dont je viens de parler; ouï, je l'ai
„ lû, je l'ai admiré, j'ai parlé, je me
„ ſuis tû; mais enfin j'ai bâillé & je me
„ ſuis endormi"

Quant à vos Piéces de Poéſie, vous y entaſſez ſouvent Oſſa ſur Pelion. Quelle idée, par exemple, plus groteſque que de faire peupler la mer, la terre & les airs par la Divinité de Vers? N'eſt-ce pas ſe moquer de toutes les perſonnes de génie, que de leur offrir des images auſſi fauſſes? La Poëſie, il eſt vrai, colore la Nature, l'embellit par des peintures riantes; mais eſt-elle la mere productrice des êtres animés? Quelle ſublime image : *La main peupla la mer, l'air, la terre & les cieux* ! la main de la Divinité des Vers a peuplé l'Univers. Voilà, Voltaire, tout ce que ſignifie votre ſublime penſée. Qu'elle eſt belle, qu'elle eſt expreſſive! O! que vous êtes ſublime! Non, jamais ni l'Arioſte, ni le Taſſe, ni le Camoens, ni le Treſſon n'ont rien peint avec tant de forces & d'énergie. *Pallas te doit l'égide, & Vénus ſa ceinture; tu créas tous le Dieux.* Penſée encore fauſſe, & qui fait voir qu'un Poëte n'eſt guères juſte. N'avez-vous pas appris que l'égide de Pal-

las étoit le ſigne & le gage de la ſageſſe? mais quelle connexion entre la ſageſſe & la Divinité des Vers? Ne voudriez-vous pas dire que les Poëtes ſont des enfans de la ſageſſe; qu'ils ſont tous couverts de l'égide de Pallas, & jamais entourés de la ceinture de Vénus; *Pallas te doit l'égide, & Vénus ſa ceinture.* Non, Voltaire, jamais la folie de faire des Vers n'a fait aucun Sage, & tout Poëte eſt preſque toujours fou, ou libertin. Pour la ceinture de Vénus, je l'accorde volontiers à la Divinité des Vers: elle eſt voluptueuſe comme elle, elle enfanta des Dieux voluptueux, ou plutôt des monſtres d'impureté, que la ſuperſtition & le fanatiſme érigerent en Divinités. Ainſi tout ce qu'on peut dire en ſa faveur, c'eſt que

Ses rayons ténébreux déparent la Nature:
Elle chérit en tout les cœurs voluptueux;
Et donnant à Vénus ſa fatale ceinture,
La proſtitue aux Dieux.

Qui ne voit que vous cherchez la rime, & non pas le bon ſens?

Sous le maſque enchanteur de ta verve étourdie,
L'on ne voit que des mots entaſſés lourdement,

Et

Et l'humble vérité n'eſt jamais embellie
Aux dépens du bon ſens.

Ouï, ton eſprit borné, vaincu par la matière,
Ennemi du bon ſens, abruti, fainéant,
Végete ſans penſer, & n'ouvre la paupière
Que par l'inſtinct des ſens.

D'un Voltaire mordant l'éloquence déchûe
Croaſſe dans la fange aux pieds de l'Hélicon,
Se déchire en ſerpent, ou ſe traîne en tortue,
Loin des pas d'Apollon.

Tes Vers audacieux, ſans aucune parure,
Dans un art pedanteſque en leur ſimplicité,
Maigres enfans du goût, rebuts de la Nature,
Prêchent la volupté.

Tes ſoins infructueux nous vantent la pareſſe,
Et chacun de tes Vers ne peut la démentir,
Et l'on y voit toujours la peſante molleſſe
Dans ce qu'ils font ſentir.

Au centre du bon goût d'une nouvelle Athenes,
Tu ne moiſſonnes point la gloire des talens,
Et l'Univers entier, envieux de la Seine,
Se moque de tes chants.

Il ne ſuffit pas, Monſieur pour être Poëte, de donner des riens brillants; il faut encore avoir une grande juſteſſe dans les penſées, & c'eſt ce que votre

imagination trop bouillante ne vous permet pas d'avoir. Il n'eſt peut-être pas aiſé de citer quatre de vos Vers où l'on n'ait ſujet de reprendre quelques défauts, ou deſirer quelque beauté. Permettez-moi de faire quelques réflexions ſur la Poéſie. Brebeuf, en embelliſſant l'idée de Lucain, en a donné, ſans y penſer, une définition bien juſte.

Phœnices primi, famæ ſi creditur, auſi
Manſuram rudibus vocem ſignare figuris,

C'eſt de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et par des traits divers de figures tracées
Donner de la couleur, & du corps aux penſées.

Vous avez voulu en tant d'endroits de vos Ouvrages éclaircir & fixer les principes de la Poéſie, en diſant d'elle qu'elle eſt *l'art de donner du corps & de la couleur à la penſée*, de l'action & de l'ame à tous les objets; mais vous avez reſſemblé à ces Médicins qui ont la théorie, ſans avoir la pratique. Preſque toute votre Poéſien n'eſt qu'une peinture ſuperbement embellie, mais extrêmement iſolée, ſans enchaînemens & ſans principes. Il ſuffit de penſer pour être homme d'eſprit; mais

mais il faut imaginer avec raiſon pour être Poëte. Horace, ſi grand Peintre dans ſes *Odes*, ne ſe croit pas lui-même Poëte dans ſes *Satyres*, & dans ſes *Epitres*; il ne reconnoît de règles eſſentielles à la Poéſie que les ſeuls principes d'une peinture raiſonnée, *ut pictura Poëſis*.

Les Ouvrages d'Homere, d'Héſiode & de Virgile ſont des galeries de tableaux, ouvertes à tous les amateurs des beaux Arts; auſſi le célebre Bouchardon, qui dans la partie du deſſin peut juſtement être appellé le *Raphaël de la France*, a dit, en parlant d'Homere, *C'eſt le Poëte des Peintres*. On pourroit faire le même éloge de Virgile: en effet quel tableau de Michel Ange a plus d'expreſſion & de force que le Combat de Cacus & d'Alcide dans le *VIII. Livre de l'Enéide*? par quels traits de feu ce terrible Combat n'eſt-il pas termine? On trouve à chaque page dans Homere & dans Virgile des tableaux de la dernière force & de la plus grande vérité. C'eſt ſans doute cette abondance d'images, tirées du ſein de la Nature, qui a aſſûre, de ſiécle en ſiécle, à ces deux célebres Auteurs le titre de grands Poëtes. Si on ne les avoit jugés qu'en qualité d'hommes

déeſ-

d'eſprit, pent-être on auroit eu bien des défauts à leur reprocher; mais pour vous, Voltaire, on ne ſauroit preſque rien vous attribues de ces grandes qualités. Votre coloris, il eſt vrai, eſt quelquefois aſſez brillant; mais ſans force & ſans énergie. J'ai oui dire à des perſonnes d'un goût très délicat, qu'un bon Poëte faiſoit peu de Vers, & que la grande quantité n'étoit jamais exempte de foibleſſe & de défauts eſſentiels. Ainſi vous, qui en avez inondé l'Univers, vous n'en pouvez avoir que de très pitoyables. Je vous l'ai fait voir dans *l'Ode à Greſſet*, & je crois que ſi l'on ſuivoit pas à pas toutes vos Poéſies, on les trouveroit à peu près ſemblables. Un juſte Critique l'a bien fait voir, en diſant :

Ma foi, Voltaire, eſt un grand homme:
Il n'eſt de Paris juſqu'à Rome
Aucun mortel ſi fortuné,
Ni de talens mieux guerdonné.
De Science infuſe il ſe pique,
Ce n'eſt que ſalpêtre, que feu;
Quatrain, Sonet, Poëme Epique,
Tout cela pour lui n'eſt qu'un jeu:
En huit jours Pièce Dramatique,
L'Hiſtoire lui coute auſſi peu.

Ma-

Machiavel en politique,
Il lui donneroit la leçon.
Du Goût oracle fantaſtique
Dans une Padoge comique
Git Idole de ſa façon.
Aigle ſubtil, lynx en Phyſique,
A tous il explique à coup ſûr,
De Newton le ſyſtême obſcur.

Saine Morale théorique (*a*)
Voltigeant par ſaut & par bond,
Quoique contraire à ſa pratique,
De ſon ſavoir vaſte & profond
Eſt une autre preuve authentique.

Stellionaire (*b*), ami du bien,
(Que s'il vous dit qu'il n'en eſt rien,
Levier, Ledet dans leur replique
Soutiendront qu'ils le ſavent bien).
Deiſte, Athée & Fanatique,
Nouveau Capanée, il s'applique
A morguer un Dieu qui l'attend.

Il brave tout, haine publique,
Religion, Gouvernement:

Pour

(*a*) Tout le monde ſait que Voltaire a de grandes Sentences de Morale qu'il n'a jamais eû deſſein de mettre en pratique. Il agit comme beaucoup de Prédicateurs, il fait ce qu'il defend.

(*b*) Stellionaire veut dire, qui vend le même Ouvrage à pluſieurs perſonnes.

Pour ſa licence frénetique,
Tantôt coffré, tantôt errant,
Et ſoutenant thèſe Gaulique
Dont Chabot (c) fut le Préſident.

Enflé de ce Laurier cauſtique,
A d'autres honneurs il prétend.
Houzai! pour ce Prothée unique,
Son éloge ne peut tarir;
Mais c'eſt aſſez en diſcourir:
Concluons, & diſons en ſomme,
Ma foi, Voltaire eſt un grand homme.

Vous vous attirez ſans doute avec raiſon ces Satyres piquantes par vos Ouvrages, qui ſont marqués au coin de l'irréligion la plus effrontée.

Je m'apperçois que je fais ſouffrir votre amour propre; mais il eſt bon d'humilier les ſuperbes, & de venger la Religion. On ſait que le ſyſtême de Spinoſa vous tient fort à cœur. Ce que je vais vous raconter, pourra vous ſervir de quelque inſtruction. En méditant un jour ſur cet affreux ſyſtême, & ne pouvant concevoir comment l'eſprit humain pouvoit

(c) Le Prieur de Rohan lui fit donner des coups de canne devant l'Hôtel de Sulli.

voit ſe porter à cet excès d'égarement, je m'endormis profondément, & vis en ſonge deux monſtres énormes qui embraſſoient toute la Nature, & vouloient l'ériger au rang de la Divinité. Je fus ſi effrayé d'une telle témérité, que je m'éveillai en ſurſaut. Alors rendu à moi-même, je m'écriai tranſporté d'une ſainte ardeur :

Enfin je vous revois, bois antique & ſauvage,
Lieu ſombre, lieu déſert qui dérobez le Sage
Au luxe des Cités, à la pompe des Grous,
Où, quand la raiſon parle, elle convaine toujours,
Où l'ame, reprenant l'autorité ſuprême,
Dans le ſein de la paix s'enviſage elle-même,
Eſclave dans Paris, ici je deviens Roi;
Cette grotte, où je penſe, eſt un Louvre pour moi.
La ſageſſe eſt mon guide, & l'Univers mon livre;
J'apprends à réfléchir pour commencer à vivre.
C'eſt ici que la ſage & profonde raiſon
De mon eſprit captif étendit la priſon,
Quand armé du flambeau de la Philoſophie,
Je démaſquai l'erreur que l'orgueil déifie,
Que tolera long-tems le Batave ſéduit,
Et que juſqu'en nos murs le menſonge conduit.
Vous donc, qui me ſuivez dans cette ſolitude,

Qui

Qui par des nœuds de fleurs m'attachez à l'étude ;
Muſe, rappellez-moi le mémorable jour,
Où la vérité même éclairant ce ſéjour,
Du Dieu de Spinoſa m'offrit la vive image :
Elle étoit ſans bandeau ; peignons-la ſans nuage.

Loin du faſte impoſant & toujours onereux,
En d'utiles plaiſirs couloient mes ours heureux.
Tout entier à l'étude, à mes vœux, à moim ême.
Du hardi Spinoſa, en creuſant le ſyſtême,
Je vis ſortir ſoudain des débris de la terre
Un énorme géant, que dis-je ? un Monde entier,
Un coloſſe infini, qui parut régulier.
Sa tête fut à mes yeux une montagne horrible,
Ses cheveux des forêts, ſon œil ſombre & terrible
Une fournaiſe ardente, un abîme enflammé ;
Je crus voir l'Univers en un corps transformé,
Dans ſes moindres vaiſſeaux ſerpenter les fontaines,
Et des fleuves profonds écumer dans ſes veines.
La robe, qui le couvre, eſt le voile des airs ;
Sa tête touche aux cieux, & ſes pieds aux Enfers.
Il paroît ! la frayeur de mon ame s'empare ;
Mais dans le trouble affreux où mon eſprit s'égare,
Plus tremblant que ſoumis, plus ſurpris qu'agité,
Je cherche en lui les traits de la Divinité,

Lorſ-

Lorſqu' abaiſſant vers moi ſa paupière effrayante,
Il m'adreſſe ces mots d'une voix foudroyante :
„ Ceſſes de méditer dans ce ſauvage lieu ;
„ Homme, plante, animaux, eſprit, corps tout
„ eſt Dieu.
„ Spinoſa le premier connut mon exiſtence,
„ Un Voltaire après lui retrace ma ſubſtance :
„ La matière & l'eſprit en ſont les attributs ;
„ Si je n'embraſſois tout, je n'exiſterois plus.
„ Principe univerſel, je comprends tous les êtres,
„ Je ſuis le Souverain de tous les autres maîtres.
„ Les membres différens de ce vaſte Univers
„ Ne compoſent qu'un tout, dont les mondes divers
„ Dans les airs, dans les cieux, ſur la terre & ſur
„ l'onde,
„ Embelliſſent entre eux le théâtre du Monde ;
„ Et c'eſt l'accord heureux des êtres réunis
„ Qui comble mes thréſors & les rend infinis.
„ Ceſſes donc de borner ma puiſſance divine :
„ Je ſuis tout ; tout en moi puiſe ſon origine.
„ Ma grande ame circule, agit dans tous les corps,
„ Et ſelon leur ſtructure, anime leurs reſſorts ;
„ Mais la ſagacité ne s'échappe & n'émane
„ Qu'à travers le bandeau que m'oppoſe l'organe ;
„ Si le voile eſt épais, l'eſprit éclate moins,
„ S'il eſt plus délié ; libre alors de ſes ſoins,
„ Il briſe le tiſſu de ſes liens rebelles,
„ Et jusque dans le ciel lance ſes étincelles,

„ De cet Etre ignoré, de cet Etre puiſſant
„ Admire& reconnois le portrait agiſſant ;
„ Mon corps eſt le monceau de toute la matière,
„ L'union des eſprits forme mon ame entière".

Il dit ; mais de cent coups à la fois foudroyé,
Comme un foible criſtal le coloſſe eſt broyé.
Voltaire, c'eſt ainſi que ta doctrine impie
Par la voix du Très-Haut ſe voit anéantie.
Spinoſa n'a plus d'ertonés ſectateurs,
La vérité paroît du milieu des erreurs ;
Et le ſceptre à la main, d'une auguſte préſence,
Confond tous les héros de la docte impudence.
O ! Nature, ô ! deſtin, vous n'êtes point des Dieux ;
Vous avez un Auteur dans l'empire des cieux,
Etres ſubordonnées au Créateur ſuprême,
Annoncez nous ſa gloire & ſon bonheur extrême ;
Dites à l'Incrédule ! Il eſt, il eſt un Dieu,
Dont le pouvoir s'étend en tout tems, en tout lieu.
Téméraires eſprits ! voiez ſa patience ;
Il peut punir le crime & ſuſpend ſa vengeance.

Pour moi, Monſieur, qui prends un vif intérêt à ce qui vous regarde, je ſuis fâchée de votre mauvaiſe réputation. Croiez-moi, ſervez-vous de votre génie pour réparer tout le mal que vous avez fait. S'il eſt des foibleſſes pardonnables, il en eſt d'autres qui ne le ſont pas. On paſ-

paſſe ſur celles de l'amour, parce que la Nature réclame ſes droits; on revient tôt ou tard de cette erreur, & le tempérament ne ſecondant plus les paſſions, le cœur revient à lui-même, ſe trouve charmé de retrouver dans ſon fond les premiers principes de Religion. L'Etre ſouverain eſt infiniment miſéricordieux; il pardonne aux foibleſſes de la Nature, mais rarement à ces vices de perverſité, qui rendent un home odieux à toutes les ſociétés.

J'ai demain du monde à dîner; je vous y invite; vous y trouverez très bonne compagnie. Donnez-moi la ſatisfaction de vous entretenir de tems en tems; je n'oublierai rien de mon côté pour notre mutuelle inſtruction, & peut-être que les voiles du préjugé, une fois déchirés, la vérité s'offrira à vos yeux avec tous ſes charmes.

Madame, me dit Mr. de Voltaire, je rends graces à vos bontés. Eſpérez que mes ſentimens pourront un jour ſe conformer aux vôtres. Je vous écouterai avec plaiſir; mon cœur me rapproche déjà du vôtre; & ce que toutes les lumiéres de l'eſprit ne peuvent ſur moi, peut-être que vos charmes & votre complaiſance le feront. Mr. de Voltaire prit a-

lors congé de moi; & comme j'étois fatiguée, parce que notre converſation avoit été fort longue, je fus prendre un peu de repos. Je fis alors mille reflexions ſur mes égaremens & ſur ceux des hommes en général. Quel eſt, me diſois-je à moi-même, le genre de vie que je mene; comment pouvoir excuſer mes foibleſſes? Je conſerve encore, il eſt vrai, les principes de ma Religion; ils ſont profondément gravés dans mon cœur, mais ma conduite y eſt-elle conforme? L'eſprit ne ſuccombera-t-il pas enfin à l'erreur de mes ſens? à quel excès ne me porte point la vivacité de mon tempérament? Je ne vois, il eſt vrai, que des gens d'eſprit; mais ne ſont-ils pas les plus dangereux? leur voix enchantereſſe peut ſéduire un cœur mille fois plus affermi que le mien. Je me ſers, je l'avoüe, de mon peu d'eſprit pour venger les dogmes de la Religion; mais d'un autre côté je ſens que je la deshonore par mes mœurs.

Que de huées ne m'attirerois-je pas, ſi l'on ſavoit dans le Monde qu'une femme de ma ſorte s'aviſe de prêcher aux Déiſtes; qu'une Courtiſane veut convertir un Voltaire, un d'Argens, & preſque tou-

toute la Secte des Eſprits forts? Tel eſt cependant le but que je me propoſe aujourd'hui. Peut-être qu'un jour, lorſque le repentir détruira mes foiblelles; peut-être, dis-je, le Dieu des miſéricordes aura pitié de moi: mais tous ces Eſprits-forts ſont-ils ſuſceptibles de retour? Hé las! ils ſont les plus obſtinés dans leurs préjugés. L'erreur brille à leurs yeux ſous les couleurs les plus flatteuſes pour leurs paſſions; ils ont étouffé la vérité dans leur cœur, l'imagination leur tient lieu de raiſon, & ſans le retour de la vertu, le voile qui les aveugle, ne ſe déchirera jamais.

Telles étoient les réflexions que je faiſois, lorſqu'elles furent interrompues par le premier, mais le plus terrible malheur de ma vie. J'avois juſque-là joüi des délices du plaiſir, ſans en avoir ſenti les amertumes. Vénus m'avoit toujour ſoûri; les charmes de la volupté s'étoient offerts à moi ſans ces triſtes retours, malheureux fruits de la molleſſe. Bientôt mon ame fut accablée ſous le poids des plus noirs chagrins. Mon pere avoit découvert le lieu de ma retraite, & aiant appris le genre de vie que je menois, il avoit réſolu de m'enfermer dans un Cou-

vent. Je haïſſois la clôture, & je croit que j'euſſe plutôt préferé la mort à la perte de ma liberté. Il vint chez moi avec un Exempt ; il fut le premier objet que je vis, lorsque tout à coup on ouvrit la porte de ma chambre. Il lança ſur moi un regard foudroyant, & ne pouvant le ſupporter, je tombai en ſyncope & perdis le ſentiment. On parvint à me faire recueillir mes eſprits ; mais ce ne fut que pour me rendre témoin du malheur que l'on me préparoit. Mon pere ne me dit pas un mot ; mais il commanda à l'Exempt de faire ſon devoir. Madame, me dit-il, je ſuis fâché des ordres que j'ai reçus de Mr. votre pere ; mais il faut avoir la bonté d'y obéir. Il voulut me prendre par la main ; je le repouſſai avec indignation. Mon pere, témoin de ma réſiſtance & les yeux en fureur, tire à l'inſtant un piſtolet de ſa poche.

Je crus que c'étoit fait de moi, & je ne doute pas qu'il ne m'eût brulé la cervelle, ſi l'Exempt ne lui avoit ôté l'arme des mains. Je me vis donc forcée d'obéir. On me mit dans un Fiacre, & j'eus la cruelle douleur d'apprendre que l'on me conduiſoit aux *Filles de Sainte-Marie*. Quelle extrémité pour moi ! Mille

fois

fois je maudis le jour qui me vit naître. Je fondois en larmes, j'étois au déſeſpoir, & je me ſerois de bon cœur ôté la vie, ſi j'en avois pû trouver le moïen. L'Exempt, homme plus poli qu'ils ne le ſont ordinairement, me conſoloit du mieux qu'il lui étoit poſſible. Madame, me diſoit-il, la vie eſt ſouvent remplie des revers les plus chagrinans : mais le malheur ne dure pas toujours ; le calme ſuccéde à la tempete. Je ſuis touché de votre affliction, conſolez-vous ; le tems eſt un remède à tout. Mr. votre pere s'appaiera enfin, & bientôt vous aurez l'agréable ſatisfaction de vous réconcilier avec lui. Parmi ces conſolans propos nous arrivâmes à *Sainte Marie*. Je deſcendis du caroſſe, & l'Exempt me remit entre les mains d'une vieille Duëgne, dont le viſage hideux étoit ſeul capable de me faire mourir d'effroi ; mais quelle fut ma terreur, lorſqu'en entrant par une petite porte, j'entendis le bruit effrayant de cent gros verroux ! Je crus alors deſcendre dans le ſombre abîme, & le Tartare commençoit à ne plus me paroître une fable. On me mit dans une chambre, où regnoient les ténèbres & l'obſcurité. Un lit, une chaiſe, une table en

faiſoient tout l'ornement. On referma la porte, & on me laiſſa livrée à mes cruelles réflexions. O Dieu! comment puis je encore me rappeller un ſi triſte ſouvenir? Comment pourrois-je décrire l'agitation, la torture où furent mon eſprit & mes ſens? De torrens de larmes couloient de mes yeux, une ſombre fureur faiſoit frémir tout mon corps Je me meurtriſſois le ſein, je proferois mille choſes horribles contre l'auteur de ma diſgrace. J'ai honte de le dire; mais tel eſt l'effet du deſeſpoir, qu'il ne conſulte ni la raiſon, ni le ſentiment.

Fatiguée par tant d'agitation, je me jettai ſur ce malheureux lit, où rappellant avec amertume les égaremens de ma vie, je me dis à moi même: „ Voilà donc „ enfin où conduit l'amour du plaiſir. „ Tôt ou tard le crime ſubit le châti„ ment; tu en ſais à preſent une mal„ heureuſe expérience. Tu as nagé „ dans la joye, tu gemis maintenant „ dans la douleur. Que ſont devenus ces „ momens de délices qui raviſſoient tou„ tes les puiſſances de ton ame; que ſont „ devenus ces adorateurs ſéduiſans, ces „ génies aimables, uniquement attentifs „ à célebrer tes charmes & ta beauté;

„ que

„ que ſont devenus ces ſoupirs délicieux, ces converſations agréables, „ ces amuſemens frivoles qui faiſoient, „ l'objet de ton empreſſement & de tes „ recherches? Dans quel lieu te vois-tu „ maintenant réduite? dans un azyle où „ l'ont mis toutes les plus affreuſes victimes de la débauche. Mais ne l'as-tu „ pas bien mérité; n'as-tu pas étouffé, „ ces ſentimens de délicateſſe qu'une „ perſonne bien née regarde comme le „ bien le plus précieux de la vie? Ton „ éducation & ton eſprit peuvent-ils „ juſtifier les égaremens de ton cœur? „ Non, ſans doute, & la ſeule reſſource, qui te reſte dans un lieu ſi funeſte, c'eſt de former la généreuſe réſolution d'être ſage, de fléchir la bonté „ de ton pere, & d'avoir recours à l'Auteur de toute conſolation".

J'étois ainſi au milieu de ces cruelles réflexions, lorſque j'entendis ouvrir ma chambre. Je vis entrer une jeune Sœur, qui avec un morne ſilence mit ſur la table un peu d'eau & un morceau de pain. Sa phyſionomie me parut aſſez revenante, & je crus m'appercevoir qu'elle étoit aſſez affligée de mon ſort. Je la priai de vouloir bien m'écouter un

moment; mais elle s'en excusa, sous prétexte qu'elle avoit une défense absolue de me parler. Je ne voulus pas la contraindre, & la laissai sortir, dans l'espérance que je viendrois à bout de la gagner par des manières prévenantes. Je passai ainsi la nuit, & peut-être la plus cruelle de ma vie.

Le lendemain vers les huit heures du matin, la Supérieure entra dans ma chambre, me fit une exhortation fort pathétique, & me dit de la suivre au parloir, où l'on me demandoit. Je pensois y voir mon pere; cependant j'avois de la peine à me le persuader. En entrant, j'aperçus un Ecclésiastique bien fait & de bonne mine. Après les premiers complimens, il m'informa qu'il venoit de la part de mon pere, & qu'il étoit chargé d'avoir quelques entretiens avec moi. Je ne l'avois pas encore bien fixé, lorsque tout à coup je fus étonnée de voir Mr. de S. F., qui s'étoit ainsi déguisé pour procurer ma délivrance. Mes amis, aiant appris ma disgrace, s'étoient assemblés chez Mr. D***, dans la résolution de chercher les moïens de me rendre ma liberté. Mr. de S. F. sur-tout avoit conçu le projet de s'habiller en Ecclésiastique,

que, de ſuppoſer un ordre de mon pere, & de m'arracher du Couvent dès le lendemain même, s'il étoit poſſible. Il s'étoit abouché avec le premier Commis du Lieutenant de Police, avoit obtenu à prix d'argent un ordre ſuppoſé, & étoit venu avec empreſſement à *Sainte-Marie*, accompagné du même Exempt qui m'avoit conduite la veille; il en fut quitte pour quatre louis. Après un moment de converſation, pendant lequel j'eus le tems de me reconnoître, il tira de ſa poche l'ordre ſuppoſé, & le préſenta à la Supérieure, qui ne fit aucune difficulté de s'y conformer. Je fus relâchée à l'inſtant, & Mr. de S. F. me conduiſit dans le Fauxbourg St. Paul, où l'on m'avoit preparé un appartement. Depuis ce tems-là, j'ai appris que mon pere n'avoit pû me découvrir, malgré toutes ſes perquiſitions, & qu'il étoit retourné en Province, fort irrité contre moi.

Tous mes amis vinrent me féliciter ſur mon retour; je les remerciai du ſervice qu'ils m'avoient rendu. Enfin le dirai-je? je repris mon train ordinaire; & tel eſt l'effet de la proſpérité, qu'elle nous fait oublier nos meilleures réſolutions. J'avois promis de renoncer à mes foi-

foibleſſes ; mais dès que les diſgraces ſont paſſées, on ſe ſouvient rarement de ſes promeſſes. Trois jours après, le célebre Auteur, qui m'avoit généreuſement accordé un appartement lorſque l'arrivai à Paris, voulut celebrer par un feſtin ma liberté preſente. Tous nos amis communs y furent invités ; c'étoit tout ce qu'il y avoit de plus grands génies en France ; un Voltaire, un Monteſquieu, un d'Alembert, un Piron, un Marmonteil, un Crebillon, un Marivaux, & bien d'autres qu'il ſeroit inutile de nommer. Je ne dois cependant pas omettre Mr. l'Abbé de l'Attaignan, homme rempli d'eſprit, ennemi déclaré des Eſprits-forts, mais très eſtimé de ces Mrs. par rapport à ſes vaſtes lumières. Le repas fut ſomptueux. On parla peu juſqu'au Deſſert ; enfin la converſation devint très ſérieuſe & philoſophique.

Je ne ſais, dit Mr. de Voltaire, pourquoi nous paſſons dans le Monde pour une Secte d'Impies. Peut être n'eſt-ce qu'un Vulgaire profane, pétri de préjugés & d'erreurs, qui nous traite ainſi ; cependant j'ai appris que des eſprits trés ſupérieurs ne nous font pas plus de grace, témoin Madame, qui dans pluſieurs con-

converſations particulières m'a dit les choſes les plus dures. Elle a combattu nos ſyſtêmes, juſqu'au point de les renverſer. Ne ſuffit il pas de croire un Dieu, Môteur ſuprême des loix du mouvement? La ſeule raiſon ne nous dicte que cette vérité, & la ſeule raiſon eſt le guide infaillible que la Divinité nous ait donné pour nous conduire. Ouï, ſans doute, reprit Mr. d'Alembert. Croire à un Dieu, l'adorer & l'aimer, eſt la véritable Religion de l'homme. Par-là on ne riſque nullement de ſe tromper, on n'eſt point expoſé à tomber dans l'Idolatrie, comme y ſont tombées preſque toutes les parties du Monde. D'ailleurs nous avons maintenant en faveur de notre ſyſtême les Nations les plus éclarées. Les Chinois, les Japonois, les Mogols, les Turcs, les Perſans & preſque tout le vaſte Empire des Indes n'adorent qu'un ſeul Dieu. Le Chriſtianiſme, il eſt vrai, porte quelques caractères de Divinité; mais ſes Myſtères répugnent à la raiſon, ſont trop incompréhenſibles, & leur obſcurité ne s'accorde point avec les ſimples notions de l'eſprit; ce ſont de beaux aſtres qui brillent ſur nos têtes, mais trop élevés pour nous éclairer. Suppoſez-moi pour

un

un moment comme un Miſſionnaire, qui iroit dans les vaſtes régions du Midi prêcher la Religion Chrétienne à des peuples, guidés par les lumières naturelles. De quel œil me regarderoient-ils? Comment pourroient-ils entendre qu'un premier homme coupable a rendu toute ſa poſtérité digne de peines éternelles; qu'un fruit, goûté contre les ordres de Dieu, a condamné le monde entier à la malédiction & à l'anathême? Comment pourront-ils comprendre que la Divinité a un Fils, qu'il a pris notre nature, qu'il eſt venu habiter parmi nous, qu'il eſt mort ſur une croix pour nos pechés, pour nous mériter la réſurrection des corps, & un bonheur ſans fin? Comment enfin pourront-ils comprendre que l'Etre ſouverain eſt compoſé de trois Perſonnes réellement diſtinctes? Ne me traiteront-ils pas d'inſenſé, ne me regarderont-ils pas comme un homme attaqué de délire, ou de fanatiſme? Ce n'eſt pas douteux, repartit Mr. Piron, & ſa Morale me plaît encore moins. Comment? il faudra, pour être ſauvé, renoncer à l'uſage de ſes ſens, jeûner comme un criminel, ſe fouetter comme un baudet? Eſt-il donc de l'eſſence des Juſtes d'avoir l'eſtomac trop

trop étroit? Si la volupté nous eſt défendue, pourquoi ces violens mouvemens de la Nature qui rapprochent ſi fortement les deux ſexes? Eh! que deviendroit mon débauché converti, & tant d'autres Ouvrages de génie, où j'ai ſi bien peint l'attrait des ſens? Non, trêve de Religion Chrétienne; je m'accommode mieux de la nôtre. Vivons du moins, jouiſſons, puiſque nous tenons l'être.

Mr. l'Abbé de l'Attaignan avoit juſque-là laiſſé raiſonner ces Beaux eſprits. Indigné d'entendre des blaſphêmes ſi horribles, il prit la parole, & d'un ton ſupérieur il leur parla en ces termes. Meſſieurs, j'avois bien cru juſqu'à préſent, qu'il y avoit dans le Monde des Impies qui ne reſpectoient ni les Loix de la Religion, ni celles de la Nature; mais, je vous l'avoüe, vous êtes les premiers que j'aie vûs d'une impiété auſſi déclarée. Je rougis même de parler avec des eſprits qui me paroiſſent plutôt des Démons que des ames créées pour la juſtice & la vérité. Permettez-moi, Mrs., de vous oppoſer des raiſons auſſi convainquantes & ſolides, que les vôtres ſont ſuperficielles. Je ne veus pas vous rappel-

peller ici à ces Oracles divins, organes de la vérité, par qui Dieu a manifesté sa Religion; je ne veux qu'opposer raison à raison. Le premier objet, qui vous embarrasse, est ce que nous appellons le péché d'origine; mais voions si dans la conduite de Dieu il y a rien d'injuste & de contraire à sa bonté. Prêtez seulement votre attention à la force de mes raisonnemens. Vous n'ignorez pas que le premier homme devoit son hommage & sa dépendance à son Créateur; il l'avoit créé libre & capable d'adoration. Est-il contraire à sa justice qu'il ait voulu éprouver la liberté de l'homme? En qualité de Créateur, ne devoit il pas exiger l'obéissance de sa créature? Mais comment auroit-il reconnu sa soumission, s'il ne lui avoit prescrit aucune Loi? Je sais qu'il connoissoit les cœurs, qu'il savoit si le premier homme lui desobéiroit ou non; néanmoins cette obéissance, qu'il exigeoit, n'étoit pas pour lui, mais pour faciliter à sa créature les moiens de mériter de plus en plus ses faveurs. D'ailleurs ne perdez pas de vûe le don heureux de la liberté dont il l'avoit gratifié; elle est le fondement de mes preuves. L'homme avoit une égale facilité

à

à l'obéiſſance & à la deſobéiſſance; ſa liberté étoit le principe de ſon chatiment, ou de ſa recompenſe. Dieu ne lui fit qu'un commandement bien facile; *Vous vivrez*, lui dit-il, *de tous les autres fruits qui ſont dans ce lieu de délices; mais pour éprouver votre fidélité, vous ne toucherez point à l'arbre du bien & du mal. Si vous me deſobéiſſez, vous mourrez de mort.* Dieu l'avoit poſitivement menacé; l'ignorance ne pouvoit pas juſtifier ſon crime. Cependant il n'eut point d'égard à ce commandement; il ſe laiſſa ſéduire, il tomba, & Dieu le condamna à la mort avec toute ſa poſtérité. Vous trouvez juſte, je le ſais, la punition du premier homme; vous ne vous recriez que contre celle de ſa poſtérité. Quelle connexion y a-t-il, dites-vous, entre le crime d'Adam & celui du dernier homme? Pourquoi punir l'innocent dans le coupable? Toutes ces raiſons ne ſont que ſpécieuſes. Dieu n'eſt pas injuſte pour cela. Dites-moi, je vous prie, taxez-vous d'injuſtice un Prince de la terre, qui punit ſouvent un criminel de Lèze-Majeſté juſqu'à ſa quatrième génération? Ne voiez-vous pas tous les jours des enfans porter la peine de leurs peres? pour vous citer

un exemple récent, de quel crime ſont coupables les parens du parricide Damiens? Pourquoi les a-t-on bannis, exilés hors du Royaume? pourquoi a-t-on flétri leur nom & leur réputation? Cependant ils n'avoient aucune part au crime du ſcélerat, ils l'avoient en horreur comme un monſtre qui auroit dû être étouffé dès ſa naiſſance. Eh! pourquoi ne criez-vous pas à l'injuſtice contre le Roi de France? pourquoi n'allez-vous pas dire que c'eſt commettre la plus criante des injuſtices, que de punir des innocens dans un coupable? pourquoi ne le faites-vous pas paſſer comme un tyran, qui ne reſpecte pas plus le juſte que l'injuſte? pourquoi encore ne regardez-vous pas les Magiſtrats, qui les ont condamnés, comme des Miniſtres d'iniquité? Une telle imputation ne vous eſt jamais venue dans la penſée. Vous regardez le Prince comme l'image de la Divinité ſur la terre, & qui doit, en cette qualité, punir avec la dernière ſévérité ces monſtres d'infamie, qui oſent attenter à la plus précieuſe des vies. Les Magiſtrats vous paroiſſent également des Juges intègres, qui doivent par néceſſité, & par la Loi de leur miniſtère, veiller ſur les jours & les

les intérêts de leur Roi. Vous ne taxerez pas non-plus d'injuſtice un Prince qui punit un rebelle à ſes volontés. Le courtiſan téméraire, qui manque au reſpect, ou aux bienſéances, n'eſt-il pas exilé de la Cour? toute ſa famille ne ſe reſſent-elle pas de ſes diſgraces? Le fils d'un Miniſtre diſgracié parvient rarement aux faveurs; & quoiqu'innocent, il ſe reſſent des fautes de ſon pere. Or croiez-vous que la Divinité ait moins de pouvoir qu'un Prince de la terre, & que ſa juſtice ſoit moins ſévère à notre égard que celle d'un Roi envers ſes ſujets? Celle-ci n'eſt qu'une ſimple émanation de la ſienne; & ſi elle eſt ſi rigide, que ne doit donc pas être celle de Dieu? Il n'eſt donc pas injuſte d'avoir condamné toute la poſtérité pour le crime du premier homme; mais voici encore une raiſon, qui, pour n'être que de convenance, n'en eſt pas moins ſolide. Un germe, infecté dans ſon principe, ne produit-il pas des fruits également corrompus? Un pere, peu ſage dans ſa conduite, & dont les organes ont contracté un venin contagieux, ne produit-il pas des enfans attaqués du même vice, & qui voient le tombeau auſſi-tôt que le jour? Un pere

356765

ſcélerat ne produit-il pas également des enfans qui contractent les mêmes inclinations & les mêmes penchans? Or tout le genre humain ne provient-il pas du premier homme, & s'il a été infecté dans ſon principe, pourquoi toute ſa poſtérité ne s'en reſſentiroit-elle pas? Ne voions-nous pas les mêmes effets dans la Nature? pourquoi Dieu en auroit-il dérangé l'ordre en faveur d'un coupable? A l'inſtant même qu'il deſobéit à ſon Dieu, la mort & la corruption, ſelon les menaces de ſon Auteur, ſe gliſſerent dans ſon être; le germe, qui devoit ne produire que des fruits heureux, ne produiſit que des fruits de mort. Tous les hommes étoient contenus dans ce germe, lequel étant corrompu, toute la poſtérité devoit être infectée de ſon vice. Dieu étoit-il contraint de lui rendre ſa premiere vigueur; le pouvoit-il même ſelon les loix de ſa juſtice? Non, ſans doute: il avoit prononcé l'anathême contre la desobéiſſance du premier homme, & la punition de cette deſobéiſſance devoit s'étendre à tout ſon être. Or tous les hommes étant renfermés dans ce premier être, tous les hommes devoient participer à ſa punition. Un fleuve, corrompu

pu dans ſa ſource, ne roule dans ſon ſein que des eaux corrompues; celles, qui s'en détachent & qui forment des ruiſſeaux, n'en deviennent pas plus pures. Les fleurs dans un terrain ingrat perdent toute leur beauté; elles participent à ſa contagion. L'arbriſſeau dans une tige mourante ne porte que des feuilles flétries, & c'eſt ainſi que chaque eſpèce ſe reſſent des vices de ſon germe.

Je trouve, dit Mr. d'Argens, tous ces raiſonnemens plus ſophiſtiques encore que les nôtres. Il s'agit ici de ſavoir ſi le premier homme étoit réellement coupable, s'il a déſobéi à ſon Créateur comme on le dit; & quand bien même il l'auroit été, Dieu n'en ſeroit pas moins injuſte d'avoir confondu l'innocent avec le coupable. Bon, repartit Mr. l'Abbé, je vous prendrai ici par vos propres raiſons, & je veux vous faire voir, que ſans le péché d'origine, Dieu ſeroit encore plus injuſte à notre égard. Jettons un inſtant nos yeux ſur toutes les miſères de la vie humaine. A peine l'homme commence à naître, qu'il commence à mourir: renfermé, pendant un aſſez long eſpace de tems, dans une étroite priſon, il ne voit le jour que pour ré-

pandre des pleurs. Il annonce déjà par ſes cris perçans ſes misères & ſes malheurs. La contagion & la maladie viennent l'aiſſaillir de toutes parts. Son enfance n'eſt qu'une affliction continuelle. Parvenu à l'age de raiſon, il ſe voit obſédé de mille paſſions naiſſantes, qui ne lui laiſſent pas un inſtant de repos. L'ambition, la volupté, la néceſſité, la faim, les miſères de toute eſpèce ſont pour lui comme autant de tyrans, & enfin la mort vient terminer ſes malheurs par un ſort plus funeſte encore. Or, je vous le demande, Meſſieurs, ſi le premier homme eut été innocent, Dieu ne ſeroit-il pas injuſte ce l'avoir ainſi condamné à tant de peines? ne ſerions-nous pas en droit de nous récrier contre ſa bonté? ne pourrions-nous pas lui dire: „ Oui, Auteur ſuprême de la „ Nature, pourquoi avez-vous ainſi affli„ gé des créatures qui ne vous ont ja„ mais offenſé? Vous êtes juſte, votre „ bonté eſt infinie, & vous ne faites „ point des malheureux ſans raiſon; ce„ pendant nous le ſommes. Nous vi„ vons accablés ſous le poids de nos „ maux; mais, ô Dieu! ſi vous êtes ju„ ſte, & nous innocens, pourquoi nous

„ trai-

„ traitez-vous ainſi" Dieu pourroit-il récuſer une telle juſtification? Il ſeroit donc plus injuſte dans votre ſyſtême que dans le mien. Vous aurez beau dire que telle étoit la volonté de Dieu; que ne nous devant rien, il pouvoit nous créer ſelon qu'il le jugeoit à propos, & que tout eſt bien dans l'ordre de la Nature. Vous aurez beau me dire que le mal, qui eſt dans ce Monde, n'eſt qu'un mal apparent; que les vices ſervent à nous faire devantage admirer les vertus, comme les ombres relevent l'éclat d'un tableau. Pour détruire ces ſophiſmes, il ſuffit de vous prouver qu'il y a un mal réel dans ce Monde; & que Mr. Pope, quoique d'ailleurs grand homme, s'eſt réellement trompé. Je vous le demande, Meſſieurs, la mort eſt-elle un mal, ou un bien? La misère d'un homme, prêt à mourir de faim, ou à être condamné à l'échaffaut, eſt-elle un bien? Ouï, dit Mr. de Marmontel, la mort eſt la fin de nos peines, & nos peines nous font deſirer la mort. Selon vous, lui dis-je, il eſt donc des maux réels, & ſans conteſter ſur de vaines paroles, le ſentiment intérieur dicte à tous les hommes qu'en ce Monde le mal ſurpaſſe le bien. Or,

dites-moi: un Dieu, plein de bonté, peut-il rendre des innocens malheureux? un pere punit-il des enfans par la ſeule raiſon qu'il le juge ainſi à propos? Ne le regarderiez-vous pas comme un barbare, qui ne reſpecte ni le ſang, ni l'innocence? Or nous ſommes tous les enfans du Créateur. Il n'a donc pû nous condamner aux miſères de la vie, ſans l'avoir mérité; il y a donc eu un premier crime qui nous a attiré cette condamnation; on fait donc Dieu plus injuſte, en niant le péché d'origine, qu'en l'admettant. C'eſt auſſi par ce défaut de connoiſſance que les anciens Philoſophes blâmoient la Divinité de nous avoir créées ſi malheureux. Ils ne pouvoient concevoir pourquoi elle nous avoit aſſujettis à tant de peines. Telle eſt l'origine de la Métempſicoſe & des deux principes. Les uns, pour juſtifier la Divinité, ſuppoſoient que nos ames avoient exiſté dans une autre vie; qu'elles avoient péché, & qu'en punition de leurs crimes, Dieu les avoit envoiées dans ce Monde pour être renfermées dans des corps, & expier, au milieu des miſeres de la vie, leurs foibleſſes paſſées; les autres, également ſurpris de tous les maux qu'on voit regner en

en ce Monde, furent contraints d'admettre deux principes, l'un du mal, & l'autre du bien. Ils attribuoient au premier l'origine des êtres phyſiques & à l'autre celle des êtres intelligens. Mais la ſeule raiſon ſuffit pour nous faire rejetter des ſyſtêmes auſſi abſurdes. Je ne les ai rapportés que pour faire voir que ſans le péché d'origine, il eſt impoſſible d'expliquer purquoi Dieu nous a rendu ſi miſérables en ce Monde. Mr. de Voltaire a tort de dire dans un de ſes Diſcours, qu'il ne tient qu'à l'homme de ſe faire un bonheur proportionné à ſa nature; que les malheurs de ce Monde ne peuvent point en troubler la tranquillité: & pour tout remède, il nous propoſe dans nos diſgraces de penſer qu'il y en a de plus malheureux que nous, comme ſi les peines d'autrui pouvoient ſoulager les nôtres. Vous, dit-il, qui vous plaignez d'un ſort infortuné, voiez un Belizaire, un Bajazet dans les fers, voiez un Charles I. ſur un échaffaut, un Dom Carlos baigné dans ſon ſang. Raiſonemens pitoiables, qui ne méritent pas la moindre attention! Vous, Monſieur de Voltaire, qui avez tant prôné les délices & le bonheur dont on peut jouïr en ce

Monde, convenez en avec moi de bonne foi, avez-vous jamais été heureux ? je dis plus, avez vous jamis passé aucun jour de votre vie, sans quelque chagrin & quelque amertume ? Avez-vous même été heureux en idée? Non, sans doute: le bonheur ici-bas n'est qu'imaginaire. Nous voions évidemment qu'il y a des maux réels: ces maux n'ont pû être infligés à l'homme innocent, sans injustice.

Il y a donc eu un crime d'origine, qui a précipité tous les hommes dans la malédiction de Dieu, & voilà, Monsieur, le principe de l'Incarnation. La distance étoit trop grande entre le Créateur & la créature pour reparer l'offense; il falloit un Médiateur suprême, qui put rapprocher le fini de l'infini, qui pût élever l'homme jusqu'à Dieu, & abaisser Dieu jusqu'à l'homme. Or toutes les créatures étant coupables, il n'y avoit aucune qui pût opérer cette grande réconciliation. Dieu envoia donc son Fils unique, c'est-à-dire sa Parole éternelle, l'image de sa substance, pour opérer la Rédemption. Cela, Mrs., vous paroît un terrible problême à résondre; mais écoutez un grand homme, dont l'esprit étoit bien plus supérieur que le vôtre. „ Eh! pour-

„ quoi,

» quoi, dit-il, la Divinité n'auroit-elle » pas un Fils, pourquoi ne l'auroit-elle » pas engendré? ne voions-nous pas » que tout eſt génération dans la Natu- » re?" Chaque ſemblable ne produit-il pas ſon ſemblable? & quoique dans Dieu cette ſimilitude ſoit bien différente, on voit par là qu'il ne répugne pas à la raiſon que Dieu ait un Fils; mais ce Fils étoit deſtiné pour racheter l'homme coupable. Or cette Rédemption ne pouvoit ſe faire qu'en emploiant le contraire de ce qui avoit perdu la créature. Le plaiſir l'avoit corrompue; il falloit donc la racheter par les ſouffrances: c'eſt ce qu'a fait le Fils de Dieu, en ſe livrant volontairement à la mort. Elle avoit ſauvé les hommes; l'Eſprit de Dieu devoit les viviſier, & cet Eſprit, qui a éclairé le Monde de ſa ſageſſe, étoit encore un attribut perſonnel de la Divinité.

Je ſais que le profond Myſtère de la Trinité vous paroît ſi contraire aux lumières naturelles, que vous ne craignez pas de le traiter de réverie & de chimère; mais ce n'eſt encore qu'un effet de votre orgueil. Dites-moi, Meſſieurs, la penſée, l'entendement & la volonté ne

ne ſont-ils pas dans l'homme trois êtres réellement diſtincts? cependant ne ſont-ils pas unis indiviſiblement? ne compoſent-ils pas un même être? Mais quand bien même la compréhenſion de ces Myſtères ſeroit impoſſible, devroit-elle nous empêcher d'y adhérer? Combien de faits ne croiez-vous pas dans la Nature, & qui ſont inacceſſibles à toutes nos lumières? Avez-vous jamais pû comprendre les mouvemens réguliers de ces Globes céleſtes, qui ont toujours un cours uniforme? Avez-vous jamais compris l'éclat & l'immenſité de ces aſtres qui nous paroiſſent autant de Mondes divers? avez-vous encore jamais compris le myſtère éternel des Philoſophes; je veux dire, les ſurprenans effets du tonnere? avez-vous jamais compris quelle eſt la force motrice de ces ſecouſſes terribles qui dans un inſtant ébranlent la maſſe entière de l'Univers? Si donc tout eſt preſque incompréhenſible dans la Nature, pourquoi n'exiger que de l'évidence dans les Myſtères de la Divinité? Voilà, voilà les fruits heureux de l'orgueil: on veut tout pénétrer, & on ne peut rien comprendre. Eh! Meſſieurs, ne donnez pas un eſſor ſi rapide à la petiteſſe de vos eſprits;

prits; ne l'élevez pas ſi fort au-deſſus de ſa ſphère. Craignez le ſort infortuné d'un Icare, craignez qu'il ne devienne ſemblable à ces vapeurs ſubtiles, qui vont ſe diſſiper dans la moïenne région des airs. Deſcendez un inſtant pour éviter le danger; votre chûte ſeroit d'autant plus rapide, qu'elle ſeroit plus élevée. Portez vos regards ſur vous-mêmes: vous êtes-vous encore jamais connus? Votre cœur n'eſt-il pas pour vous une énigme? Me direz-vous comment le plus petit mouvement s'opére en vous? O préſomption! ô folie! On ne ſe connoît pas ſoi même, & on veut pénétrer tout ce qui eſt au deſſus de nous-mêmes. Meſſieurs les Eſprits forts, je n'ai maintenant qu'un mot à vous dire: pendant que les paſſions ſont dans toute leur vigueur, pendant que vous joüiſſez d'une floriſſante ſanté, les terribles vérités de la Religion ne font aucune impreſſion ſur vous; mais quand affoiblis par le poids de l'âge, au moment où vous ſerez prêts à payer le tribut à la Nature, vous penſerez bien diſſéremment. Alors la Religion aura ſon tour; elle ſe vengera pleinement de vos railleries, & j'oſe aſſûrer qu'il n'en eſt aucun de vous qui ne la ré-

réclame. Je vous citerois cent Eſprits-forts, qui à l'heure de la mort y ont eu recours, parce qu'alors les préjugés étant diſſipés, & l'orgueil de la vie ne ſe montrant plus ſous ſes dehors trompeurs, on voit les objets ſous une face différente. L'avenir nous fait trembler, & dans l'incertitude du ſort, qui nous attend, on préfere toujours le certain à l'incertain, la vérité au doute, & la foi à une préſomptueuſe raiſon. Heureux ceux, à qui le Dieu vengeur veut bien faire grace, quoiqu'ils ne lui donnent que ce que la crainte leur arrache alors !

Toute la compagnie fut charmée du diſcours de Mr. l'Abbé, & quoique je viſſe bien qu'elle n'étoit guères diſpoſée à en profiter, je ne laiſſai pas que de reſſentir une ſatisfaction intérieure, de voir leurs raiſons réfutées avec tant de ſolidité. Nous nous levâmes de table, & fûmes nous promener dans le jardin, où il y avoit dans le fonds un grand cabinet de verdure. Après quelques tours d'allées, la compagnie vint s'y aſſeoir. On entra d'abord en matière ſur la Littérature. On ſiffla les mauvais Auteurs, on badina les rimailleurs & tous les vils inſectes du Parnaſſe. Mr. de Voltaire avec ſon

ſon flux d'enthouſiaſme ne ſe laſſait point de faire de grandes peintures ſur le dépériſiement des Sciences en général, ſur la Philoſophie, la Poéſie & ſur tous les genres de Philologie. Il n'accordoit le don du génie qu'à un très petit nombre d'Auteurs, il ne manquoit pas de ſe mettre au rang ſuprême; & l'on s'appercevoit aiſément que les louanges, qu'il leur prodiguoit, réflechiſſoint toujours ſur lui-meme. Quelle manie, diſoit-il, de tant vanter les Anciens! quelle ignorance & quelle ſtupidité n'apperçoit on pas dans leurs Ecrits? Homere eſt il autre choſe qu'un peintre à idées giganteſques, qu'un verbiageur ennuyeux, qui nous préſente des héros auſſi ridicules que comiques? Qui peut à préſent ſupportet ſa faſtidieuſe lecture? Quel plaiſir peut-on éprouver à voir une troupe de guerriers s'invectiver, comme des Crocheteurs, avant de combattre; de les voir unis auſſitôt que diviſés, s'aſſeoir auprès d'une table de pietre, dévorer des animaux en entier, lutter corps contre corps, & ſe battre, comme les faiſeurs de coups de poing ſont à Londres? Quel mérite a un Horace? Il a, il eſt vrai, quelques Vers aſſez piquans; mais leur obſcurité fait ſoupçonner

ner leur foibleſſe. Il eſt petit là ou il veut être grand, & ſublime quand il doit être ſimple. Ovide, le faiſeur de Romans & de Métamorphoſes, n'endort-il pas à chaque inſtant par ſes Acteurs fabuleux? Virgile, avec ſes bœufs, ſes chèvres & ſa charrue, ne ſemble-t-il pas nous confiner dans le fonds d'une chaumière? Le prolixe Céſar, le laconique Tite-Live, le doucereux Suétone, l'ampoulé Tacite peuvent-ils être comparés à la plus ſimple de nos brochures? Ont-ils jamais eu pour panégyriſtes qu'une Dame ſimple & idiote, ou quelques vieux radoteurs du ſiécle paſſé? La pauvre Dacier s'eſt morfondue à couvrir leur nudité; qu'a-t-elle gagné? elle les fait décrier, mépriſer, & au-lieu de l'ignorante veneration qu'on avoit pour eux, on ne leur a donné qu'un mépris éclairé. Si nous venons aux ſiécles moins éloignés du nôtre, quelle barbare ignorance n'appercevons-nous pas? Nul veſtige de Science, nul goût pour les Arts; une nuit profonde étoit répandue dans tout notre hémiſphere. Quelques Moines ſavoient lire, écrire, chanter; telle étoit la ſcience de ces tems. Un nouveau jour brille à nos yeux, mais ſi foible encore

core, qu'à peine on peut les ouvrir? Le ſage Léon X., le preux François I. font honneur au ſavoir; mais on voit encore des enfans ſans ſouci, des Chevaliers de la Bajoce. Un Corneille, un Shakeſpear paroiſſent enſuite. Leur génie étoit grand, il eſt vrai; mais on pouvoit les comparer à un diamant brute, qui avoit beſoin de la main de l'ouvrier. L'Arioſte, le Taſſe, le Camoëns, le Triſſin pouvoient figurer encore; mais ils avoient endoſſé la cuiraſſe, le caſque & l'armet du Chevalier de la triſte figure. Pour ce qui eſt de quelques Auteurs du ſiécle paſſé & de ceux du préſent, conſultez mon *Temple du Goût*: vous les verrez réduits à leur juſte valeur. Ils ſont drapés comme ils le méritent; & à l'exception de quelques-uns de mes amis, je les ai ſi long-tems laiſſé frapper à la porte, qu'ils en ſont morts de froid & d'ennui.

Cela eſt fort bien fait, dit Mr. d'Alembert. Eh! que diantre alloient-ils faire auſſi dans cette galère? Tous nos Poëtereaux, nos faiſeurs de Romans & d'Anecdotes, nos petits Hiſtoriographes

ne vous le pardonneront assurement pas : les fourmis du Parnasse vous assailliront de toute part, & je crains que vous ne subissiez le sort de la taupe comique du Tanzai. Vous avez réformé, tranché, coupé : mais que direz-vous de nous autres Encyclopedistes, nous qui étonnons l'Univers par la vaste étendue de nos connoissances; nous qui prétendons réduire le savoir universel dans quelques Volumes; nous qui présentons à tous les peuples de la terre une Religion nouvelle, amie de la Nature qui ne la contraint en rien; nous enfin qui sommes regardés comme les oracles des Sciences? Ah ! sans doute nous deviendrons les Ministres & les Juges de ce Temple: vous nous en confierez la garde, & nous vous promettons d'en être le Gouverneur.

Oh ! pour le coup le dessein est charmant, dit Mr. de Montesquieu ; mais que deviendriez-vous, si par hazard quelqu'un s'avisoit d'y mêler des marchandises de contrebande, si quelque Colporteur se glissoit furtivement dans le Temple? Il faudroit du moins établir quel-

quelque marque, à laquelle on pût reconnoître ceux qui doivent y être admis, ou exclus. Voici à quoi l'on pourra les reconnoître. On leur demandera premiérement de quel païs ils viennent, quelles ſont les mœurs de leurs concitoiens, quelle eſt leur Religion; en ſecond lieu quel a été leur talent, leur profeſſion, à quel genre d'étude ils ſe ſont adonnés; en troiſième lieu enfin s'ils ont été dans le floriſſant Empire des Cacouhacs, s'ils ont été bien parfumés dans la caſſolette d'argent, & s'ils ont perdu la mémoire de la Science infuſe qu'on leur avoit accordée. S'ils répondent: *Nous ſommes du païs des Eſprits forts*, nous nous moquons de toute vérité; Lucrece fut le premier Roi de la Patrie; Spinoſa en fut le Gouverneur; nous avons été en tout fidèles imitateurs de leurs loix; nous ne reſpectons point les droits de la Religion & de la Nature; ni ceux de l'humanité; nous prêchons à tous les hommes que le néant eſt la punition du vice & la recompenſe de la vertu; nous n'en avons jamais fait aucune diſtinction. Pour des Religions, nous n'en reconnoiſſons aucune; nous croirions faire outrage à la Divinité que de porter des regards ſup-

plians vers ſon Thrône ; nous la regardons également comme un Etre trop ſublime, pour qu'elle faſſe quelque attention à nos hommages. A l'égard de nos talens, nous les avons conſacrés aux blaſphémes, à des Vers infâmes contre toute ſorte de Cultes, à des ſatyres ſanglantes contre tous les hommes en général & en particulier, à des guerres inteſtines de Littérature, où nous mettons l'homme ſavant au-deſſous de l'ignorant le juſte au-deſſous de l'injuſte, & quiconque n'eſt pas de notre ſentiment, au-deſſous de tout ce qu'il y a de plus vil dans la Nature. Voilà la marque diſtinctive qui ſervira à nous faire connoître les perſonnages. Pour Monſieur de Voltaire aſſis ſur ſon Tribunal au milieu de ce Temple, il y faiſoit entrer à ſon gré ceux qu'il jugeoit à propos. Il donna l'excluſion à un certain Abbé Desfontaines, qui, quoiqu'auſſi honnête que lui, en étoit cependant indigne Il avoit ôſé parodier certains Ouvrages, partis de la plus ſavante plume de l'Europe ; il avoit même lâché certaines invectives contre leur célebre Auteur, & cette unique faute lui attira l'excluſion.

Il ſe trouva par hazard dans la compagnie un jeune homme de beaucoup d'eſprit, parent du Critique diſgracié, lequel entreprit vivement Mr. de Voltaire Il parloit avec autant de ſageſſe que de fermété, & il le fit rougir plus d'une fois. Comment, Monſieur, lui dit-il, d'un ton vif & emporté? comment? êtes-vous aſſez téméraire pour parler ſi mal d'un homme à qui vous avez tant d'obligation? Que ſeroient devenus la plûpart de vos Ouvrages, ſi la plume de célebre Ecrivain ne leur avoit donné la vogue? Mais je ne m'étonne point d'un pareil trait de votre part; on connoît aſſez Mr. Arrouët, nom qui ſignifie *Porte-clef*; on ſait que vous avez renié votre nom, comme Rouſſeau renia ſon pere; on ſait que dans votre miſère ce même nom faiſoit votre gloire, & que dès que la fortune vous eut porté ſur une de ſes aîles, vous ne le crûtes pas digne de vous. A ces paroles, Mr. de Voltaire le regarda d'un œil de courroux, & quitta la compagnie ſous quelque prétexte. Le jeune homme, fâché de ce qu'il avoit évité ſi à propos les vérités qu'il alloit lui dire, s'approcha de moi, & me pria de vouloir bien lui permettre de faire le

portrait d'un homme, ſi extraordinaire, & de rapporter les anecdotes les plus intéreſſantes de ſa vie. Quoique je les ſuſſe pour la plupart, je ne fus pas fâchée de les entendre repeter, ou d'en apprendre de nouvelles. Je deſirois connoître à fond Mr. de Voltaire, & me garantir à l'avenir des pieges de ſon eſprit, auſſi bien que de ſon cœur. J'avois peur qu'après en avoir trompé tant d'autres, il ne me trompât à mon tour.

Vous ſaurez, me dit-il, Madame, que Mr. de Voltaire eſt un de ces caractères fourbes & malins, que toute Société doit avoir en horreur. Son viſage maigre & décharné, ſon tempérament ſec, ſa bile brulée, ſes yeux étincelans & mauvais, tout an once en lui la malice d'un ſinge, la fineſſe du renard, & le caractère, traître du chat. Son eſprit cauſtique trouve à mordre ſur tout, & n'épargné, ni le ſacré, ni le profane. Il n'eſt gai que par boutade, ſérieux par mélancholie, emporté par tempérament, vif juſqu'à l'étourderie. Souvent il ne ſait, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il dit. Il

eſt

eſt politique ſans fineſſe, ſociable ſans amis, le matin Ariſtippe, & Diogene le ſoir. Il promet, & ne tient rien; il commence par la politeſſe, continue par la froideur, & finit avec dégoût. Il ne tient à rien par choix, & tient à tout par inconſtance. Il moraliſe ſans mœurs: vain à l'excès, il eſt encore plus intéreſſé. Il travaille moins pour la réputation que pour l'argent: il en a faim & ſoif; enfin il ſe preſſe de travailler pour ſe hâter de vivre, & il friponne, ſans vouloir être duppé. Un Auteur l'a encore mieux dépeint par ces Vers:

Spectre vivant, ſquelette décharné,
Qui n'a rien vû que ta ſeule figure,
Croiroit d'abord avoir vû d'un damné
L'épouvantable & hideuſe peinture:
Mais épluchant le monſtre juſq'au bout,
Poëte impie, effréné Philoſophe,
On voit encore, en conſidérant tout,
Que la doublure eſt pire que l'étoffe.

Je vais maintenant, Madame, vous rapporter le commencement de ſa réputation & de ſa fortune. A peine fut-il ſorti du Collège, qu'il eut occaſion de ſe fauſiler parmi le beau monde, particuliérement chez le Duc de Richelieu. Madame aimoit beaucoup la Poéſie, & Mr. de Voltaire contribuoit à la perfection de ſes petites Pieces. Un jour la Ducheſſe lui fit preſent de cent louis; ſomme étonnante qui penſa renverſer la cervelle du Poëte. En retournant chez lui avec ces cent louis, il apperçoit un caroſſe avec deux chevaux & quatre habits de livrée qu'on alloit vendre à l'enchère. Il achete le tout pour les cent louis, cherche des domeſtiques à crédit, & va courir comme un fou dans toutes les rues de Paris avec ce ſuperbe équipage. Il eſt ſifflé de tous ceux qui le connoiſſoient pour ce qu'il étoit. Son pere veut l'aſſommer de coups, & le force à ſortir de chez lui. Vous avez lu ſans doute, Madame, la *Volteromanie*, où notre héros eſt ſi bien dépeint. La *Maleboſſe* n'eſt pas moins comique, & ſi elle n'étoit pas connue, comme elle l'eſt, je me ferois un plaiſir ſingulier de vous la rapporter; mais voici un fait arrivé

au

au ſieur Voltaire, & dont très peu de perſonnes ſont inſtruites. Il avoit un jour lâché dans une compagnie quelques piquantes railleries contre une perſonne du Sexe, extrêmement aimable. Il s'y trouva par hazard deux Dames qui étoient fort amies de celles dont le ſieur Arrouet avoit ſi mal parlé. Elles réſolurent de venger l'injure qui lui avoit été faite. Au ſortir de la compagnie, elles furent chez leur amie, & lui rapporterent le trait ſatyrique que Voltaire avoit lancé contre elle. Elles méditerent enſemble le projet de le bien punir. Dans cette vûe elles envoierent un caroſſe ſuperbe avec trois domeſtiques en livrée étrangère à la maiſon où étoit encore Mr. de Voltaire. Le plus apparent des trois demande à lui parler, & lui dit qu'un Seigneur étranger ſouhaitoit d'avoir avec lui une converſation particulière à l'Hôtel de * * *. Arrouet, flatté d'une ſi glorieuſe diſtinction, ſaute en caroſſe, & foüette cocher. Quand ils furent dans une rue détournée, le cocher arrête. Deux laquais montent dans le caroſſe, lui bandent les yeux, le piſtolet à la main, & continuent leur route; jugez, Madame, du pitoyable

état où étoit le ſieur Arrouet. Que de triſtes réflexions ne devoit il pas faire? Il croioit toucher à ſa dernière heure, & toute la force de ſa philoſophie ne l'empêcha pas de jetter les hauts cris. Ils arriverent ainſi à l'Hôtel de la Dame inſultée, qui avec les deux autres s'étoit miſe à une des fenêtres de la cour pour avoir le plaiſir de voir arriver le pauvre Satyre. Deux domeſtiques le font deſcendre auſſitôt & le conduiſent dans un caveau très obſcur, où l'on renfermoit ordinairement le dogue de la maiſon. On l'enchaîne d'un pied, & on le laiſſe étendu ſur la paille. Il demeura dans cet état juſqu'à huit heures du ſoir. Que de blaſphêmes, que d'imprécations ne profera-t-il pas pendant tout ce tems-là? Il étoit comme un animal enragé, qui déchire à pleines dents la chaîne dont il eſt attaché. Il appelloit tous les Saints à ſon ſecours, lui qui n'en vouloit reconnoître aucun. Sur les neuf heures, il entendit ouvrir la porte de ſon caveau, & un rayon d'eſpoir commençoit à luire à ſes yeux, lorſqu'il ſe ſentit vivement preſſé par des bras fermes & vigoureux. On mit auſſi-tôt culotte bas, & on lui fit ſubir le noviciat des flagellans. Son

ſang

ſang ruiſſeloit de tous cotés, & pour toute conſolation, on lui dit, en ſortant, qu'il avoit auprès de lui une cruche d'eau avec du pain bis, pour dégraiſſer un peu ſa verve ſatyrique. Il comprit alors d'où pouvoit provenir ſa diſgrace, ſans néanmoins deviner qui lui joüoit un ſi mauvais tour. En même tems il déteſta la métromanie, & jura dans le fond de ſon cœur qu'il renonceroit à un métier ſi ſcabreux, s'il avoit le bonheur de ſurvivre à une ſcène ſi terrible. Cependant on continua de lui faire expier ſon imprudence par le même châtiment pendant huit jours conſécutifs, & à chaque fois il entendoit une voix ſonore & douce qui chantoit ces petits Vers:

Ta langue impudente & maudite
Un jour te fera périr;
Ton infortune fut prédite
Quand tu commenças à flétrir
Un ſexe aimable & plein de charmes,
Qui force tous les cœurs à lui rendre les armes,
Et de céder à la loi du plaiſir.

Enfin

Enfin le moment de ſa délivrance arriva. Naturellement maigre & décharné, il l'étoit encore plus par le jeûne rigoureux qu'on lui avoit fait garder. Il reſſembloit à ces phantômes ambulans, qu'on voit voltiger dans les airs après une ſanglante bataille. La ſcène n'étoit pas encore finie pour lui. On le remit dans le caroſſe, & après lui avoir lié les pieds & les mains, on fut le planter à trois heures du matin à la porte du Caffé Italien. On l'étendit par terre, & on décampa promptement. Le pauvre Arrouet ne ſavoit encore où il étoit, lorſqu'un Crocheteur charitable, le voiant dans cet état, lui délia les pieds & les mains, & le mit en liberté.

Que n'aurois-je pas encore à vous dire, Madame, ſi je voulois vous rapporter toutes les avantures comiques qui lui ſont arrivées? Etant à la Haye, il voulut faire connoiſſance avec un Miniſtre de beaucoup d'eſprit. Celui-ci lui répondit: *Monſieur, quand vous aurez appris à connoître Dieu, vous pourrez alors faire connoiſſance avec les hommes.* Je vais enfin finir ſon portrait en quatre mots.

Di-

Dites-lui qu'il eſt fat, effronté;
Chacun le ſait, lui même en fait parade.
Reprochez-lui blaſphême, impiété;
C'eſt de nectar lui préſenter raſade.
Ajoutez y balafre, baſſonnade;
C'eſt ſon plus clair & plus fûr revenu.
Bref le mignon eſt par-tout trop connu,
Pour craindre encore affronts, ni flétriſſures,
Et ſon ſalut eſt d'être devenu
Invulnérable à force de bleſſures.

Laſſe d'entendre tant de choſes ſcandaleuſes de Voltaire; je fus dans mon cabinet me livrer à quelques réflexions. Si les perſonnes d'un génie, même le plus ſupérieur, dis-je en moi même, ſont ſujettes à tant de foibleſſes & d'erreurs, je dois donc éviter une ſociété où j'ai tout à craindre. Un ſecret remords s'empara tout à coup de mon cœur; je rougis de ma conduite paſſée, je pris une forte réſolution de rentrer dans mon devoir. Trois jours après, je partis ſecrettement de Paris pour Lyon. Je fus me jetter aux pieds de mon pere, qui me pardonna, & je vis maintenant dans une parfaite tranquillité d'eſprit & de cœur.

FIN.

1. No subject

SUITE
DE
LA LAÏS
PHILOSOPHE;
OU
SENTIMENS
DE REPENTIR
DE MADAME D***:
IMITATION DU ROI PROFÈTE PÉNITENT.

NOUVELLE EDITION

AUGMENTÉE D'AUTRES EXEMPLES
DE CONVERSIONS ILLUSTRES.

A BOUILLON 1761.

CHEZ PIERRE LIMIER.

SENTIMENS
DE
REPENTIR
DE M. D***.
A L'IMITATION
DU ROI PROPHÉTE
PE'NITENT. (*)

§. I. §.

Permettez ô mon Dieu ! que l'illuſtre Prophete
D'un cœur vraiment contrit devenu l'interpréte
Vous demande pour moi le pardon des péchés,
Qui par vôtre Eſprit ſaint lui furent reprochés ;
De mes lâches tiédeurs, & de l'indifférence
Dont (& ce n'eſt pas-là Seigneur ! ma moindre offence)
J'ai payé votre amour, ce don ſi précieux,
Qui nous donnant la paix, peut ſeul nous rendre heureux.

(*) Pſ. L.

Ah! lorſqu'à vos genoux je vous demande grace,
Après tant de péchés, je m'accuſe d'audace;
Mais quand je réfléchis, quelle eſt votre bonté,
L'eſperance ſuccede à ma timidité;
Je bannis de mon cœur les trop vives allarmes,
Et c'eſt mon amour ſeul, qui fait couler mes larmes;
Qui fait gemir ce cœur de crimes abreuvé,
Qui ſe repent enfin de vous avoir bravé.
Vous voyez à vos pieds une ame pécheresſe
Que vous avez aimée avec tant de tendreſſe:
Sans peine, ſans remords, elle a pû vous trahir,
Vous, qu'on doit ſeul aimer, & qu'elle a pû haïr.
J'ai ſans ceſſe entaſſé parjures ſur parjures,
Rebelle au Créateur, ſoûmis aux créatures,
Eſclave de plaiſirs, & vains, & criminels,
Pour eux j'ai negligé l'honneur de vos autels;
Ardent à vous quitter, inſenſible à vos graces,
Je n'aimois que le Monde, & j'en ſuivois les traces;
Je m'oubliois moi-même, & ne comptois pour rien
Les devoirs attachés au titre de chrétien:
O mon Dieu, quel état! mais vôtre patience

De

De mes égaremens a souffert la licence :
Elle a pû tolerer, au lieu de m'écraser
Des crimes, que l'enfer pouvoit seul expier ;
Vous agissiez en Pere, & vous m'aimiez de même ;
Regardant en pitié l'aveuglement extrême,
Qui m'éloignoit de vous ; loin de me rejetter,
Vous m'appelliez à vous, quand j'osois vous quitter.
Hélas ! je reconnois vos bontés, & mes crimes,
Je deteste le Monde, & toutes ses maximes.
Par ses appas flatteurs mes crimes affermis
Rangent une ingrate parmi vos ennemis.
Daignez me pardonner, renouvellez mon ame,
Que vôtre amour divin la mette toute en flamme,
Que de vous seul enfin mon cœur soit occupé,
D'un Monde séducteur qu'il soit bien détrompé :
Je reconnois pour moi vôtre bonté suprême,
Disposez de mon cœur, & faites, qu'il vous aime
Autant, qu'il a, Seigneur, osé vous offenser ;
C'est un ardent amour, qui peut seul effacer ;
Tant de crimes commis : Oui, Seigneur, quand je pense
Qu'au lieu de m'accabler d'une juste vengeance
Vous vous êtes soûmis aux plus affreux tourmens

Pour m'en faire un merite en ces triſtes momens;
Que ces mêmes tourmens me lavent de mon crime;
Des plus cruels remords je me ſens la victime:
Agréez ma douleur, mon juſte repentir,
Et le déſir ardent que j'ai de vous ſervir.
Faites, que ce déſir regne ſeul en mon ame,
Et qu'aucun autre objet ne l'ocupe & l'enflame;
Anfin que vous aimant juſqu'au dernier ſoûpir
Elle puiſſe éſperer un heureux avenir.

§. 2. §.

Lorſque je réfléchis, que le Dieu, que j'offenſe,
A bien voulu ſuſpendre une juſte ſentence;
Que j'ai trop abuſé de ſes frequents bienfaits,
Je me ſens acabler du poids de mes forfaits,
Je vois qu'en entaſſant le crime ſur le crime,
Moi-même j'ai creuſé le redoutable abîme,
Où ſon juſte courroux doit me precipiter.
Je frémis des tourmens, que j'ai dû meriter,
Enfin quand je rapelle à ma triſte memoire
La depravation, dont je me faiſois gloire,
Ma lâche complaiſance à flatter mes déſirs,
Mon penchant à courir de plaiſirs en plaiſirs,

Ce

Ce dégoût pour vos loix, pour vous, pour la priere,
Ah! que j'ai peu rempli dans toute ma carriere
Les devoirs du chrêtien, que j'ai trop negligés;
Entrainée par le Monde & par ſes préjugés
Je m'éloignois de vous, craignant de vous entendre.
Et pour ne pas repondre à cette voix ſi tendre
Qui m'appelloit à vous, dure envers le prochain,
Complaiſante pour moi ſeul, pour les autres hautain,
Sans pitié pour le pauvre, ambitieuſe, volage,
Prompte, & colére, enfin je n'ai fait d'autre uſage
Des bontés, dont toûjours vous m'avez prevenû,
Que pour me dégager des loix de la vertu:
De ma perte occupée je m'oubliois moi-même,
Contre moi j'agiſſois, & contre un Dieu qui m'aime,
Au lieu de travailler à faire mon bonheur,
Je me ſuis abîmée dans un gouffre d'horreur.
Oui, quand je réfléchis à mes péchés ſans nombre,
Je crois voir le tonnére en un nuage ſombre
Tout prêt à me frapper; ou bien un grand rocher
Qui panchant ſur ma tête, eſt prêt à m'écraſer.
Vous ſeul, vous me pouvez préſerver de l'abîme,
Que je me ſuis creuſé moi-même par le crime;

Vôtre bras tout puissant peut seul me garantir
De ce monstre cruel, tout prêt à engloutir:
Quoique mon cœur en vous ait toute confiance,
Cependant je le sens tomber en defaillance;
Je me crois voir déja devant le tribunal,
Entendre prononcer un arrêt trop fatal;
Seigneur! j'ai merité toute vôtre colére,
Je suis rébelle, ingrate envers le meilleur Pere,
Je me suis soulevée contre le Roi des rois:
Pour punir mes péchés tout éléve sa voix.
Je suis par mes forfaits devenue trop coupable
Pour reclamer d'un Dieu la clemence adorable.
Vous pouvez pardonner; Vous pouvez me punir;
Mais comment presumer en ce jour, d'obtenir
Mon pardon de celui, que j'ai, malgré sa grace,
Offensé tant de fois, & même avec audace?
Que de raisons pour craindre un juste chatiment!
Je n'ai point profité de cet heureux moment,
Que m'offroit sa bonté pour faire penitence,
J'étouffois mes remords, & faisois resistance
A la voix, qui m'ouvroit le chemin du salut:
Plaire au monde, c'étoit de mes vœux le seul but;
Et je me suis enfin précipitée moi-même
Dans ce gouffre d'horreurs, dans cet abîme extrême.
A ce juge irrité qui parlera pour moi?

Dans

Dans ce jour deciſif, & ſi rempli d'effroi?
Si ce n'eſt la grandeur de ſa Miſericorde,
Je n'aurai le pardon, qu'elle ne me l'accorde.
A quel autre qu'à Dieu pourrois-je m'addreſſer?
Quel autre en ma faveur voudroit s'intéreſſer?
Tout ſujet, dont l'audace oſe irriter ſon maître,
Abandonné de tous eſt proſcrit comme un traître;
Ses proches, ſes amis, declament contre lui,
Son nom eſt en horreur, il n'a plus nul appui;
On voit avec plaiſir préparer le ſupplice,
Qui punit ſes forfaits, & confond ſa malice.
Celui, que j'ai trahi, dont j'attaque les loix,
Eſt le Maître du Ciel, le Souverain des Rois,
Comme au plus haut des Cieux il regne ſur la terre,
Il peut à chaque inſtant me lancer ſon tonnere,
Il connoît de mon cœur le plus ſecret repli,
Il ſait ce que j'ai fait, & que je l'ai trahi,
On ne peut devant lui ni ſe cacher ni feindre,
Je ne ſaurois le fuïr, il peut toûjours m'atteindre;
Il peut, & doit, punir mes déſirs criminels
Par des feux dévorans, par des maux éternels.
Malheureuſe que je ſuis! quelle eſt donc ma penſée?
Créature orgueilleuſe, infidele, inſenſée!
Des bienfaits de ton Dieu tu perds le ſouvenir,

Et tu ne crains donc plus ce terrible avenir?
Oſeras-tu riſquer de retomber encore
Dans ces crimes affreux, que ce Dieu juſte abhorre?
Ah! Seigneur, je frémis, & mes juſtes douleurs
M'ôtent la liberté de répandre des pleurs;
Interdite & confuſe, l'état où je me trouve,
M'empêche d'expliquer les tourmens, que j'éprouve.
Grace, grace, Seigneur! aîez pitié d'un cœur,
Qui de vôtre disgrace a ſenti la rigueur.
Hélas n'accablez pas une ame inconſolable!
Qu'elle ait pour le peché ce dégout véritable,
Qui d'un ſupplice affreux peut ſeul la garantir,
Et retenir encore le coup prêt à partir.
Qu'elle l'évite, ô Dieu, par une fraïeur ſainte
Par l'amour, dont pour vous elle ſe ſent atteinte;
Qu'elle déteſte enfin ſes fautes, ſes forfaits,
Qui la rendroient ingrate envers vous à jamais:
Enfin daignez, Seigneur, me donner cette crainte,
Que du plus pur amour mon ame ſoit atteinte,
Pour que je puiſſe un jour chanter avec les Saints
Ces graces, ces bienfaits, que répandent vos mains
Que je puiſſe avec eux d'une voix unanime
Célébrer le Seigneur, qui pardonne le crime,
Et par moi-même enfin montrer à l'univers,
Juſqu'où va la bonté du Maître, que je ſers.

§. 3. §.

C'eſt en vôtre préſence, ô Dieu! que je confeſſe,
Que mon cœur ne peut point ſurmonter ſa foibleſſe,
Qu'il eſt dans ſes liens en éſclave arrêté,
Et que vous pouvez ſeul le mettre en liberté;
Oui, mon Dieu! c'eſt vous ſeul dont la main ſécourable
Peut briſer les liens, qui me rendent coupable.
Et ce n'eſt que muni de vos dons precieux,
Que je puis ſans rougir me montrer à vos yeux.
Ce Cœur par le penchant s'étoit laiſſé ſéduire,
Et lorſque la raiſon le devoit mieux inſtruire,
L'habitude, & le vice ont vaincu la raiſon,
L'ont ſéduite, égarée, & comme du poiſon
Se ſont ſubitement répandus dans mon ame,
L'ont couverte en entier comme une lépre infame,
Et ſe ſont tellement emparés de mon cœur,
Que moi-même en ce jour j'en ſuis ſaiſi d'horreur.
Je veux, mais foiblement, meriter vôtre grace,
Mon cœur eſt trop pervers, & je ſuis tout de glace:
Je ſuis une brebis échapée au berger,
Qui même en le cherchant craint de le retrouver.
O mon

O mon divin Paſteur! daignez m'aider vous-
même,
Venez me ſecourir dans ce peril extrême!
Si vous m'abandonnez, quel ſera mon appui?
Ah! mon Pere, daignez m'accorder aujourd'hui
Vôtre protection, que ſeule je déſire;
Et ſoutenez ce cœur, qui pour vous ſeul ſoupire!
Comme l'enfant prodigue, helas! j'ai ſans raiſon
Pour ſuivre mes erreurs, quitté vôtre maiſon,
Oubliant ce reſpect, qui t'eſt dû ô mon pere,
Je n'ai jamais rien fait, qui n'ait dû vous déplaire,
Qui n'ait dû m'accabler de vôtre inimitié;
De mes maux cependant vous avez eû pitié.
Tandis qu'en cet état mon ame étoit réduite,
Vous me cherchiez toûjours, & vous plaigniez
ma fuite,
Et loin de repugner à me tout pardonner
Vous-même me preſſiez de vouloir retourner;
Mais cet amour mondain, dont j'étois la victime,
En m'éloignant de vous m'entraînoit dans le
crime,
Craignant la pénitence, & fuïant ſa rigueur
Je fuïois le retour, j'en avois même horreur.
O trop aimable époux de mon ame infidéle!
Vous avez chaque jour voulû triompher d'elle,
Vous n'avez point ceſſé de l'aimer un moment,
Vous avez ſuſpendû le juſte châtiment,
Qu'el-

Qu'elle avoit merité : c'eſt à vôtre clémence,
Qu'elle doit ce délai d'une juſte vengeance ;
Vôtre amour, ô Seigneur ! a différé ſon ſort,
Et l'arrache lui ſeul à l'éternelle mort.

Que ce divin amour la rende plus fidéle,
Et ne permettez pas, qu'elle ſoit criminelle.
A l'amour du péché qu'elle ſente en ce jour
Succeder les tranſports du feu de vôtre amour ;
Que le ſang de mon Dieu repandu pour mon ame
Entretienne l'ardeur de ma brulante flamme :
Ce ſang verſé pour moi par un excès d'amour,
De l'amour le plus pur exige le retour.

O côté de mon Dieu, d'où le fer d'une lance
Fit ſortir avec l'eau le ſang de l'alliance,
Servez-moi de refuge, & d'aſile aſſûré !
Et vous terribles clous, qui ſur un bois ſacré
Fites mourir mon Dieu pour expier mes crimes,
Venez percer mon cœur des remords légitimes.
Que doivent m'inſpirer l'excès de ſes bontés,
Sa lumiére & ſes dons ſi ſouvent rejettés !
Que du Sauveur mourant la douloureuſe image
Se gravant dans mon cœur, je rende un tendre hommage
A ce Dieu mort pour moi dans l'excès des tourmens,
Et que j'abhorre enfin tous mes égaremens.

Ah! mon Sauveur, venez ſécourir ma foi-
bleſſe,
Affermiſſez mon ame, & rendez-la maîtreſſe
D'un cœur trop inconſtant & toûjours incliné,
A retourner au crime, auquel il s'eſt donné:
Que toûjours mes péchés préſens à ma penſée
Excitent les remords dans mon ame affligée,
Et que mon repentir abaiſſant mon orgueïl,
Je puiſſe vous louer juſque dans le cercueïl,
De ce que vous avez encor daigné m'attendre,
Et me forcer enfin, vous-même, à vous entendre!

Quoi? ſe pourroit-il donc, mon Dieu!
mon Créateur!
Que de vous offenſer j'eûſſe encor le malheur?
Après tant de bienfaits, tant de graces céleſtes;
Pourrois-je retomber dans les erreurs funeſtes,
D'où vient de me tirer vôtre ſécours divin?
De retourner au crime aurois-je le deſſein?
Quoi? je pourrois encor vous declarer la guerre?
Moi? qui devant mon Dieu ne ſuis qu'un ver
de terre:
Hélas! dans mon néant qui peut me ſoûtenir,
Si je force moi-même mon Maître à me punir?
Oui, mon Dieu! je me dis mille fois à moi-
même,
Que c'eſt vous ſeul, qu'il faut que je craigne,
que j'aime;
Mais

Mais que puis-je, ô mon Dieu! ſi vous m'abandonnez;
Si par vôtre ſécours vous ne me ſoûtenez;
Vôtre grace peut ſeule étaïer ma foibleſſe;
Et me purifier de tout ce qui me bleſſe.

Rendez-moi donc fidéle à vôtre ſainte loi,
Augmentez mon amour, fortifiez ma foi,
Detruiſez, ô mon Dieu! la criminelle pente,
Qui ramene au péché mon ame pénitente;
Que tous ces vains plaiſirs, dont j'étois enchanté,
Faſſent place aux remords de mon cœur agité!
Si je fais quelque vœux, que ce ſoit pour vous plaire,
Que toûjours dans mon cœur un repentir ſincere
Rejette tout déſir, qui vous eſt odieux,
Prêtez-moi, pour le vaincre, un ſécours genereux;
Que toûjours attentif, à ne vous point déplaire,
J'aïe pour les plaiſirs un dégoût ſalutaire;
Que j'y trouve toûjours une oppoſition,
Qui force enfin mon cœur d'écouter la raiſon!
Menez-moi, comme un guide, auſſi ſûr que fidéle,
Dans le ſentier étroit de la vie éternelle;
Que je puiſſe éviter ces cruels aſſaſſins,

Qui cherchent à me joindre à leurs affreux
destins;
Mon Dieu ! ne mettez point de bornes à la
grace,
Et fondez de mon cœur la trop coupable glace.
Il ne peut, je le sai, meriter vos bienfaits ;
Il est coupable, ingrat & souillé de forfaits:
Que vôtre seul amour vous serve de mesure,
Lui, qui vous fit de l'homme adopter la nature,
Qui vous a fait souffrir des affronts si cruels,
Par qui seul sont absous jusqu'aux plus criminels;
Que ce divin amour envers mon Dieu m'ac-
quitte
Du sang, qu'il a versé, j'implore le merite!

Mon Dieu ! que vôtre amour supplée à mon
amour!
Que vôtre feu divin m'embrase dans ce jour:
Que, d'être à vous, mon cœur ait le bonheur
suprême,
Et puisse mépriser tout ce que le Monde aime:
Que vôtre charité s'empare de mon cœur,
Et par vôtre onction en soûtienne l'ardeur;
Afin que connoissant la grandeur de mes crimes
D'un cœur humilié je suive les maximes,
Et que mon repentir envers un Dieu si bon,
Puisse de mes péchés obtenir le pardon!

§. 5. §.

§. 5. §.

Je me ſuis revoltée dans le fond de mon cœur,
Contre vous, ô mon Dieu ! contre mon Créateur;
J'ai fait à vôtre amour la plus ſenſible injure;
En prodiguant le mien à vôtre créature;
Je menageois le monde, & bravois le malheur
De me rendre odieux à mon divin Sauveur,
Dont tant de fois mon ame a rejetté la grace
Avec une orgueilleuſe & criminelle audace;
Hélas! je reſſemblois aux ſepulcres blanchis,
Ces ſuperbes tombeaux, dont l'orgueil fait le prix,
Frivoles monumens d'une folle depenſe,
Où brille le porphire & la magnificence:
Qui malgré leur éclat ne renferment en eux
Qu'un corps mangé de vers, & qu'un cadavre hideux.
Je voulois me cacher le remords qui me ronge,
Et m'endormois ainſi ſur ce fatal menſonge;
Je voulois conſerver ma réputation
En ſauvant l'apparence, en ſauvant le ſoupçon:
Mon orgueil ſatisfait de ce frêle avantage
Etouffoit ces remords, dont le conſeil ſi ſage
Etoit trop importun, pour ſatisfaire un cœur
Plongé dans le péché ſans en avoir horreur.
Malheureuſe! c'eſt ainſi que mon ame égarée

Par une fauſſe paix s'eſt ſouvent raſſurée,
De la loi de mon Dieu ne voulant rien ſavoir,
Criminelle en ſecret, & contente de me voir
Eſtimée d'un public qui me rendoit hommage
Pour quelques vains dehors, & pour ſon avantage.
Quoi? parceque mon crime eſt peut-être ſecret,
Dois-je en être affranchie d'un trop juſte regret?
Ai-je pû des remords étouffer le murmure?
Non. Quoiqu'on ignorât, que je ſuis une parjure,
Je le ſentois trop bien, pour que mon triſte cœur
N'en detéſtât le titre, & ne l'eût en horreur.

Mon Sauveur, & mon Dieu! pardonnez-moi mes crimes,
Brûlez mon cœur du feu de vos graces ſublimes,
Afinque les bienfaits à nos peres promis
Aujourdhui par vous-même en moi ſoïent accomplis:
Ne me puniſſez pas ſelon vôtre juſtice,
Et ne me livrez pas à l'éternel ſuplice;
Je connois mon néant, & je vois aujourdhui
Que je m'efforce envain ſans Dieu, ſans ſon appui:
Que je n'ai d'autre éſpoir qu'en ſa miſericorde,
Et que pour me ſauver, il faut qu'il me l'accorde.
Hélas! que deviendrois-je en ce jour plein d'éffroi

Si

Si ce juge éclairé n'avoit pitié de moi,
Si ſans compaſſion, ce Dieu juſte & terrible,
Ce Dieu, que j'offenſai, devenoit inflexible!
Rien ne peut diſſiper ma trop juſte terreur;
Vôtre ſeule promeſſe, ô mon divin Sauveur!
Peut raſſurer mon ame incertaine, eperdüe,
Qui n'oſe, qu'en tremblant, lever ſur vous la vûe.
Effraïée du deſtin, que j'ai trop mérité,
Mon unique reſſource eſt en vôtre bonté.
Dans la nuit du péché mon ame enſevelie,
Vous ayant offenſée tout le tems de ma vie,
Croïoit que ſon deſordre aux mortels inconnu
A leurs regards trompés tiendroit lieu de vertu.
Quelle confuſion, & quelle honte extrême!
Mes crimes ſont connus de cet Etre ſuprême;
Il n'eſt que trop conſtant, qu'il a vû mon péché,
Rien à ſes yeux perçans ne peut être caché.
On ne peut vous tromper, mon Dieu, par l'apparence,
Vous liſez dans un cœur ce qu'il veut, ce qu'il penſe;
Je ne pouvois former un déſir criminel,
Que vous ne le viſſiez dans ce cœur ſenſuel:
Ainſi donc j'offenſois vôtre bonté divine
Succombant à vos yeux, au goût qui me domine.
Ce n'eſt pas ſeulement, ô mon divin Sauveur!

La grandeur des forfaits, qui bleſſe vôtre cœur,
Comme vous êtes ſaint, toûjours pur, toûjours ſage,
Vous haïſſez le crime, & même ſon image;
Pour remplir nos devoirs, les moindres lâchetés,
La pareſſe & l'orgueil, par vous ſont deteſtés.
Vous voyez des erreurs, que j'apperçois à peine;
Combien de fois je céde au torrent, qui m'entraîne,
Je prends mille péchés, que je devrois matter,
Pour des ſcrupules vains, que je puis rejetter,
Et pour ne pas troubler le repos de mon ame,
Je crois même innocente une conduite infame,
Sans réfléchir jamais au ſupplice éternel,
Que me peut attirer ce repos criminel,
Sans penſer que je ſuis dans le chemin du crime;
Que l'Eſprit tentateur a toûjours pour maxime
De ne point hazarder d'attaquer bruſquement,
Mais de nous entraîner imperceptiblement,
Nous éloignant de vous, nous privant de vos graces,
Et cachant avec ſoin, que nous ſuivons ſes traces:
C'eſt par la moindre erreur, ſans s'en appercevoir,
Qu'on perd le ciel de vûë oubliant ſon devoir,
Et qu'enfin endurci dans une erreur funeſte

On

On ne peut s'arracher au penchant qu'on deteſte.
On tombe dans l'abîme, & capable de tout
On pouſſe de ſon Dieu la patience à bout.
Ne permettez donc pas, ô Dieu plein de clemence
Qu'aïant au tribunal, qui remet chaque offenſe,
Accuſé mes péchés avec contrition,
Et que vous en aïant demandé le pardon,
Pour en commettre encor mon cœur ſoit aſſez lâche,
Et puiſſe ſe ſouiller d'une nouvelle tache;
Non, non, plus de péchés. Mon Dieu! pardonnez-moi,
Que de vôtre promeſſe on connoiſſe la foi,
Pardonnez! en vous ſeul je mets ma confiance,
Vôtre miſéricorde eſt ma ſeule éſpérance;
J'aimerois mieux mourir que de vous offenſer:
De grace, empêchez-moi ſeulement d'y penſer;
Hélas! je ne puis rien ſans vous, ſans vôtre grace;
Si vous ne l'échauffez, mon cœur ſera de glace;
Daignez donc ſoûtenir le propos, que je fais,
De ne plus, ô mon Dieu! vous offenſer jamais;
De ce feu tout divin embrâſez donc mon ame,
Que je ſois conſumé de vôtre ſainte flamme,
Qu'elle éteigne en mon cœur les déſirs criminels,
Pour ne plus l'attacher qu'à des biens éternels;

Ne me puniſſez pas de mes erreurs funeſtes,
Et faites-moi jouïr de vos faveurs céleſtes:
Pardonnez, pour montrer vôtre fidélité,
Et des oracles ſaints, quelle eſt la verité.

§. 6. §.

Mon Dieu! que des humains la miſére eſt extrême!
Nous ſommes tous conçus par une loi ſupréme
Coupables devant vous du crime originel:
Je ne l'ai point commis, & je ſuis criminel.
Dieu nous avoit proſcrits, mais ce Dieu, qui nous aime
Eſt venû nous laver dans les eaux du Baptême;
Ces ſalutaires eaux nous ont régenerés,
Et des feux éternels nous aîant préſervés,
Nous ouvrent le chemin du Roîaume céleſte,
A moins que le péché par un perchant funeſte
Ne nous chaſſe à jamais de cet heureux ſéjour,
Qu'un Dieu nous préparoit par ſon divin Amour.
Puis-je rendre, ô mon Dieu! vôtre clémence vaine,
Succomber ſans remords au péché, qui m'entraîne,
Oublier vos bienfaits, vôtre loi, mon devoir,
Et de vous voir un jour, abandonner l'éſpoir?

Quel

Quel eſt mon infortune ! hélas ! lorſque j'y
penſe,
Mon Dieu m'avoit rendû ma premiere inno-
cence,
Cependant j'ai perdû ce tréſor précieux,
Et je me ſuis ſouillé pat des péchés affreux.
Mon ame, ô mon Sauveur ! avoit été conçue
Par le prémier coupable, corrompuë,
Vous l'aviez effacé ſans qu'elle ait profité
De cette grace inſigne, & de cette bonté:
Par quel bonheur, Seigneur ! ai-je merité
d'être
Au nombre des élus, dignes de vous connoître ?
Tant d'autres cependant auroient bien mieux
que moi
Merité cette grace, en ſuivant vôtre loi.
Quelle eſt pour tous vos ſoins l'horrible ingra-
titude,
Dont mon ame ſembloit, s'être fait une étude ?
Je devois vous aimer & n'ai pû vous haïr,
A vôtre ſainte loi j'ai pû déſobéïr,
J'ai fermé dans l'excès de ma folie extrême
Tout accès dans mon ame à l'auteur de moi-
même ;
Que ne dois-je pas craindre ? & comment ex-
cuſer
Des crimes, dont il faut devant Dieu m'accuſer :

Ma conſcience emuë en ſent tout le reproche,
Elle veut, que mon cœur de ſon Dieu ſe rapproche;
Mais que puis-je eſpérer, puiſque vôtre bonté,
Ne ſauroit l'emporter ſur ma perverſité?
Créature orgueilleuſe, encore ingrate,
Je voudrois vous aimer, mais le péché me flate;
Je cherche à diſſiper de trop juſtes remords;
Et pour vous oublier je fais tous mes efforts:
C'eſt en vain que mon ame eſt quelque fois contrainte,
De céder à la grace, & d'en ſentir l'empreinte,
Dans ce que fait ſans ceſſe un Dieu pour la toucher;
J'ai beau voir mon déſordre, & me le reprocher,
Lorſque j'en veux ſortir je me ſens à la gêne,
Ma réſolution eſt trop foible, elle eſt vaine;
Je n'ai point de ferveur, je ſuis tout abatu,
Et ne puis me réſoudre à ſuivre la vertu.
Mon ame eſt devant Dieu telle qu'une étrangere,
Qui ne ſait point parler la langue néceſſaire;
Je ne ſaurois trouver de termes dans mon cœur:
Cette ame infortunée autant que pècherelle,
Ne ſent que les dégoûts, l'ennui, la ſécherelle.

Serai-

Serai-je donc toûjours occupée des objets,
Qui me condamneront à d'éternels regrets?
Quoi? c'eſt donc vainement, que je vois l'artifice,
Qui par un beau chemin me conduit au ſupplice,
Et qui me ſéduiſant d'un charme empoiſonneur
Sous des dehors heureux, triomphe de mon cœur?
Ne puis-je regarder la beauté veritable
Du céleſte ſéjour, pour nous ſi déſirable?
Non, mon divin Sauveur! ſi vous n'ouvrez mes yeux!
Ils ne pourront jamais s'élever vers les cieux,

Hélas! pour mon malheur je me trouve ſemblable
Aux priſonniers ſortans d'un cachot effroyable,
Qui trop accoûtumés à vivre dans la nuit
Ne peuvent ſoûtenir la clarté, qui leur luit;
Après avoir vécu dans une nuit funeſte
Je ne puis regarder vôtre beauté céleſte,
Je ne puis ſoûtenir vos rayons éclatants:
Donnéz-m'en le moyen, de vous ſeul je l'attends,
Attirez-moi vers vous par cet amour ſuprême,
Je n'appartiens qu'à vous, faites, que je vous aime;

Ne

Ne permettez donc plus, que cet éſprit d'erreur
Triomphe de mon ame, & ſéduiſe mon cœur:
Comme je ſuis à vous; à vous ſeul je m'adreſſe,
Gardez-moi des dangers, ſécourez ma foibleſſe,
Daignez ſur moi jetter un regard paternel,
Qui puiſſe me ſauver du trépas éternel,
Après tant de bontés, dont mon ame eſt comblée,
Ne ſouffrez plus, grand Dieu! qu'elle reſte égarée.
Je me ſens criminelle, je l'avoüe, il eſt vrai,
Mais je ſuis vôtre enfant, toûjours je le ſerai,
Vous m'avez adopté, vous m'avez donné l'être,
Vous m'avez accordé le bonheur de connoître,
Que vous êtes mon Dieu, mon Pere, & mon Sauveur,
Ce ſont ces titres-là, qui raſſurent mon cœur;
Ainſi, mon Dieu! daignez excuſer mon offenſe:
C'eſt avec le péché que nous prenons naiſſance;
Nous ſommes tous conçus dans les iniquités,
Et nous ne pouvons rien, lorſque vous nous quittez.
Mon doux JESUS! mon Dieu, mon adorable Pere!
Portez ſur mes péchés un regard moins ſévére,
Sauvez-moi! vôtre bras peut ſeul me ſécourir,
Et ſans lui je ne puis éviter de perir.

§. 7. §.

§. 7. §.

O mon Dieu ! j'ai toûjours reſſenti dans
moi-même
De la divinité la puiſſance ſuprême ;
Combien de fois, hélas ! ma conſervation
M'a fait dans les dangers reclamer vôtre nom !
Mon eſprit, par la foi me donnoit à connoître,
Que vous êtes mon Dieu, que je vous dois mon
être ;
Vôtre grace puiſſante imprimoit dans mon cœur
Les traits de vos bontés, & de vôtre grandeur :
Frappée de la ſplendeur de cet Aſtre ſuprême,
Qui pourtant n'avoit pû ſe former par lui-même,
Je voyois par mes yeux, qu'un Créateur puiſſant
Avoit pû ſeul créer cet être ſurprenant :
De ces corps merveilleux le magnifique ouvrage
M'annonçoit un auteur auſſi puiſſant que ſage,
J'ai connû cet auteur, leur créateur, le mien,
J'ai ſenti, qu'il étoit le ſeul ſouverain bien ;
Sa voix qui penetroit juſqu'au fond de mon ame,
M'a dit en le gravant avec des traits de flamme,
Que je dois être à lui, qu'il me comble de biens,
Que j'exiſte par lui, qu'à lui ſeul j'appartiens.

Je voulois lui donner mon ame toute entiere :
Mais j'ai ſuivi bientôt toute une autre carriere,
Du ſentier où j'étois, j'ai detourné mes pas ;
J'ai

J'ai cherché d'autres biens ne les connoiſſant pas;
J'ai ſuivi de mon cœur la coupable inconſtance,
La vertu me prêtoit en vain ſon aſſiſtance,
Des amis corrompus m'entraînoient malgré moi,
En flattant mes défauts, ils attaquoient ma foi:
Mon ame du poiſon des vains plaiſirs atteinte
S'éloignoit de ſon Dieu, ſans remords & ſans crainte;
Au point qu'il a fallû pour retourner à lui,
Que je fuſſe rongé de chagrins & d'ennui,
Et que Dieu par bonté frappât ce cœur coupable
Par des adverſités, dont la rigueur l'accable;
Pour lui faire quitter ces chemins corrompus,
Et pour le ramener au ſentier des vertus;
Oui, pour me convertir, vous frappiez ſans m'entendre
Sachant, que de vos coups je voulois me défendre:
Sachant qu'en conſultant un frivole déſir
Mon cœur à ces revers n'auroit pû conſentir;
Vous m'avez enlevé, mes amis, ma fortune,
Vous ne m'avez laiſſé, que ce qui m'importune;
Vous m'avez préſenté des ſpectacles affreux,
Vous m'avez allarmé par des maux dangereux;
Confuſe, humiliée, d'avoir perdû ma gloire
J'ai vû mes ennemis célébrer leur victoire:
D'amis,

D'Amis & ſerviteurs inconnûe, delaiſſée
J'implorois leurs ſécours; mais je fus refuſée.
Tout l'univers enfin m'eſt devenu contraire,
Je ne pouvois m'aider, je ne ſavois que faire;
Je ne ſavois pas même où jetter mes regards,
Et je ne rencontrois qu'horreurs de toutes parts;
Mon cœur dans cet état de douleur, de misère,
Etoit comme un roſeau, que les vents en colére
Font le triſte jouet de leur rage affreuſe;
Malheureuſe, criminelle, à moi-même odieuſe:
Le deſéſpoir etoit mon unique reſſource,
Et bien loin de guérir tant de maux dans leur ſource
Je voulois follement punir mes ennemis,
De l'état déplorable où le ciel m'avoit mis.
Loin de remédier à mon déſordre infame,
A de nouveaux déſirs j'abandonnois mon ame,
Le crime avoit pour moi toûjours le même appas,
Je déteſtois mes maux; & je ne ſentois pas,
Que de vôtre bonté venoit toute ma peine,
Qui m'indiquoit comment appaiſer vôtre haîne.
Au plaiſir vous m'avez arraché malgré moi
Connoiſſant ma pareſſe à ſuivre vôtre loi,
Sachant que je n'aurois jamais eû le courage
De rompre mes liens pour ſortir d'éſclavage;
Dans l'aſile où je ſuis, vous m'avez ſeul conduit
Pour;

Pour parler à mon cœur dans ce ſacré reduit,
Pour vous faire écouter, & m'apprendre à connoître,
Que vous voulez, mon Dieu! vous ſeul, être mon maître;
Que je renonce au monde, aux plaiſirs, à l'erreur,
Pour que vous regniez ſeul dans le fond de mon cœur:
C'eſt vous, qui pouvez ſeul rendre mon ame heureuſe,
Connoiſſant de mes maux la ſource dangereuſe,
Ils feront bientôt place à la tranquillité,
Si je ſers mon Sauveur avec fidelité.
C'eſt dans ce lieu ſi ſaint que je puis toûjours être
A l'abri des erreurs, que je viens de connoître,
Où je puis amaſſer ces tréſors précieux,
Qui nous font mériter le royaume des cieux.
Mon Dieu! je vous rends donc & mille & mille graces
Des maux que j'ai ſoufferts, de toutes mes diſgraces:
De m'avoir enlevé ce qui m'étoit ſi cher,
Puiſque je ne pouvois encor m'en détacher;
Echauffez, ô mon Dieu! mon amour & mon zéle,
Faites que je vous ſois juſqu'à la mort fidéle,
Que mon cœur ſoit à vous, ſans plus ſe partager,
Qu'il

Qu'il ne ſoit plus volage, inconſtant, ni léger.
Vous avez diſſipé les tenèbres de l'ame,
Que vôtre amour divin à chaque inſtant l'enflamme,
A finque mépriſant le monde & ſes faux biens,
Elle rompe à jamais ſes dangereux liens.

§. 8. §.

Vôtre grace puiſſante eſt ma ſeule éſpérance,
Je ſai, que j'ai commis offenſe ſur offenſe;
Mais malgré ce qui peut irriter contre moi
Un Dieu, dont le courroux doit me glacer d'éffroi,
Je ne puis m'empécher dans ma douleur amère,
D'expoſer à ſes pieds l'excès de ma misère;
Oui mon Dieu! mon Sauveur! mon unique reçours!
Sans vous, ſans vôtre grace, & ſans vôtre ſécours
En vain je me diſpoſe à faire pénitence,
Je me propoſe en vain d'expier chaque offenſe:
Vous ſavez mieux que moi, quels ſont mes ſentimens,
Et ſi je veux ſortir de mes égaremens.
Souffrez donc, ô mon Dieu! que mon cœur vous conjure,

D'avoir quelque pitié de vôtre créature :
Delivrez-la des fers d'un monde ſéducteur,
Que les piéges cachés de l'Eſprit tentateur,
Dont je ſens, que j'ai peine encore à me défendre,
N'étouffent point la voix, qui veut ſe faire entendre,
Et d'un Dieu, qui veut bien oublier mes forfaits,
Ne me faſſent plus perdre & la grace, & la paix.
Mon Dieu! purifiez de mon cœur la ſoüillure,
Lavez, lavez mon ame, afin qu'elle ſoit pure,
Elle recouvrera ſa premiere ſplendeur
Lavée avec le ſang de ſon Liberateur :
Je ferai pénitence avec un cœur ſincére,
Bien loin de l'éviter, je la crois néceſſaire;
Hélas! je m'en éloigne imperceptiblement,
Et mon ame la craint, en vous la demandant.

Mon Dieu! qu'eſt-ce qui peut égaler ma foibleſſe?
Je crains d'abandonner ce monde, dont l'yvreſſe
Plait encore à mes yeux; & malgré ma douleur
Je ne puis le quitter pour plaire à mon Sauveur;
Je ne réfléchis point à la peine éternelle,
Dont je ſuis menacée, vous étant infidéle;
Je ſerai de mon Dieu ſéparée pour toûjours,
Accablée de tourmens, ſans eſpoir, ſans ſécours!

Juſte

Juſte punition, mais incompréhenſible,
D'être ſourd à la voix de ſon juge inflexible.
Il ne faut qu'un moment, qu'un trépas imprevû
Pour me mettre hors d'état, quand je l'aurois voulu,
D'éffacer mes péchés en faiſant pénitence;
Je ne pourrai changer ma derniere ſentence,
Et je ſerai perdu dans ce gouffre d'horreurs,
Où les gémiſſemens, les plaintes, & les pleurs
De tant de criminels ſont le juſte partage,
Où le vain repentir, le deſéſpoir, la rage,
Le ſouvenir cruel de ſes moindres forfaits
Sont un ſupplice affreux, qui ne finit jamais.

Mais hélas! c'eſt en vain, les pleurs ſont inutiles,
Les ſources de ſalut ſeront alors ſteriles,
Nos plaintes, nos ſoûpirs n'étant plus écoutés;
D'un Dieu qui nous aimoit, nous ſerons rejettés.
A quoi donc m'expoſai-je? ô JESUS adorable!
A quel aveuglement à quel ſort déplorable!
Quoi donc? pour un plaiſir frivole & paſſager,
Dont le monde flattoit mon éſprit trop léger,
Que je n'ai pû goûter ſans mélange, & ſans peine,
Pour ſuivre mon penchant, mon caprice, ma haîne,

Pour céder aux déſirs d'un cœur impétueux,
Pour pouvoir contenter mes vœux ambitieux,
Pour mieux ſubjuguer ceux, qu'une éſperance vaine
Attachoit à mon char par une indigne chaîne,
Pour avoir le ſuffrage, & l'encens d'un mortel,
Peut-être plus que moi méchant & criminel;
Pour pouvoir l'engager, le ſéduire, & lui plaire,
J'oubliois mon ſalut, ce point ſi néceſſaire;
Je me perdois ſans crainte, hélas! & pour toûjours,
De ma foible raiſon je fuïois le ſécours.
Perdre d'un Dieu ſi bon à jamais la préſence:
Se ſeparer de lui? . . . je tremble, quand j'y penſe.
Mes éſprits effraïés ne ſauroient s'arrêter
Sur ce triſte avenir, que je dois redouter,
Sur cette éternité de peine, & de ſouffrance,
Sur ce fatal moment d'où dépend ma ſentence,
Sur ce paſſage enfin de la vie à la mort,
Qui doit en un inſtant décider de mon ſort.

Cependant, ô mon Dieu! qu'eſt ce que nôtre vie?
Une vapeur, un ſonge, un moment, qui s'oublie:
Comparons ce moment avec l'éternité,

Il fait à peine un point de cette immenſité.
Toute fois pour ce point, ce point imperceptible,
Je riſquois un ſupplice, éternel & terrible,
J'avois tous les moyens de faire mon bonheur,
Et ne puis imputer qu'à moi tout mon malheur,
Dieu m'en laiſſe le choix en me laiſſant en vie,
Je puis me faire encore un ſort digne d'envie;
Je puis trouver un rang parmi les bienheureux,
Ou ſouffrir dans l'enfer avec les malheureux;
Mais tel eſt de nos cœurs l'égarement extrême,
Qu'offenſant nôtre Dieu nous nous perdons nous-mêmes
Sans pourtant eſperer d'être recompenſés
Du monde, qui nous fuit comme des inſenſés;
Celui qui pour le monde arrange ſa conduite,
Eſt mépriſé du monde, & de ceux qu'il imite:
En manquant de vertu, de probité, de foi,
On a toûjours porté le mépris avec ſoi.
Ciel! quel aveuglement, & quelle erreur funeſte!
Pour le monde on perd Dieu, ce monde nous deteſte,
Nous mépriſons un Dieu, qui peut nous protéger,
Et Dieu laiſſe aux mondains le ſoin de le venger,
Divin reparateur de l'humaine nature!
Mon ame vient de vous, faites qu'elle ſoit pure!

Penétrée de douleur & de confuſion
J'implore vos bontés, j'invoque vôtre nom,
De vos juſtes rigueurs je ſerois la victime
Si je n'égalois pas la pénitence au crime;
Donnez-moi le loiſir de corriger mon cœur,
De le purifier, de le rendre meilleur.
Ah! ne refuſez pas d'écouter ma priere,
Mon ame eſt à mon Dieu, qu'elle y ſoit toute entiére!
Qu'elle ſoit à jamais l'objet de ſa bonté,
Et non le triſte objet de ſa ſeverité.

§. 9. §.

Après m'avoir puni comme un Juge ſévére
Daignez, ô mon Sauveur! me pardonner en pere!
Je me ſens penétrée d'une ſainte frayeur,
D'un regard conſolant ſoûtenez-moi, Seigneur!
Dans la crainte, où je ſuis, ce n'eſt que vôtre grace,
Qui peut calmer un cœur, que cette crainte glace;
Oui, ſi de quelques ans je dois encor joüir,
C'eſt pour verſer des pleurs, & pour me repentir;
De mes fautes, hélas! je dois gemir ſans ceſſe,

Et

Et paſſer, ô mon Dieu! mes jours dans la triſteſſe,
La priere, le jeûne, & la componction,
Pour pouvoir m'attirer vôtre compaſſion;
Car comment de mon Dieu contenter la juſtice,
Si ſa grace pour moi ne ſuſpend mon ſupplice;
Elle doit de mes vœux être l'unique but,
Sans elle je ne puis éſperer mon ſalut;
Mais mon cœur de ſon Dieu connoiſſant la clémence
Dans ſa miſéricorde a tant de confiance,
Que j'oſe le prier & de me prévenir
Dans ma converſion, & de m'y ſoûtenir,
De conſoler ce cœur accablé de triſteſſe
En lui rendant d'un mot le calme & l'alégreſſe:
Oui, mon Pere, & mon Dieu, certe inſigne faveur
Dans un ſaint repentir aſſurera ce cœur.
Hélas! vous connoiſſez l'excès de ma foibleſſe,
L'irreſolution, les peines, dont ſans ceſſe
Mon éſprit combattu ſe trouve inquieté,
C'eſt un ſable mouvant, qui des flots agité,
Comme ces mêmes flots inconſtant & fluide,
S'échape, & cede au poids d'un ouvrage ſolide.
Ce que vos graces font, le monde le detruit,
Ce monde que je hays, qui toûjours me pourſuit.

Ainſi mon Dieu! ſans vous je ne pourrai rien faire,
Tendez donc vôtre main à cette ame legére,
Conſolez d'un ſeul mot ce cœur trop abatu,
Après l'avoîr puni, montrez-lui la vertu,
Relevez-la, Seigneur! cette ame languiſſante,
Conſolez-la vous même, & comblez ſon attente;
J'en ſuis ſans doute indigne, & je le ſai trop bien;
Nous devons tout à Dieu, mais il ne nous doit rien:
Tout-ce que j'ai ſouffert, venoit de vôtre grace,
Vous n'avez pas aſſez châtié mon audace;
Cependant j'oſe encor, Seigneur! vous ſupplier
D'excuſer mes erreurs, & ds les oublier:
Faites-moi part, mon Dieu! de vos douceurs céleſtes,
Diſſipez dans mon cœur ces allarmes funeſtes,
Que lui donne le crime & ſon énormité,
Embrâſez-moi du feu de vôtre charité,
Elle peut donner ſeule une ſainte aſſurance,
Et d'un pécheur contrit calmer la conſcience;
Je confeſſe, mon Dieu! que ma timide voix
Vous demande aujourdhui bien des dons à la fois;
Mon cœur ambitieux ſollicite, & ſouhaite

Le

Le bonheur reſervé pour une ame parfaite;
Je demande le prix d'un valeureux ſoldat,
Et je n'ai point encor commencé le combat,
Je ne ſuis pas encore entré dans la carriere,
Et mon ame déja veut être la premiére,
Elle demande un prix qu'elle ne doit avoir
Qu'après avoir rempli conſtamment ſon devoir.
Mon Seigneur! & mon Dieu! que je ſuis te-
méraire!
Je n'ai que le déſir impuiſſant de vous plaire,
Pour operer le bien je n'ai nulle vertu,
Sous le poids de mes maux ſans courage abattu,
Je ſuis un abregé de la foibleſſe humaine,
Un mépriſable objet qu'on apperçoit à peine.
J'ai beſoin qu'en ce jour vous faſſiez tout pour
moi;
Qu'il vous plaiſe, ô mon Dieu! de ranimer
ma foi.
Daignez m'encourager, & diſſipez l'yvreſſe
De ces gouts criminels, qui m'obſedent ſans
ceſſe,
Si vous daignez parler à mon cœur repentant,
Dans vôtre ſainte loi déſormais plus conſtant,
Il ſuivra vôtre voix, il reſtera fidéle,
Rien ne ralentira ſon ardeur & ſon zele.
Vos conſolations, vos faveurs ne ſont pas

De ces frivoles biens, qui n'ont qu'un faux appas,
Qui durent un inſtant; qui bientôt nous degoûtent,
Qui lorſqu'on en jouït, nous tourmentent; nous coûtent
Le repos, le bonheur, & ce bien ſouverain
Qui ſeul peut ſatisfaire & remplir nôtre ſein:
Vos douceurs ſont bien loin de degoûter une ame,
Plus elle connoit, plus le feu qui l'enflamme,
Rend ſon bonheur parfait, & ſait la garantir
De l'ennemi ſecret, qui veut la pervertir;
A tous les contretems elle eſt indifférente,
Et tout autre plaiſir n'a plus rien qui la tente,
L'adverſité, l'exil, l'abandon, le mépris
N'affligent plus un cœur de vôtre amour épris.
Il redoute plus l'orgueil de la naiſſance,
La jalouſe grandeur, la ſuprême puiſſance;
Rien ne peut le tirer de ſa tranquillité;
Au milieu des honneurs rempli d'humilité,
Et ne poſſedant rien, même dans l'abondance,
Il fait dans les revers admirer ſa conſtance.

Seigneur! voilà l'effet des conſolations
Dont vous comblez les cœurs dignes de ces grands dons;
Mais hélas! ils ne ſont que pour une ame pure;

La

La mienne eſt criminelle, infidéle, parjure;
Les cœurs droits, les cœurs purs ne ſont point éblouis
Par l'eclat de ces biens, que mon ame a ſuivis;
Ils attirent ſur eux l'abondance des graces
Par leur perſévérance à marcher ſur vos traces:
Hélas! j'en ſuis indigne, & cependant, mon Dieu!
J'oſe par vôtre ſang, offert dans ce ſaint lieu,
Vous demander, Seigneur, cette noble aſſurance,
Qui du cœur des Elus entretient la conſtance,
Dans mon cœur combattu retabliſſez la paix,
Et je célébrerai ſans ceſſe vos bienfaits.

§. 10. §.

Ce n'eſt pas ſans raiſon, mon Dieu! que je vous prie
De détourner vos yeux des erreurs de ma vie;
Que deviendrai-je, hélas! ſi ſur tous mes écarts,
Si ſur tous mes péchés vous jettiez vos regards?
Ha! je frémis d'horreur, lorſque je vois l'abîme,
Dans lequel je tombois entraîné par le crime,
Je friſſonne, & malgré ces arrêts indulgens,
Que nous portons toûjours ſur nos égaremens,
Mon ame épouvantée, interdite, éperdüe
Ne ſauroit ſoûtenir cette terrible vûë.

Com-

Comment donc doivent-ils vous paroître, Seigneur!
Vous mon Dieu! qui voyez tous les replis du cœur,
Vous, qu'on ne peut tromper; Vous, un miroir ſans tache,
Saint des Saints, qui voulez qu'à vous ſeul on s'attache?
Comment aurez-vous vû mes coupables deſirs,
Mon mépris pour vos loix, mon goût pour les plaiſirs?
Ce grand livre de vie, où l'on lit tous les crimes,
Me fait trembler d'horreur, ſachant que ces maximes,
Que le menſonge enſeigne, & que le monde ſuit,
Dans les derniers momens perdent tout leur credit.
Vôtre Incarnation, vôtre Mort, vos ſouffrances
Ne pourront-elles pas expier mes offenſes?
Ce cœur ne pourra t'-il, quoique ſi criminel,
Contrit & repentant appaiſer l'Eternel?
Oui, vôtre Sang ſacré peut effacer mes crimes,
Il peut fermer pour moi ces funeſtes abîmes,
Qui doivent engloutir ces malheureux mortels,
Qui vivent corrompus, & meurent criminels;
La bonté de mon Dieu ſonde mon éſperance,
Au Sang de Jeſus-Chriſt, j'unis ma pénitence

Je

Je confeſſe mon crime avec humilité
Et j'attends mon pardon de ce Dieu de bonté.

O Dieu! rempli d'amour pour vôtre créature!
Effacez mon offenſe, oubliez vôtre injure!
D'un criminel contrit aïez compaſſion,
Que de tous ſes péchés il ait remiſſion;
Il n'oſe s'en flatter, de crainte d'être encore
Plus ingrat, qu'il ne l'eſt envers vous, qu'il implore;
Ces ſentimens, auxquels il veut s'abandonner,
Ne rendent, à vous braver, ſon ame plus hardie,
Et ne mette le comble aux crimes de ſa vie.

Mais mon aimable Maître! il me ſemble pourtant,
Que j'entends vôtre voix, que mon cœur ſe repent,
Qu'il regarde le ciel comme ſon héritage,
Comme un prix, qui des ſaints doit être le partage,
Qu'il cherche la vertu, ſans laquelle la paix,
Qui fait nôtre bonheur, ne ſe goûte jamais;
Cette même vertu me ſervira de guide,
Elle raſſurera mon ame trop timide,
Je ne veux triompher que ſous ſes étendarts;
De tous ces ennemis, qu'offre de toutes parts

Ce

Ce monde qui voudroit perdre mon innocence,
Et reprendre ſur moi ſa prémiére puiſſance,
Elle m'enſeignera, de quel parfait retour
Je dois payer, mon Dieu! vôtre divin amour.
Elle garantira cette ame criminelle
De devenir jamais à vos loix infidéle.

Ha! détournez vos yeux, afin de ne plus voir
Cet amas de péchés, qui fait mon deſéſpoir!
Vôtre miſéricorde, & vôtre grace extrême
Attendriſſant mon cœur le rendront à lui-même,
Lui feront déteſter tous ſes égaremens,
Auxquels ſuccéderont les plus ſaints mouvemens.
Mon Seigneur! & mon Dieu! je ſerai ſi fidéle,
Que je reparerai mes fautes par mon zéle,
Et que mon repentir me rendra déſormais
Digne de vôtre grace, & de tous vos bienfaits.

§. II. §.

Que pourrai-je ſans vous? tous mes efforts ſont vains,
Quand j'aurois le pouvoir du plus grand des humains;
Si vous me refuſez vôtre divine grace,
Il n'eſt point de malheurs, que le mien ne ſurpaſſe;
Mais

Mais ſi mon Dieu créant un nouveau cœur en moi,
Eclaire mon eſprit, & ranime ma foi,
Si de ſon ſaint amour il rechauffe mon ame,
Rien ne reffroidira le déſir qui m'enflâme :
Je jouïrai de biens, plus grands, & plus parfaits,
Que ceux qui pour mes ſens avoient eu tant d'attraits.
Quel bonheur que celui d'une ame pure & nette,
Qui n'a point de remords, qui n'eſt point inquiéte !
Quelle felicité, de ſentir que ſon cœur
De tant de paſſions eſt enfin le vainqueur !
Quel bien de repoſer au ſein de l'innocence,
Et de laiſſer en tout agir la providence,
De jouïr ici-bas de cet état heureux,
Vrai partage des ſaints, qui n'eſt que fait pour eux,
D'entrevoir ſans déſirs, ſans peine, ſans envie
Tous les jours differents qui compoſent la vie ;
De les voir arriver avec un cœur égal ;
Regarder du même oeil & le bien & le mal,
Et d'être en tous les tems qui partagent la vie,
Elevé ſans orgueil, ami ſans flatterie,
Faiſant le bien pour Dieu ſans oſtentation,
Joignant la modeſtie à la devotion :
Vertueux ſans hauteur, complaiſant ſans baſſeſſe,

Et

Et charitable à tous par vertu ſans foibleſſe :
Car c'eſt-là vertu, de vouloir pour ſon Dieu
Sécourir ſon prochain en tout tems, en tout lieu,
De ſouffrir ſans aigreur les chagrins, qu'il nous donne,
Sans s'en formaliſer, ſans s'en psaindre à perſonne,
Et ſans ſe révolter, ni vouloir s'excuſer,
Quand même ſans raiſon on nous oſe accuſer,
Regardant tous ces riens avec indifférence
On eſt toûjours en paix au ſein de l'innocence.
Ce ſont là les effets que la vertu produit,
Ce ſont là de la grace, & la preuve, & le fruit;
L'ame toute en ſon Dieu, n'eſt plus en elle-même;
C'eſt Dieu, qui vit en elle, & fait ſon bien ſuprême.
Effets qui conduiſez au ſalut éternel,
Faites vous reſſentir à mon cœur criminel!
Que ce déſir, mon Dieu! vous puiſſe être agréaqle,
Achevez de changer ce cœur encor coupable,
Et de le rendre bon autant qu'il fut méchant;
Opérez, opérez cet heureux changement:
Renouvellez en moi vôtre éſprit de juſtice
Athléte de la foi, j'entrerai dans la lice,
J'y combattai mes gouts, ils ſont mes ennemis,
Si mon Dieu me protege, ils ſeront tous detruits.
Tendez-

Tendez-moi donc, Seigneur! vôtre main ſécourable,
Que dans ſon repentir mon cœur inébranlable
Malgré tous les travaux, qu'il y doit ſupporter,
Marche dans vos ſentiers ſans jamais s'écarter.
Ah! ſi malgré vos loix, dures en apparence,
Je pourſuis mon chemin avec force & conſtance,
Je goûterai bientôt la douceur de vos dons,
De ces dons précieux que nous vous demandons.
Il eſt vrai que l'eſprit entreprend avec peine
Une route à laquelle aucun plaiſir ne mêne:
Que dis-je? dans laquelle il ne voit que douleurs,
Mortifications, ennuis, dégoûts, langueurs;
Mais quoi? ſerai-je donc toûjours dans l'éſclavage?
Sur mon devoir le monde aura-t-il l'avantage?
Suivrai-je cet aveugle, ardent à m'entraîner
Dans un gouffre du quel je cherche à m'eloigner?
Ne dois-je pas plûtôt chercher un guide ſage?
Je n'ai que deux chemins, & c'eſt de leur paſſage
Que depend tout mon ſort, & mon parfait bonheur?
L'un me conduit au Ciel, l'autre fait mon Malheur;
Il n'eſt point de milieu: l'enfer avec ſes flammes,
Ou partager le ciel avec les ſaintes ames.
Se pourroit-il, Seigneur! que pour ſi peu de jours

Je veuille balancer entre ces deux ſéjours;
Et riſquer de me voir par mon impénitence
L'objet de vôtre haine, & de vôtre vengeance?
Nonchalant, engourdi dans ſon oiſiveté,
Mon lâche cœur fremit au nom d'auſtérité,
Il ſe revolte, il craint de faire pénitence,
Eh! quels ſont les motifs de tant de repugnance?
Le cœur d'un pénitent goûte plus de douceurs:
Que le cœur de l'impie en corrompant ſes mœurs.
Le cœur du pénitent, a la paix en partage;
Des bontés de ſon Dieu, ſes pleurs lui ſont le gage;
La paix, qu'un pénitent gôute au pied de l'autel
Eſt le commencement d'un bonheur éternel.
Ha! quelle eſt mon erreur! quelle eſt mon injuſtice!
Si je crois cet état privé de tout délice.
Le pécheur converti goûte au prémier moment
L'ineffable douceur d'un heureux changement,
Il eſt tout embraſé de cette ardeur céleſte,
Il n'a point des remords l'amertume funeſte,
Que les faux biens du monde ont toûjours avec eux;
Toutes les croix pour lui ſont des biens précieux,
Plus il en eſt chargé, plus il a d'avantage;
Quelque fois il ſe plaint à Dieu, qui le ménage;

Il voudroit plus ſouffrir pour l'amour de ſon
Dieu,
Et de tous les plaiſirs ſes maux lui tiennent lieu.

O mon Dieu ! donnez-moi la force & la
conſtance,
Et je ſuivrai vos loix ſans nulle repugnance.
Vous qui voyez mon cœur, ne me refuſez pas
Vôtre grace ; ſans vous je ne puis faire un pas.
Vous connoiſſez mon ame, & toute ſa foibleſſe,
Augmentez le remords qui l'agite & la preſſe ;
Car j'avoue, ô mon Dieu ! que je crains quel-
que-fois,
Ainſi qu'Adam pécheur, d'entendre vôtre voix,
Je crains de m'arracher au penchant qui m'en-
traîne,
Hélas ! à quel penchant ? il merite ma haîne.
Ne m'abandonnez pas à mon égarement !
Faites que je me donne à vous entiérement ;
Prenez-moi pour l'objet de vos miſéricordes.
Les crimes, les horreurs, les haînes, les diſcordes,
L'oubli d'un Dieu vivant pour encenſer Baal,
Sont du monde le partage impie & fatal :
Mais je m'occuperai de mon heure derniére
Et me figurant être au bout de ma carriere
Je penſerai ſans ceſſe au terrible moment,
Où je dois d'un Dieu ſaint ſubir le jugement.

Que ne puis-je, effraié du sort qui me menace,
Par un vrai repentir, qui m'obtienne ma grace,
Suivre la loi d'un Dieu mort pour moi sur la croix,
Et plûtôt d'y manquer expirer mille fois.

§. 12. §.

Je ne puis réfléchir sans un effroi mortel
Au malheureux état d'un pécheur criminel,
Dont l'endurcissement lasse vôtre clémence
Et vous fait retirer votre sainte présence.
O mon Dieu! cet excès de réprobation
Est funeste à tel point, qu'en vain la passion
De ces cœurs endurcis par la longue habitude
Et qui du crime font leur principale étude
Voudroit les aveugler au point de parvenir
A penser sans trembler à ce triste avenir.
Les travaux les plus durs, les maux les plus sensibles
Ne paroissent jamais ni cruels ni terribles
Pour un cœur qui vous aime, & qui peut recevoir
Vôtre divine grace; Il n'a plus le pouvoir
De s'oublier soi-même au point de risquer d'être
Rejetté des regards de son Dieu, de son Maître.

O

O de tous les malheurs, le malheur le plus grand!
Amour des vains honneurs, de la gloire, du rang,
Orgueil, ambition, vengeance, ingratitude!
Vous! qui nous attirez un ſupplice ſi rude,
Que vous cauſez de maux, cruelles paſſions!
Suivrai-je vos conſeils, & vos impreſſions?
Non, je romps avec vous, j'evite avec courage
Vos funeſtes attraits, vôtre triſte eſclavage;
De mon cœur, pour jamais, je vous chaſſe en ce jour,
Et je veux vous quitter ſans eſpoir de retour:
Il en eſt encor tems; mais gardons-nous d'attendre,
Fuyons ces vains plaiſirs, commençons d'entreprendre
Une vie, où le bien puiſſe effacer le mal;
Je puis faire changer l'arrêt le plus fatal;
Je puis tout eſpérer de la miſéricorde
D'un Dieu, qui par ſon fils nous l'offre, & nous l'accorde:
Le tréſor de la grace eſt-il jamais fermé?
Il eſt ouvert pour moi, puiſqu'enfin j'ai formé
Le déſir de changer, de faire pénitence,
Et de pouvoir par elle expier mon offenſe.
Mon cœur! ne perdons plus ces précieux inſtans,
Si tu les rejettois, il n'en ſeroit plus tems:

C'eſt aux pieds de mon Dieu tout baignés de mes larmes
Que je dois confeſſer mes trop juſtes allarmes,
Au Sang de Jeſus-Chriſt je veux mêler mes pleurs,
J'abjure pour toûjours mes coupables erreurs.
Il ne me ſuffit pas de demander ma grace,
Je veux me repentir, gemir de mon audace,
Et recevoir contrit avec ſoumiſſion
Tout ce qu'exige un Dieu pour ma converſion:
Je n'imiterai point le malade indocile,
Qui ne veut pour guerir qu'un remede facile
Et qui prenant celui qui lui déplait le moins
Trompe du medecin & le zèle, & les ſoins.

Ne me rejettez pas loin de vôtre préſence,
O mon Dieu! donnez-moi l'Eſprit de pénitence,
Et ne retirez pas les ſentimens d'amour,
De crainte & de douleur, que je ſens dans ce jour;
Donnez-moi le vouloir effectif de bien faire
Et le déſir ardent de ne plus vous déplaire,
Que ſans ceſſe anime d'une ſainte ferveur
Ma bouche ſoit toûjours l'interpréte du cœur!

Mon

Mon Dieu! me tromperois-je? & voudrois-je peut-être
En impoſer au monde, & par orgueil paroître
Tout autre, que je ſuis? faire pour lui le bien,
Sans ſonger, que vous ſeul êtes tout, qu'il n'eſt rien:
Que vous ſondez avec parfaite connoiſſance
Les replis de mon cœur, & de ma conſcience,
Que vous me jugerez ſelon mes propres faits,
Non ſur les vains dehors qui maſquent mes forfaits:
Et que quand j'aurai mis le comble à la meſure,
Le Créateur ſaura punir la créature;
Qu'alors je ſuis perdu pour une éternité
Ha! qui peut y ſonger ſans être épouvanté?
Pour jamais condamnée, ſeroit-il donc poſſible,
Qu'à cet affreux *Jamais* je demeure inſenſible?
Puis-je le prononcer ſans frémir, ſans trembler,
Mon eſprit le peut-il prévoir ſans ſe troubler?
Ce point ne ſauroit-il le fixer, le contraindre
A s'occuper toûjours des objets, qu'il doit craindre:
Serai-je pour moi ſeul toûjours trop indulgent
Sans réfléchir au ſort, qui peut-être m'attend?
Oui, ſi je me jugeois, ſelon toute apparence,
J'aurois pour mon déſordre une grande indulgence;

Mais c'eſt un Dieu, qui doit me juger, me punir,
De ces juſtes arrêts rien ne peut m'affranchir;
C'eſt ce Dieu, qui jamais ne refuſa ſa grace,
Et que j'ai rebuté par ma coupable audace.

Ne me rejettez pas, mon Dieu! de devant vous,
Ne me retirez-point par un juſte courroux
Vôtre Eſprit, cet Eſprit dont la vive lumiere
Anime, embrâſe un cœur, le penétre, l'éclaire,
Si j'ai vôtre Eſprit Saint, s'il ſe repoſe en moi,
Rien ne pourra me faire oublier vôtre loi;
A mes fiers ennemis je ſerai redoutable,
Muni, vifié par ſon ſoufflé adorable;
Il répandra ſur moi ſa divine onction;
Le vaſe impur ſera vaſe d'élection;
Ma pauvreté changée en d'heureuſes richeſſes,
Et je ſerai l'objet de toutes vos largeſſes;
Vous le ſerez mon Dieu! de mes vœux les plus doux;
Fuyant les biens du monde, & ne cherchant que vous,
Docile à vôtre voix, & n'écoutant plus qu'elle,
Je ſuivrai le ſentier de la vie éternelle.

Eſprit

Eſprit Saint, par qui ſeul nous opérons le bien,
Vous, par qui ſont unis d'un éternel lien
Le Pere avec le Fils, tous deux avec vous-même,
Echauffez-moi du feu de vôtre amour extrême!
Deſcendez dans mon cœur pour être mon ſoutien!
Avec vous je puis tout, ſans vous je ne puis rien.

§. 13. §.

Vous ne permettrez pas, ô mon Dieu! que mon ame
Puiſſe éteindre jamais ce feu ſaint, qui l'enflamme;
Qu'après avoir encor daigné me ſécourir,
Que dis-je? après m'avoir empêché de périr,
Un retour criminel au monde que je quitte,
Une ſeconde fois contre moi vous irrite;
Que la main qui me guide, & me mêne au ſalut,
Ne m'abandonne pas, que je ne ſois au but.
Que vos graces, mon Dieu! ſans borne & ſans meſure
Se repandent toûjours ſur votre créature.
Gueriſſez-la, Seigneur! de l'appréhenſion,
Que lui cauſe une vie indigne de pardon;

Que d'un vif repentir elle ſoit dévorée.
Que d'un ſaint déſéſpoir elle ſoit penetrée.
Mais que ce ne ſoit pas la peur des châtimens,
Qu'elle a trop merités par ſes égaremens
Qui faſſe naître en elle une douleur amére ;
Que ce ſoit cet amour d'une fille envers ſon pere ;
Que mon ingratitude envers mon Créateur
Excite mes remords, & dechire mon cœur,
Que je faſſe le bien d'une volonté pleine,
Que mon amour ſoit vif, qu'il ſoit parfait ſans gêne,
Qu'en vous craignant, mon Dieu ! je vous aime encor plus :
Rendez-moi cet attrait pour toutes les vertus,
Ce penchant vers le bien, ce déſir ſalutaire
De ſervir Dieu pour Dieu, de l'aimer, de lui plaire.
Alors (de vôtre amour tous mes ſens tranſportés)
Je chanterai, Seigneur ! vos immenſes bontés ;
Je n'aurai d'autre ſoin dans mon bonheur inſigne,
Que de les méditer, & de m'en rendre digne,
Obſervant vôtre loi j'aurai tous les vrais biens,
Et mon ame en ſera ſes plus chers entretiens.

Mon

Mon Seigneur, & mon Perè! il eſt donc bien poſſible,
Qu'au retour de mon cœur le vôtre ſoit ſenſible?
Qu'un objet tel que moi, le ſoit de vôtre amour?
Que vous vouliez mon cœur par un juſte retour?
Oui, vous voulez ce cœur tout entiér ſans partage;
Puis-je à vous le donner, réſiſter davantage;
Vous avez répandu vôtre ſang pour l'avoir,
Ha! puis-je y réfléchir? puis-je le concevoir?
Que vous ayez, mon Dieu! pû m'aimer de la ſorte,
Sans que ma foi devienne aſſez vive, aſſez forte,
Pour qu'occupée toûjours de vos divins bienfaits
Je puiſſe être fidéle à ne pécher jamais;
Car qui retomberoit dans ſons ingratitude,
S'il s'occupoit toûjours d'une ſi vive étude:
Qui pourroit ſe réſoudre à jamais vous trahir?
Qui d'un Dieu, homme pour lui, perdroit le ſouvenir?
Malgré tous les penchans d'une ame criminelle
Bientôt par cette idée on deviendroit fidéle,
Et loin de ſuccomber à l'éſprit tentateur,
On ſeroit aſſuré d'en être le vainqueur.
Rappellez vôtre mort, vos tourmens dans mon ame,

O mon

O mon Dieu! gravez-les avec des traits de flamme,
Afinque conſervant un juſte & ſaint déſir
Je me porte ſans ceſſe au bien avec plaiſir.

§. 14. §.

De la grace d'un Dieu (grace incompréhenſible)
J'ai reconnu, quelle eſt la puiſſance ſenſible,
Perſonne n'eſt, mon Dieu! plus obligé que moi
D'être reconnoiſſant, d'obſerver vôtre loi,
D'enſeigner aux pécheurs vôtre bonté ſuprême,
Et de les ramener à leur Dieu, qui les aime;
Il vous a plû veiller à ma converſion,
Vous m'avez liberé de cette paſſion,
Qui dans l'âge, où je ſuis, éſt toûjours ſi puiſſante:
Vous avez affermi ma raiſon chancelante,
Vous avez bien voulu me donner le loiſir
De retourner à vous par un vrai repentir.
Que ſerois-je, grand Dieu? ſi par vôtre clemence
Vous n'euſſiez différé vôtre juſte vengeance,
Si vous m'euſſiez frappé dans cet état cruel,
Où j'étois endurci, parjure, criminel?

Vous

Vous avez eu pitié, Seigneur! de ma miſére,
Et vous m'avez laiſſé le tems ſi néceſſaire
A connoître mes maux, les ſonder, les ſentir,
Les avoir en horreur, enfin m'en repentir.
Hélas! je me ſuis vû dans ce moment terrible,
Où ſubiſſant l'arrêt d'un Dieu juſte, inflexible,
Je pouvois recevoir irrévocablement
Je mon déſordre affreux le juſte châtiment.
Aux progrès menaçants de cette fievre ardente
Si j'euſſe ſuccombé, quelle étoit mon attente?
De frémis d'y penſer: De mes maux accablée
La tête embaraſſée, inſenſible ou troublée;
Etoit-ce alors le tems de faire pénitence,
Et prevenir d'un Dieu la cruelle ſentence?
A peine demandois-je en ce triſte moment,
Aux maux que je ſouffrois quelque ſoulage-
ment.
Comment dans cet état affoibli ſans courâge,
Pourroit-on entreprendre un ſi pénible ouvrage?
Déteſter ſes péchés & ſes égaremens,
Repaſſer de ſes jours les criminels momens,
Verſer ſur ſes erreurs de veritables larmes:
La crainte nous ſaiſit, redouble nos allarmes,
Et de l'ame & du corps la ſeparation,
Occupe de l'eſprit toute l'attention;
Hélas! a-t-on la force, ô mon Dieu! de vous
dire
Qu'on

Qu'on s'abandonne à vous, qu'après vous on
ſoûpire,
Qu'on éſpére trouver grace devant vos yeux;
On ne profite point d'un inſtant précieux,
Cependant cet état eſt bien moins effroyable,
Qu'une ſubite mort, qui ſurprend un coupable,
Les douleurs qu'en mourant un pécheur ſait
ſouffrir
Peuvent vous appaiſer, il peut vous les offrir,
Et par là ſe flatter qu'une vive priere
Obtiendra de ſon juge un arrêt moins ſevére.
Mais quel affreux état! & quel funeſte ſort,
De voir traneher ſes jours par une prompte mort!
Quand tout me promettoit une longue carriere,
La mort dans un iuſtant me ravit la lumiere;
J'expire ſans pouvoir fléchir par un ſoûpir
Le redoutable bras levé pour me punir.
Quel changement, ô ciel! pour une ame enivrée
Lorſque dans un inſtant elle ſe voit livrée
Au jugement d'un Dieu, qu'elle vient d'outrager
Qui vouloit la ſauver, & qui doit ſe venger:
Eh qui peut ſe vanter d'une vie aſſez ſainte
Pour fixer cet inſtant ſans en pâlir de crainte!
Pour ſentir l'effroi d'un ſemblable trépas
Et qui ſait, ſi mon Dieu ne m'y condamne pas?
Nous ſavons que toûjours la mort peut nous
ſurprendre,
Qu'elle

Qu'elle vient quand le moins ou croit devoir
l'attendre,
Prêt à la recevoir il faut donc ſe tenir,
Et, ce la figurer toûjours prompte à venir.
Malheur, à qui néglige une ſi grande affaire;
C'eſt le point important, c'eſt le plus néceſſaire.
Il doit de tous nos ſoins être l'unique but:
En peut-on prendre trop, quand c'eſt pour ſon
ſalut?
Le monde nous préſente une fauſſe lumiére,
Pour nous tranquilliſer ſur nôtre heure derniere;
Gardons-nous de la ſuivre, & que l'eſprit
trompeur
Ne nous enivre pas par ſa fauſſe douceur.

O mon Dieu! tout m'engage à la reconnoiſ-
ſance,
Je dois dans tous les tems chanter vôtre clé-
mence;
Et l'apprendre aux pécheurs, pour qu'ils vien-
nent à vous;
Vous leur tendez les bras pour les recevoir tous.
Je ne cacherai point l'aveuglement extrême,
Où j'ai longtems vécu; Vôtre faveur ſuprême
En retirant mes pas de cet abîme affreux
Leur eſt un sûr garand de vos bontés pour
eux.

Nous

Nous devons nous changer, c'eſt un pas néceſ-
ſaire,
Pour appaiſer de Dieu la trop juſte colere.
Craignons de nous laiſſer prévenir par la mort,
Puiſque nous ignorons, quel ſera nôtre ſort.
La mort vient en tout tems, & n'excepte per-
ſonne,
Dans toutes les ſaiſons elle frappe, & moiſſonne:
Elle nous confond tous, le docte & l'ignorant,
Le jeune avec le vieux, le petit & le grand:
Ces titres, ces honneurs, ces biens, qui nous
ſeduiſent,
A l'oubli général par la mort ſe reduiſent;
De nous, de nos noms même, on ne ſe ſou-
vient plus,
Et rien ne parle à Dieu de nous, que nos vertus.
Que feront les pécheurs, quand las de les at-
tendre,
Quand aprés les avoir excité à ſe rendre,
Par les plus grands bienfaits, & par les châti-
mens,
Ils auront abuſé de tant d'heureux momens;
Quand vous ferez, Seigneur! à tant de patience
Succéder les éclats d'une juſte vengeance?
Au lieu de vôtre amour, vôtre indignation
Sera de chaque faute une punition.
O redoutable arrêt! ô terrible ſentence!

Etre

Etre à jamais banni de Dieu, de ſa préſence!
Dans une éternité n'avoir que des remords!
Et ſans jamais mourir, éprouver mille morts!

Adorons, ô mon Dieu! vôtre ſage conduite,
Et vous de vos erreurs enviſagez la ſuite
Pécheurs! animez- vous d'une nouvelle foi,
Et des bontés d'un Dieu voyez l'exemple en moi.
Renoncez à l'objet qui vous captive encore;
Il faut pour aimer Dieu, haïr ce qu'il abhorre.
Mais comment ſe réſoudre à ſa converſion
Avec ſi peu de zéle, & de componction,
Avec le goût du vice, avec tant de foibleſſe,
Que la moindre penſée, & m'afflige, & me bleſſe?
Quand je me trouve au lit d'un pécheur expirant,
Effrayé de ſon ſort, je forme en le voyant,
Le ſolide deſſein de changer de conduite.
Je m'y crois réſolue; mais lorſque je le quitte,
Je perds le ſouvenir d'un ſpectacle effrayant,
A mes anciens péchés je retourne à l'inſtant;
L'habitude l'emporte, & mon ame légére
Etouffe dans ſa ſource un projet ſalutaire.
Mon Seigneur! & mon Dieu! je l'avoüe à regrêt;

Mais vous ſondez les cœurs, rien ne vous eſt
ſecret,
Et vous ſavez quel eſt l'excès de ma miſére;
Vous êtes mon Seigneur, ſoyez auſſi mon Pere!
C'eſt alors que ma voix publiant vos bienfaits
Inſtruira les pécheurs, par quels puiſſants at-
traits
La grace les invite à faire leur poſſible,
Pour appaiſer d'un Dieu la juſtice terrible.

§. 15. §.

Mon Seigneur, & mon Dieu! la diſtance
eſt bien grande
De ce que je promets, à ce que je demande.
Je demande à mon juge, au Dieu que j'ai trahi,
D'un amas de péchés le pardon, & l'oubli;
De ſa grace à ce prix je chante les louanges,
En uniſſant ma voix à celle de ſes Anges:
Oui, d'un Dieu tout-puiſſant, je dirai la dou-
ceur,
Qui ſi longtems ſur moi retint ſon bras vengeur;
Aux pécheurs inſenſés je ſervirai d'exemple,
Et je célébrerai ſon nom dans ſon ſaint temple.
J'étois coupable, ingrate, & mon cœur évitoit
De

De se rendre à la voix du Dieu qui l'appelloit;
J'ai craint que cette voix surmontant ma foiblesse,
Ne triomphât enfin d'une ame pécheresse;
Vous m'avez préservé des justes châtimens,
Que j'avois merités par mes dereglemens.
Mes péchés étoient grands, & mon Dieu les efface,
Puis-je trop célebrer les effets de sa grace?
Mondains, voyez par moi ce qu'on peut éspérer
D'un Dieu dont les bontés peuvent tout reparer:
Un pécheur repentant est le plus doux spectacle,
Dont jouissent les saints; quand plus fort que l'obstacle,
Que l'enfer lui suscite en toute occasion
Il sait persévérer dans sa conversion:
Oui de quelques péchés dont l'ame soit coupable,
Si d'un vrai repentir elle devient capable,
Dieu ne refuse pas de lui tout pardonner,
Dieu ne balance pas lui-même à se donner
Dieu lui-même veut bien servir de nourriture
Pour la vivifier, & la rendre plus pure.
Ha! dans quels sentimens d'amour & de respect,
Un pécheur repentant doit-il être, à l'aspect
D'un Dieu présent pour lui, tel qu'il fut au Calvaire!
Avec

Avec quelle douleur d'avoir pû lui déplaire:
Avec quelle tendreſſe il le doit recevoir,
Ce Dieu ſi bon, ce Dieu qui fait tout ſon éſpoir:
Avec quel ſoin extrême, & quelle vigilance
Il doit examiner, ſonder ſa conſcience,
De crainte qu'en ſon cœur quelqu'ennemi caché
N'en chaſſe de nouveau ſon Dieu par ſon péché,
Cet époux bien-aimé qui vient embrâſer l'ame,
Afin qu'elle s'écrie: ô mon Pere, & mon Roi!
Je ſuis toute à mon Dieu, je ne ſuis plus à moi;
Il remplit tout mon cœur, puiſque je le poſſéde,
Il ſera pour jamais mon refuge, & mon aide;
Je ne le quitte plus, je ne vis plus qu'en lui,
Et ſon ſaint Nom ſera mon éternel appui.
Oui mon ame, ſeigneur! brule du plus pur zéle,
Elle veut tout quitter pour vous être fidéle,
Et ne ſera plus rien ſans vous le conſacrer;

De

De tout autre déſir daignez me délivrer,
De mon cœur corrompu corrigez la malice,
Et ma voix de mon Dieu chantera la juſtice.

§. 16. §.

Je ne puis éſpérer plus de gloire, & d'honneur
Qu'en célébrant par tout vos louanges, Seigneur!
Mais pour chanter d'un Dieu la bonté, la puiſſance
Il faut en recevoir la divine aſſiſtance,
Il me doit enflammer par ſa ſainte onction
Pour pouvoir dignement célébrer ſon ſaint Nom.
Quel bonheur, ô mon Dieu! ſi vous ouvrez ma bouche
Pour chanter, à quel point vôtre grace me touche!
Cette bouche autrefois qui ne s'ouvroit jamais,
Que pour faciliter mes crimes, mes forfaits;
Cette bouche coupable, infidéle, parjure,
Qui vous faiſoit toûjours quelque nouvelle injure,

Médiſante, attaquant, ſans ceſſe le prochain,
Ou le ſcandaliſant par un diſcours trop vain,
Que je devois forcer toûjours à la priere,
Et que tout autre objet occupoit toute entiére:
Mon cœur vous oublioit, ô mon divin Sauveur!
Je ne parlois jamais de vous qu'avec tiédeur.
J'habitois un pays, une terre étrangére,
Où j'oubliois, hélas! le plus aimable pere,
Pour ſuivre ce torrent d'un monde criminel,
Qui brave, & qui mérite un ſupplice éternel.
En effet, ô mon Dieu! le monde eſt une terre,
Dont les coupables fils ſemblent fuïr la lumiére;
Et cependant j'étois aſſez foible, imprudent;
Pour ſuivre leur erreur, même en la condamnant;
Que dis-je! J'aurois craint d'eſſuyer leur critique
Ne faiſant pas comme eux profeſſion publique
De mon extravagance & des égaremens,
Dont mon cœur gémiſſoit dans de ſecrets momens;
Des bontés de mon Dieu c'eſt ici la plus grande,
De m'avoir éclairé ſur ce qu'il nous commande;
Mais je dois à ma honte avouer aujourdhui,
Que lorſque j'y ſongeois, c'étoit avec ennui.

J'évi-

J'évitois de parler de ſes dons, de ſa gloire,
Convaincue je faiſois ſemblant de ne pas croire:
J'étouffois la charité qui pénétroit mon cœur,
Pour ſuivre le torrent d'un monde ſéducteur.
Quel reproche, grand Dieu! n'ai-je pas à me faire,
Combien de fois fuyant la grace qui m'éclaire,
J'ai laiſſé les ſécours que vous me préſentiez
Pour ſuivre du demon les coupables ſentiers!
Les jours, les mois, les ans, ont paſſé comme un ſonge,
Il ne me reſte d'eux, que le ver qui me ronge.
D'une longue carriere, hélas! je touche au but,
Et n'ai pourtant rien fait encor pour mon ſalut.
Je ne puis me flatter, qu'au gré de mon envie
Contre l'ordre établi Dieu prolonge ma vie.
Chaque jour quelqu' ami m'eſt ôté par la mort,
Je ne tarderai pas d'avoir le même ſort;
Pourquoi donc m'attacher à cette créature
Ainſi que moi ſujette aux loix de la nature,
Qui ne peut d'un moment reculer mon trépas,
Dont l'amour, & les vœux ne me ſauveront pas;
Mon ame voit, connoit ces vérités terribles;
Mais rendez-les pour moi ſi claires, ſi ſenſibles,
Que ma bouche enfin s'ouvre, ô mon divin Sauveur!

Pour pouvoir dignement chanter vôtre grandeur;
Je publierai par tout l'indulgente clémence,
Qui m'a laiſſé le tems de faire pénitence,
En prodiguant pour moi tous les ſoins réunis,
Que la plus tendre mere auroit eu pour ſon fils.
Je bannis pour jamais ces baſſes flatteries,
Toûjours du cœur des grands perfides ennemies:
Je ne chanterai plus qu'un Dieu, qu'un Créateur,
Dont le divin amour embrâſe tout mon cœur:
Mais hélas! ſans vos ſoins que pourra ma foibleſſe?
C'eſt à vous d'inſpirer cette ame péchereſſe,
Afinqu'en annonçant les dons de ſon Sauveur,
Elle puiſſe à vos pieds ramener le pécheur.
Daignez en ma faveur! mon Dieu! faire un miracle,
Rompez tous mes liens, détruiſez tout obſtacle
Et ce cœur animé du feu de vos autels
Publiera vos bienfaits par des chants éternels.

§. 17. §.

O mon Dieu! je n'ai rien qui ne vienne de vous,
Comblé de tant de biens, je vous les offre tous;

Je

Je ne reſerve rien, je me donne moi-même,
En vous rendant vos dons mon bonheur eſt extrême.
Je renonce à l'erreur de tout l'attachement,
D'un chrétien vicieux coupable amuſement.
Je fais à vos autels un entier ſacrifice
Des objets ſeduiſants qu'adoroit mon caprice,
De ce frivole amour, de cet encens trompeur,
Que m'offrent les mondains, qui flattoit tant mon cœur.
L'holocauſte qui ſeul plait à Dieu, qui l'honore,
Eſt un cœur tout rempli de ce Dieu qu'il adore;
Sans ceſſe il nous faut donc purifier ce cœur
Pour l'offrir tout entier au divin Créateur;
Il doit ſacrifier la paſſion funeſte,
Dont il fait ſon idole, & que ſon Dieu déteſte:
Quand le monde pourroit ſatisfaire mes vœux,
Quand malgré ſes erreurs je pourrois être heureux,
S'il falloit acquérir ce bonheur par un crime
De ma felicité je ſerois la victime;
Et ce qui ſatisfait le mondain enchanté,
Seroit payé trop cher, s'il m'avoit tant coûté;
Il n'eſt point de repos pour l'ame péchereſſe,

Elle nourrit un vet qui la ronge ſans ceſſe.
Le bonheur véritable eſt au ſein du Seigneur,
Et qui le cherche ailleurs, travaille à ſon malheur.
Nous ſentons le néant de ce que l'on nous vante ;
Et quand l'effet pourroit répondre à nôtre attente,
Qu'eſt-ce qu'offre le monde en flattant tous nos vœux ?
C'eſt à nôtre innocence un piége dangereux ;
Il faut donc s'adreſſer à l'unique reſſource,
A Dieu, de tous les biens la véritable ſource.
Tout ce qui n'en émane, eſt toûjours vicieux,
Et tôt ou tard nous livre à des remords affreux.
J'éviterai ce mal, ô mon Dieu ! par vos graces,
Vous ſeul ſerez ma force ; & toutes les diſgraces
Ne feront qu'augmenter ma joïe & mon bonheur,
Puiſque je les tiendrai de mon divin Sauveur ;
Lui ſéul me donnera cette paix, que le monde
Promet en vain à qui ſur ſes faveurs ſe fonde.
Je ne ſuivrai, mon Dieu ! que vôtre ſainte loi,
Et vous ſeul vous ſerez & mon Maître, & mon Roi.

O mon

O mon Sauveur! c'eſt là l'unique ſacrifice,
Que vous regarderez avec un œil propice,
Et c'eſt le ſeul qui peut procurer à mon cœur
Ce qui doit le conduire à l'éternel bonheur.

§. 18. §.

Qui peut, ô mon Sauveur, qui peut vous offenſer,
Sans gémir d'être aſſez aveuglé, pour l'oſer?
On ſe répent d'avoir mépriſé vôtre grace,
Lorſque le prémier feu de la jeuneſſe paſſe:
Quand la raiſon détruit l'attrait impétueux,
Qui nous entraîne au monde, & nous ferme les yeux,
Les dangers de ce monde, & ſes perils extrêmes
A nos éſprits troublés viennent s'offrir d'eux-mêmes;
Lorſque nous revenons de nôtre égarement,
Et ſommes en état de penſer mûrement,
Nous reſſentons alors un répentir ſincére
De nous être attiré, Seigneur, vôtre colére.
Nous regrettons alors tous les momens perdus,

Son-

Songeons dès cet inſtant à n'en abuſer plus.
Quand des bontés d'un Dieu l'on fait ſa ſeule étude,
On ſe répent bientôt de ſon ingratitude,
Et ſa miſéricotde écoute tout pécheur
Qui confeſſe ſon crime, & pleure ſon erreur.
Vous ne voulez de nous, mon Dieu! pour ſacrifice
Qu'un cœur vraiment contrit qui déteſte le vice,
Qui ſoit bien pénétré d'un ferme & ſaint déſir
De ne plus rétourner au crime à l'avenir,
Qui reſſente en lui-même une douleur amére
De n'avoir pas plûtôt déſiré de vous plaire,
Et d'avoir écouté la folle paſſion,
Qui rétardoit l'inſtant de ſa converſion:
Oui, mes vœux inſenſés m'attiroient vôtre haîne
Et me faiſoient courir à ma perte certaine.
Hélas! quel étoit donc le triſte aveuglement,
Qui rédoubloit l'excès de mon égarement!
Comment ai-je employé ces jours dignes d'envie,
Dont je dois rendre compte à l'auteur de ma vie?
Je les trouvois trop courts, ces jours ſi précieux,

Lorſ-

Lorſque je les paſſois dans les ris, dans les jeux
Flattant les goûts de ceux à qui je voulois plaire,
Pour qu'aux miens à leur tour ils puiſſent ſatisfaire;
Pour tous ces vains objets je m'éloignois de vous,
Pour eux d'un Dieu vengeur je bravois le courroux;
Mais maintenant, mon Dieu! je commence à connoître
Que pour vous être uni vous m'avez donné l'être;
J'apprens à mépriſer ce qui juſqu'à préſent
A paru mériter tout mon attachement.
Ce n'eſt que vous, Seigneur! qui rempliſſez mon ame
Tout ce qui n'eſt point vous n'eſt digne que de blâme.
J'ai commencé bien tard à m'en appercevoir,
Mais enfin je reviens à vous, à mon devoir:
En vain à tous mes maux j'ai cherché du reméde,
Je connois mon erreur, & j'implore vôtre aide,
C'eſt

C'eſt en ſuivant vos pas, ô mon Dieu! que je ſors
D'un labirinthe affreux de peines, de remords.
J'implore à vos autels cette miſéricorde
Qu' aux cœurs vraiment touchés vôtre clémence accorde.
La honte & le regret d'avoir trahi mon Dieu
M'ont arraché du monde, & conduit dans ce lieu.
Donnez-moi donc, Seigneur! ce riche don des larmes,
Qui fait trouver aux ſaints dans leurs maux tant de charmes:
Que d'en verſer comme eux ſoit mon plus grand plaiſir,
En holocauſte alors je pourrai vous offrir
Un cœur tout pénétré de ſa douleur amére,
Et du plus vif regret d'avoir pû vous déplaire!

§. 19. §.

Vous êtes, ô mon Dieu! l'époux de vôtre égliſe;
Mon ame dans ſon ſein, & dans le vôtre admiſe
Vient

Vient par elle aujourdhui, fléchir vôtre courroux
Malgré tous mes péchés contre elle & contre vous,
Cé que l'égliſe aura délié ſur la terre
Le ſera dans le ciel : ainſi vôtre colére
Peut encor ſe fléchir ; cet aſſuré ſecours
D'un malheureux pecheur eſt l'unique recours.
J'ai mis tout mon eſpoir dans cette tendre mere,
Elle m'a ſécouru dans l'état de miſére,
Où je m'étois plongé par mon égarement,
De mon retour vers vous elle ſera garant,
Elle étoit mon refuge & ma médiatrice,
Lorſque je méritois un éternel ſupplice ;
J'étois indigne hélas ! dans ce tems malheureux
D'adreſſer à mon Dieu mes ſoûpirs & mes vœux ;
Quels ſeront les tranſports de ma reconnoiſſance
Et que ne dois-je point à ſa tendre indulgence
Malgré cette tiédeur à remplir mon devoir.
J'étois dans vôtre temple hélas ! ſans m'émouvoir
J'y portois avec moi l'ennui pour la priere,

Et

Et cherchois les moyen de pouvois m'y ſouſtraire.
Pour oſer violer chaque commandement,
Le plus léger prétexte étoit trop ſuffiſant;
De ce fatal degoût ma pareſſe complice
Me traînoit avec peine à ce ſaint ſacrifice,
Où vous renouvellez le triſte ſouvenir
Des maux que vôtre amour pour nous vous fit ſouffrir.
Où mon maître, où mon Dieu pour mon ſalut s'immole.
Si j'allois écouter vôtre ſainte parole
Bien loin d'en profiter, c'étoit pour critiquer
Le miniſtre ſacré qui venoit l'expliquer;
J'ai pouſſé juſques là mon inſolence extrême,
Ingrate, indigne fille d'une mere qui m'aime;
Par elle il m'eſt permis de recourir à vous,
Et tout ce que j'ai fait, mérite ſon courroux.
Que de fois, de mieux vivre, ai.je fait la promeſſe!
Je déteſtois le monde, & le ſuivois ſans ceſſe;
Quand au pied de l'autel je demandois pardon,
J'étois encore alors l'éſclave du Démon,

Je

Je me trouvois toûjours loin de vous, & ſans guides
Hors du ſein de l'égliſe, ou dans des mains perfides,
Qui ſavoient derober un abîme à mes yeux
Dans lequel m'entraînoient leurs conſeils dangereux.
Oui ceux qui n'oſent pas vous appeller leur pere,
Qui ne reſpectent point l'égliſe comme mere,
Sont les fils du Démon, des pervers, des méchans,
Que doivent éviter vos fidéles enfans;
Exaucez ces enfans, Dieu de miſéricorde!
De vôtre ſainte égliſe éloignez la diſcorde,
Que de l'Eſprit divin la bénédiction
Se répande à jamais ſur la ſainte Sion:
Armez de tous vos traits ſon Ange tutélaire
Contre l'éſprit d'erreur, ſon cruel adverſaire,
Qu'il triomphe avec elle, & que de toutes parts
On vienne dans ſon ſein ſuivre vos étendarts,
Que nos Paſteurs prêchant les vérités ſacrées
Ramenent au bercail les brébis égarées;

Que je puiſſe à mon tour rentrer dans le chemin,
Qui ſeul peut me conduire mon heureux fin!
Mais pour y parvenir aſſurez-m'en la route,
O mon Dieu! banniſez juſques au moindre doute;
Eclairez mon eſprit, qui commence à ſentir
Ce qu'on court de dangers à vous déſobéir:
Oui, de tous les malheurs c'eſt là le plus terrible
Que d'être à vôtre voix indolent, inſenſible,

Mon Dieu! de cet état épargnez-moi l'horreur,
Achévez vôtre ouvrage, ô mon divin Sauveur!
L'effroi de mes péchés (je frémis quand j'y penſe)
Augmentera peut-être en faiſant pénitence
Cette ſainte rigueur qui loin de tout danger
Fait trouver vôtre joug ſi doux, & ſi léger;
C'eſt elle qui nous rend vrais enfans de l'égliſe,
Le refuge aſſuré d'une ame bien ſoumiſe,
C'eſt dans ſon ſein qu'on goûte en obſervant ſes loix

Les

Les biens qu'un Dieu Sauveur nous offre de ſa croix,
Accordez donc, mon Dieu! vos dons à nôtre mere,
Protegez ſes enfans, montrez vous nôtre pere;
Que vôtre Eſprit divin repande ſur Sion,
Ce qui fait ici-bas ſa conſolation,
Afin que nous portions de fruits doux, agréables
Qui puiſſent nous ſouſtraire aux arrêts effroyables
Que vous prononcerez dans ce jour ſolemnel
Sur les triſtes objets d'un courroux éternel.

§. 20. §.

Lorſque je n'aurai plus ce penchant ſi funeſte,
Source de tant d'erreurs qu'à préſent je déteſte,
Que de tous mes péchés contrit & répentant,
Vous ne verrez en moi qu'un pécheur pénitent,
Vous recevrez alors avec un oeil propice
De ce cœur tout à vous le digne ſacrifice;
Oui, mon Dieu! je pourrai ſans crainte vous l'offrir,
Pénétré comme il eſt, du plus vif répentir:
Mais ſi je ne renonce à ce monde profane,

Qui ne m'enſeigne rien que ce Dieu condamne;
Si ce cœur incertain voulant ſe convertir
N'efface ſes péchés par un vrai répentir,
Comment oſera-t-il, ſouillé de mille crimes
Offrir au Saint des Saints des vœux & des victimes,
Sans craindre qu'ajoûtant la profanation
Aux objets de colére & d'indignation,
Dieu dans le même inſtant ne s'arme de la foudre
Pour punir ſon audace & le reduire en poudre?
Ainſi donc, ô mon Dieu! lorſqu'au pied des autels
Je viens participer à vos dons immortels
Je ne ſaurois aſſez ſonger, qu'il faut m'y rendre
Avec les ſentimens que vous devez attendre:
Je ne dois point remettre à ce dernier moment
Ce qu'il faut pour ſortir de mon égarement:
Je dois examiner avec inquiétude
De mes goûts criminels la force & l'habitude:
Je dois rechercher tout & ne rien oublier
De ce qui devant Dieu peut me juſtifier;
Je dois me ſouvenir que je parle à mon juge,
Qui ſait tout, qui voit tout, mon unique refuge,

Que

Que mon pardon dépend de la ſincérité,
Dont mon ame retourne au Dieu quelle a quitté;
Loin de juſtifier par une vaine excuſe
Les fautes dont il faut que mon ame s'accuſe,
Je ne dois, ô mon Dieu! ſonger, qu'à mériter
Ce pardon qu'on n'obtient qu'en voulant éviter
Tout ce qui peut nous rendre indigne de vos graces:
Du divin Redempteur je dois ſuivre les traces
C'eſt en portant ſa croix avec componction,
Que l'on peut profiter de l'abſolution,
Que Dieu par un effet de ſa miſéricorde
Dans ce ſaint tribunal nous offre & nous accorde.
Mais ce juſte ſouci ne doit pas empêcher
D'avoir recours à lui, pour pouvoir s'approcher
De ſon ſaint Sacrement nôtre unique éſpérance,
Une ame doit en lui mettre ſa confiance,
Elle doit ſe jetter dans ſes bras paternels,
Et ne pas s'éloigner ſur tout de ſes autels.

Venez, ô mon Sauveur! allumer dans mon ame
Cet amour de vous-même, & cette vive flamme
Qui fait, que mépriſant tous les biens d'ici-bas,
Tout ce qui n'eſt point vous, eſt pour nous ſans appas.
O qu'une ame eſt heureuſe, & qu'elle eſt ſatisfaite,
Lorſque pour tout bonheur c'eſt Dieu qu'elle ſoûhaite!
Lorſque fuïant le monde & voyant ſon erreur
Elle n'aſpire à rien, qu'à plaire à ſon Sauveur!
Que la paix que pour lors elle goûte a de charmes!
Tranquille, elle en jouït ſans crainte & ſans allarmes;
De ceux dont elle voit le triſte égarement,
Elle plaint en ſecret l'horrible aveuglement.

Mere de nôtre Dieu, Vierge ſi ſécourable,
Vous, de tous les pécheurs aſile favorable,
Vous qui les regardez avec compaſſion,
Qui tant de fois avez obtenu leur Pardon,
Ne me refuſez pas vôtre ſainte aſſiſtance!

Deman-

Demandez pour mon cœur cette douce éſpérance
Qui fait l'appui du juſte en ſoûtenant ſa foi!
Priez vôtre cher Fils inceſſamment pour moi,
Ce Fils, nôtre Sauveur nous a nommés ſes freres;
Et vous, êtes pour nous la plus tendre des meres.
Pour prix de vos vertus jamais ce Dieux ſi bon
Ne vous a d'un pécheur refuſé le pardon;
Si les pleurs, les regrets, les remords d'un coupable
Peuvent rendre à vos yeux ſa priere agréable,
Vous devez recevoir la mienne & l'écouter:
C'eſt avec cet éſpoir que j'oſe préſenter
A vôtre divin Fils un cœur rempli de zéle,
Reſolu de mourir & de vivre fidéle,
Dans le ferme propos de ne plus le trahir
De l'aimer à jamais, & de plûtot ſubir
Les plus affreux tourmens, la mort la plus cruelle,
Que de reprendre encore la route criminelle
Qui conduit un pécheur à l'éternel trépas,
Et dont Dieu par ſa grace a retiré mes pas.
Souveraine des cieux, obtenez que mon ame
Se nourriſſe toûjours de l'amour qui l'enflamme!

Obte-

Obtenez de mon Dieu que je vais recevoir,
Que ſon ſang précieux, qui fait tout mon
éſpoir
Ne rende pas cette ame encor plus criminelle;
Qu'au lieu de la conduire à la vie éternelle,
De ces miſtères ſaints la profanation
Ne paſſent pas un jour ſa condamnation
Soumis, humilié, proſterné contre terre,
Vierge ſainte! daignez exaucer ma priere.
Obtenez de mon Dieu ma ſatisfaction,
Obtenez qu'il ajoute à ma contrition,
Qui pour Dieu peut en faire une offrande
agréable;
Je veux qu'en approchant de vôtre ſainte
table
O mon Dieu! vous l'offrit ſur vos divins
autels
Lavé, purifié de ſes goûts criminels:
C'eſt là l'oblation, l'offrande de juſtice
Que vous regarderez avec un œil propice.

REMARQUES GENERALES.

L'Illuſtre Solitaire Saint Aphrâtés, deſiroit que l'on écrivît en toutes langues, & de toutes manieres contre les Hereſies qui troubloient l'Egliſe. La raiſon qu'il en donne eſt bien ſolide: ſi un livre, diſoit il, n'eſt pas entendu d'un Heretique, un autre livre compoſé d'un autre ſtile. & d'une maniere differente, pourra lui être agréable; & comme il y a des gouts differents pour les alimens du corps, il y en a auſſi pour la ſatisfaction de l'eſprit: c'eſt pourquoi ce Saint conſeilloit d'écrire en toutes langues, & de toutes manieres, contre les Hereſies qui étoient de ſon temps, afin de gagner tout le monde à Jeſus Chriſt.

Ce ſentiment eſt bien digne du courage d'un Serviteur de J. C., qui quitta ſon deſert, pour ſoutenir ſa Divinité, combattuë par les Ariens, appuyés de l'autorité de l'Empereur Valens: & qui répondit à ce Prince, Vous me demandez pourquoi j'abandonne ma Cellule? C'eſt pour prier Dieu avec les Orthodoxes, qu'il vous faſſe connoître la grandeur de vôtre peché.

C'eſt dans l'eſprit de ce Saint que je donne au public le preſent Livre. *Car quoi que*

l'on

l'on en voye paroître tous les jours differents sur ces matieres; neantmoins j'espére de la misericorde de Dieu, que celui-ci ne sera pas inutile, DIEU aiant des voyes & des manieres diverses, pour faire connoître la vérité.

Peut-être même qu'il y en aura plusieurs d'entre nos freres errans qui auront beaucoup de joye de voir la Controverse proposée de cette maniére aussi claire que courte.

Erasme de Rotterdam écrit à un de ses amis, qu'il avoit paru depuis quelques jours, un livre composé par le Cardinal Cajetan, dans lequel ce sçavant homme ne s'étoit emporté ny en injure, ny de colere contre personne; mais avoit expliqué la Doctrine de l'Eglise, d'une maniere fort intelligible, soutenuë d'autorité & de bons témoignages; & le tout fait avec beaucoup d'esprit & de travail. Il ajoûte qu'il desireroit de tout son cœur, qu'on donnât six cens Volumes, écrits d'une maniere qui expliqueroit nettement la Doctrine de l'Eglise, & qui n'excitât pas du tumulte; car disoit il, j'aime la paix, & la concorde entre les Chrêtiens, jusques à ce point, Que la verité qui porte à la sedition ou à la faction, m'est odieuse. * Mihi sane adeo est invisa discordia, ut veritas etiam displicent seditiosa.

Il

* Petro Barbyrio Brugis 1521.

Il ſemble que le St. Eſprit nous ait voulu inſtruire de cette maniere d'écrire fortement, mais en peu de paroles, lors qu'il a dit par le Sage. * Verba ſapientium quaſi ſtimuli, & quaſi clavi in altum defixi, quæ per magiſtrorum conſilium data ſunt à Paſtore uno. *Les paroles des ſages ſont comme des aiguillons, & comme des clous enfoncés profondement, que le Paſteur unique nous a donnés par le conſeil & la ſageſſe des Maîtres.*

Dans ce petit Ouvrage, je me ſuis arrêté au Point deciſif, ſçavoir, à faire connoître l'Egliſe qu'il faut croire, parce que c'eſt elle qui doit nous inſtruire de tout ce qui eſt neceſſaire pour nôtre ſalut, & que nous ſommes en ſeureté d'être avec l'Egliſe Catholique. Je dis à nos freres ſeparés, comme l'Ange à St. Jean. ** Venez avec moi, & je vous montreray l'Epouſe qui eſt *l'Epouſe* de l'Agneau.

Je fais voir ſi invinciblement l'Autorité de l'Egliſe Catholique, que c'eſt ſe fermer les yeux en plein midi, que de ne la pas reconnoître, & c'eſt ſe precipiter volontairement dans l'Enfer, plûtôt que de reconnoître cette Epouſe de Jeſus-Chriſt, qui a voulu que ſon Egliſe fut comme une ville batie ſur une montagne, laquelle par ſon élevation, eſt vûë de toutes parts & reconnuë de tout le monde.

* Eccleſiaſt. 12, 12.
** Apoc. 21, 9.

Nos freres ſeparés pourront me demander, d'où vient que dans l'Egliſe Catholique, on ſe ſert de l'Ecriture expliquée par les Saints Peres? La réponſe doit les ſatisfaire beaucoup. Saint Pierre a dit, que dans les Lettres de St. Paul, Il y a quelques endroits difficiles à entendre; que des hommes ignorants & legers * detournent en de mauvais ſens, & dont ils abuſent auſſi bien que des autres Ecritures, à leur propre ruïne.

L'Egliſe voulant prevenir la perte de ſes enfans qui ont l'eſprit ſuperbe & opiniâtre, elle leur propoſe l'Ecriture Sainte expliquée par les Saints Peres, afin de les porter au reſpect pour cette divine parole. Car Dieu a dit au pecheur, Pourquoi annoncez-vous mes preceptes? ** Pourquoi parlez-vous de mon alliance? Vous qui haïſſez la verité, & qui ne tenez aucun compte de mes paroles.

* * * * *

Je ne veux point inſulter à nos freres qui ſont encore ſeparés de nous, & dont j'eſpere toûjours le retour dans le ſein de l'Egliſe leur Mere. Je leur diray ſeulement une choſe qui pourra les ſurprendre parce qu'ils n'y ont fait peut être aucune Reflexion; *la pretenduë Reformation, porte à l'indifference de Religion.* Voilà pourquoi il ne faut pas s'éton-

* 2. Petr 3. 16.
** Pſ. 49. 17.

p'étonner s'ils ont tant de peine de revenir à nous. L'abyme qui étoit entre le mauvais riche & le ſein d'Abraham, n'étoit pas ſi grand ny ſi difficile à paſſer *, que celui qui eſt entre une Religion commode, qui n'oblige à rien, dans laquelle on croit ce que l'on veut, où l'on n'eſt obligé à aucune mortification; & une Religion incommode aux paſſions, qui mortifie tous les ſens, & qui porte à une vie de la foy, qui nous fait croire ce que nous ne pouvons comprendre.

Je ne feray que repreſenter les principes de la Confeſſion de Foy de nos freres ſeparés, ſur lesquels j'établis une concluſion ferme & inconteſtable: Que le Proteſtantiſme porte à l'indifference de Religion; Je n'oſerois ajoûter à l'incrédulité ou même à l'Impiété ſi fort à la mode aujourd'hui, de peur qu'ils ne croyent qu'on les veut pouſſer trop loin.

Je cherche leurs ames, & je ne croi pas qu'on puiſſe leur faire connoître plus de deſir, ni plus d'affection pour leur ſalut, qu'en leur decouvrant l'abyme de l'aveuglement dans lequel ils ſont, afin qu'ils demandent à Dieu la grace d'en ſortir. Je la demande jour & nuit pour eux.

Cette preſomption temeraire & criminelle que les Proteſtans ont heritè de leurs Ancêtres,

* Luc. 16. 26.

qui eſt comme un ſecond peché originel, qui demeure dans eux-mêmes quant à la coulpe, aprés le baptême, empêche le retour à l'Egliſe, & fait des fauſſes converſions dans pluſieurs de ceux qui ſont revenus.

Voici quelle eſt cette preſomption criminelle: De ne s'arrêter ni aux Peres, ni aux Conciles, mais que chacun peut & ſe doit rendre juge & des Peres & des Conciles, & même des Livres de l'Ecriture, par la lumiere qu'il s'imaginera avoir trouvé dans l'Ecriture, aprés avoir invoqué le Saint Eſprit.

Le Demon ne pouvoit jamais inventer une Doctrine plus conforme à l'orgueil de l'eſprit, ni plus propre pour le conſerver dans l'éloignement, & dans l'averſion de la verité, que de faire établir pour article d'une fauſſe Confeſſion de Foy, un principe qui eſt le poiſon mortel de la verité. Faire Juge de tout, je dis de tout ce qu'il y a de plus grand, de plus ſaint, & de plus important au monde, l'eſprit d'un homme menteur, ignorant, ſuperbe, & aveugle. Ce ſont les qualités que l'Ecriture donne à l'eſprit de l'homme depuis ſon peché.

Nos freres ſeparés ne peuvent pas conteſter ce que j'avance ici, puiſque c'eſt un article de leur Confeſſion de Foy. Quoi, un Artiſan, un Payſan de nul eſprit, de nulle lit-

litterature, sans education, sans autre travail que d'invoquer en un moment l'assistance du St. Esprit, prononcera sur les verités de la Foy, & ôtera d'un seul coup, sept Livres Saints & Canoniques, du nombre des Livres de l'Ecriture? Quoi-que l'Eglise dans le 3e Concile de Carthage, tenu il y a treize cens ans *, les ait declarés être Livres Saints, & Ecriture divine.

Ajoûtez à cette presomption criminelle, & hereditaire; la nouvelle distinction, qu'ils ont fabriquée de nos jours; des points fondamentaux, d'avec les non-fondamentaux: & vous conclurez, que c'est une proposition inconteſtable, que la Religion Protestante porte par ses principes à l'indifference de Religion.

Jamais proposition ne fut établie plus veritablement sûr des principes qui portent à cette conclusion: *Je suis juge des Peres, des Conciles, & même des Livres de l'Ecriture, donc je ferai telle Religion que je voudrai; donc je croirai selon que mon esprit m'éclairera & me fera trouver une Religion conforme à mes inclinations.* ** Il ne faut que vojager dans les païs où la Religion Protestante est la Religion dominante, pour connoître que toute Religion y est admise, c'est à dire, qu'il n'y a aucune

* Anno 485. c. 47.
** Summa Religio, nullam respuere falsitatem.

Religion, mais un fantôme de Religion, où l'on croit ce que l'on veut, pourvû que l'on ne nie point qu'il y ait un Dieu & trois personnes en Dieu, & que le Fils de Dieu se soit fait homme pour nous.

Voilà tout au plus ce que l'on est obligé de croire, pour être reputé bon chretien parmi les Protestans, & passer pour honnet homme.

Une seconde preuve est; Que la Doctrine constante des Protestans est, „ Que les plus „ énormes péchés n'empêchent point que les „ fidelles qui les commettent, ne demeurent „ enfans de DIEU. *

Cette inamissibilité de la justice, donne de l'horreur. Car comment se peut-il faire que l'on soit en même temps, enfant de Dieu, & enfant du Diable. Jesus-Christ disoit aux Pharisiens: *Vous êtes les enfans du diable, & vous voulez executer les desirs de vôtre*

* Cette Doctrine de nos freres separés est fondée sur l'article 11, 18, 20, & 22. de la Confession de Foy Reformée; & déclarée dans le Synode de Dordrecht en 1619, lequel Synode fut confirmé l'année d'aprés dans le Synode National des Cevennes. Quoiqu'on ne cite point ici la Confession d'Augsbourg, néamoins ceux de cette Communion ne nieront pas, que leur Doctrine tend a élargir la voye du Ciel, par leur Supposition de l'Impossibilité d'observer les Commandemens de la Loi de Dieu, & que la simple Foi en la satisfaction du Sauveur suffit à leur justification.

vôtre Pere. * Il leur avoit dit auparavant : *Quiconque commet le peché, eſt eſclave du peché. Or l'eſclave ne demeure pas toûjours en la maiſon, mais le fils y demeure toûjours.* **

Le St. Apôtre a dit : *Quelle union peut il y avoir entre la Juſtice & l'iniquité? Quel commerce entre la lumiere & les tenebres? Quel accord entre Jeſus Chriſt & Belial? Quel rapport entre le Temple de Dieu, & des Idoles?* ***

Poſé ce principe deteſtable, qu'on ne perd jamais la qualité de juſtes & d'enfans de Dieu, tels crimes que l'on commette; ceux qui font voir, *qu'ils ont plus de politique, que de Religion*, n'auront aucune peine de s'accommoder d'une autre creance, ſi elle devient la plus forte.

Lors que l'interêt eſt le dominant de nôtre cœur, nôtre Religion ſuit nôtre interêt : les preuves en ſont publiques de toutes parts.

Une troiſiéme preuve eſt, ce que diſent nos freres ſeparés : *Que les Vœux monaſtiques, deffenſes de Mariage & de l'Uſage des Viandes, ſont precedées de la boutique de Satan, comme auſſi la Confeſſion auriculaire.*

Depuis le peché d'Adam, nous ſommes tous portés au mal, **** mais à tout mal, il n'y

* Joan. 8. 44. ** v. 34. *** 2 Cor. 6. 15.
**** Gen. 6 5. Cuncta cogitatio cordis intenta ad malum, omni tempore.

n'y a que la grace de nôtre Seigneur Jesus-Christ qui nous empêche d'y tomber; cette grace nous inspire des preservatifs, qui sont les jeunes, les austerités, une vie chaste, & éloignée du monde, la frequentation des Sacremens; avec ces remedes l'on se conserve dans l'amour de Jesus-Christ; sans ces remedes l'on tombe dans le desordre, & du desordre dans l'insensiblité sur la perte de son salut.

Je ne veux point d'autres preuves, que ce que Luther dit de soi même; *Tandis*, dit-il, *qu'il a vécu dans nôtre Communion, il a reprimé les mouvemens de sa chair, par des veilles, des jeunes, & des priéres, il a eu un grand respect pour le Pape, & a pratiqué la chasteté, la pauvreté, & l'obeïssance.* * Je n'oserois ajoûter ce qu'il dit du dereglement de sa vie, depuis sa pretenduë Reformation, & j'aurois honte de rapporter ce qu'il deduit sans pudeur, mais avec une effronterie qui me fait rougir pour lui.

J'écris (graces à nôtre Seigneur Jesus-Christ) avec beaucoup de compassion sur l'aveuglement de nos freres separés; ils sont dignes de toutes larmes, car ils sont gloire d'avoir ôté les remedes qui devoient leur donner la vie de leurs ames. *Insani adversus*

* ms tom. 5. in c. 1. ad Galat. v. 14. fol. 209.

ſus antidotum, quo ſalvari potuiſſent, pour me ſervir des termes de St. Auguſtin. *

Une quatriéme preuve eſt, qu'ils n'ont aucunes Ceremonies de Religion, qui les uniſſent enſemble dans le ſervice de DIEU, par obligation. Ils ne peuvent en trouver aucune dans les Articles de leur Confeſſion de Foi. Bien éloignés de cela, ils condamnent les Aſſemblées de la Papauté. Ils diſent anatheme à tous ceux qui y viennent, & declarent que tous les Paſteurs ſont égaux; *Sans qu'aucun Paſteur, ni qu'aucune Egliſe doive pretendre domination ou ſeigneurie ſur l'autre.*

Voilà un grand chemin, & très ſeur, ou à l'Atheïſme, ou au moins à l'indifference de Religion. Il eſt remarqué dans l'Hiſtoire Romaine, que durant les proſcriptions du Triumvirat, un Senateur Romain, pour n'être pas connu des aſſaſſins, avoit mis un emplatre ſur un de ſes yeux, comme s'il l'avoit perdu; le tems de ces ſanglantes tragedies étant paſſé, il fit ôter ſon emplatre, dans l'eſperance de ſe ſervir de cet œil; mais la faculté de la vûë par le non exercice de cet œil, les rayons viſuëls étoient paſſés à l'autre œil; deſorte qu'il demeura veritablement borgne, & n'ayant qu'un œil juſques à la mort.

L'ex-

* Si præocupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos qui ſpirituales eſtis, hujusmodi inſtruite in ſpiritu lenitatis; conſiderans te ipſum. Gal. 6. 1. Art. 28. Art 30.

L'experience nous fait connoître tous les jours, que l'on tombe dans l'irreligion, faute d'exercice & de pratique dans les obligations de la Religion. Cela eſt une verité d'experience. D'où s'enſuit que nos freres ſeparés, n'ont aucune obligation exterieure, qui les uniſſe enſemble indiſpenſablement, dans les Exercices & les Ceremonies publiques d'un culte divin, qui excite au Reſpect & à la Devotion envers la divinité & manifeſte la Communion des Saints. Ils tombent inſenſiblement dans l'indifference de Religion, & de là dans l'Incredulité, qu'ils croyent cacher en ſe vantant d'être honnêtes gens. Je les prie donc de ne pas ſe refuſer plus longtems aux exhortations que la bonté divine leur fait faire, de rentrer dans l'Unité, ſainteté, & Catholicité du Bercail Apoſtolique, où ſeul ils peuvent jouir de la grande grace que Dieu a bien voulu accorder à ceux qui écouteroient ſon Egliſe, ſavoir l'Uſage des Saints Sacrements qui ſont des Sources pour la Vie éternelle, dont hors de l'Egliſe Catholique on ne trouve que les noms, & non pas la réalité: puiſque les miniſtres des differentes ſectes n'ayant point la Miſſion Apoſtolique, ils n'ont point la puiſſance de conſacrer la Sainte Euchariſtie, & ne peuvent délier les pêcheurs, étans eux-mêmes liés par le Ban qu'a prononcé contre eux & contre leurs adhérants la ſainte Egliſe Catholique & Apoſtolique.

COURTE CONTROVERSE
SUR LA QUESTION:
S'IL FAUT ECOUTER AVEC SOUMISSION L'EGLISE CATHOLIQUE?

Ce qu'on va rapporter eſt tiré des Sermons de la fondation de M. Boyle. Les plus habiles Anglois ont été chargés de ces Traités importans. Mr. Ibbot tient un rang diſtingué entre ces illuſtres Ecrivains: on ne peut lui refuſer un profond ſçavoir & un eſprit élevé; il ſuffit, pour s'en convaincre, de ſçavoir le rang qu'il occupe parmi les Sçavans de ſa Nation, qui, comme on ſçait, eſt une des plus cultivées de l'Europe.

Je me bornerai à rapporter fidélement les ſolutions que ce Docteur donne aux argumens des Catholiques; j'y ajouterai des courtes réflexions en faveur de ceux, qui n'étant pas aſſez verſés dans ces matiéres, n'appercevroient pas facilement en quoi péchent les réponſes du Docteur Anglois. Après cela j'eſpere que tout eſprit qui lira ſans prévention, ſera convaincu que la Soumiſſion à l'Egliſe

liſe eſt ſi obligatoire, qu'on ne peut s'y refuſer, après avoir bien conſideré les abſurdités & les fauſſetés que le Schisme eſt obligé d'employer pour la combattre. Le Sermon dont il eſt ici queſtion ſe trouve dans le tome 4. de l'Ouvrage intitulé : *Défenſe de la Religion naturelle & révélée, contre les Infideles & les Incrédules.*

L'objet principal de ces Sermons eſt de montrer l'uſage que l'on doit faire du jugement particulier, ou de la liberté de penſer. Il eſt aiſé de concevoir que M. Ibbot Anglois & Proteſtant a dû appuyer ce ſyſtême, & combattre la voie d'autorité employée par l'Egliſe. Il eſt vrai qu'il met certaines reſtrictions, qui ne permettent pas d'aller auſſi loin que quelques uns de ſa Communion. Toutefois il ne peut fléchir ſous le joug de l'autorité; il met la raiſon pour le principal motif de notre conſentement aux vérités révélées. Comme il eſt de bonnefoi, il n'a pas cru devoir diſſimuler les objections de ſes adverſaires : on ne peut l'accuſer de les énerver, en homme de beaucoup d'eſprit il les rapporte avec netteté & préciſion. Il me reſte à examiner ſes réponſes, pour en faire ſentir l'inſuffiſance au lecteur judicieux. Je prie ſeulement qu'on faſſe attention, que ſi un homme auſſi docte, qui poſſédoit à fond tout ce que les Proteſtans ont écrit de meilleur, n'a pû répondre ſolidement aux raiſons des Catholiques, cela ne peut provenir que de

de la méchanceté de la Cauſe qu'il défend C'eſt ce dont on va juger.

Voici la premiere objection que ſe propoſe M. Ibbot : * *La liberté que l'on abandonne à chacun de juger pour ſoi-même, dans les choſes de la Religion, doit avoir pour ſuite néceſſaire une grande diverſité de ſentimens, qui déchirent le ſein de l'Egliſe Chrétienne, & qui ne peuvent auſſi qu'y cauſer un grand nombre d'erreurs pernicieuſes, & d'affreuſes héréſies.*

Je réponds 1mo. dit-il, *que l'on ſuppoſe contre toute vraiſemblance, & contre tout le reſpect qui eſt dû à la Religion Chrétienne, que la liberté de juger pour ſoi même, abandonnée à chacun, doit naturellement introduire la diviſion parmi les Chrétiens, & en rendre la foi arbitraire ; il me paroit évident au contraire que plus cette Religion ſeroit étudiée & connuë, & plus auſſi elle devroit rapprocher les cœurs, & réunir les eſprits.* Ce n'eſt point une ſuppoſition contre la vraiſemblance, mais un fait certain, que chez les Proteſtans, où l'on juge par ſoi-même, il regne une grande diviſion, & que chez eux la foi eſt arbitraire. M. Ibbot ſans ſortir de ſon Iſle, pouvoit s'en convaincre par tout ce qu'il voyoit ſous ſes yeux. D'où vient cette multitude de Sectes qui inondent l'Angleterre ? D'où vient cette prodigieuſe diverſité de ſentimens par-

)(2 mi

* Pag. 503. & ſuiv.

mi ceux qui ſont d'une même Egliſe, que dis-je, dans une même famille? C'eſt l'eſprit particulier & la voie d'examen qui ont enfanté cette confuſion. On ne conteſtera pas que les Proteſtans n'étudient l'Ecriture; cette étude a-t-elle ſervi à rapprocher les cœurs, & à réunir les eſprits? La maxime que le ſçavant Anglois avance ici, eſt démentie par l'expérience; ce n'eſt donc qu'une fauſſe conjecture. Il ajoute: *Le ſecret, les ténebres, l'ignorance ne conviennent qu'aux fauſſes Religions, qui doivent toujours craindre d'être approfondies. La vraie eſt la lumiere, & aime la lumiere.* Ne diroit-on pas, à entendre M. Ibbot, que les Catholiques ont des myſteres ſecrets qu'ils n'oſeroient produire au grand jour? qu'on cache parmi nous certaines doctrines, qui ne vont pas juſqu'au peuple? Tous nos dogmes ſe trouvent dans les Catéchiſmes qu'on met en main des enfans mêmes. L'Egliſe eſt ſi éloignée de favoriſer l'ignorance, qu'elle ne ceſſe d'exhorter les fideles de s'inſtruire, & qu'elle ordonne aux Paſteurs de leur rompre le pain de la parole avec aſſiduité. Le Docteur Anglois ne fait donc ici qu'une vaine déclamation, qui ne touche point le fond de la queſtion.

J'ajoute 2do. dit-il, *que dans les tems & les lieux où la liberté de juger par ſoi même a été reconnue, elle y a été ſi peu la ſource néceſſaire des diſſentions, des erreurs & des héréſies,*

qu'on

qu'on y a vû de vaſtes multitudes de Chrétiens vivre dans la plus parfaite union de ſymbole & de culte; nous en appellons au ſiécle heureux de l'Egliſe naiſſante. On ſoutient à M. Ibbot qu'on ne peut aſſigner aucun tems, où il a été d'uſage dans l'Egliſe, que les fideles réglaſſent leur foi ſur leur examen particulier. C'a toujours été aux premiers Paſteurs à prononcer ſur les doutes qui s'élevoient; eux ſeuls ont pû les fixer. C'eſt en effet ce qui a paru dans l'Egliſe naiſſante touchant le doute où l'on étoit, ſi on devoit encore s'aſſujettir à certaines obſervances de la loi. Les Apôtres & les Anciens s'aſſemblerent pour prononcer ſur cette difficulté, & ce Concile termina le différend; les multitudes de Chrétiens qui vivoient dans l'union, n'en étoient redevables qu'à leur ſoumiſſion à la voix de leurs Paſteurs; car s'ils euſſent voulu ſuivre leur ſens privé; ils ſe ſeroient diviſés, comme il eſt arrivé aux Proteſtans, quand ils ont ſuivi cette méthode. Cette union au reſte étoit ſi peu le fruit de l'examen par ſoi-même de l'Ecriture, que S. Irenée atteſte qu'il y avoit de grandes multitudes de Chrétiens qui vivoient dans la foi ſans le ſecours de l'Ecriture, qui ne ſe trouvoit pas chez eux. La ſeule doctrine qu'ils puiſoient chez leurs Paſteurs, ſuffiſoit pour cela.

Mais 3tio. *sur quoi fondé prétend-on que c'eſt de l'étude & de la connoiſſance de la Religion Chrétienne que viennent les ſchiſmes & les opinions monſtrueuſes qui la dénaturent, ou qui la renverſent?* C'eſt ſur l'expérience qu'on ſe fonde, quand on aſſure que la choſe eſt ainſi. Il faut néanmoins diſtinguer deux ſortes d'études de la Religon ; l'une qui ſe fait avec la ſoumiſſion dûë aux oracles de l'Egliſe ; on avoue que celle-ci ne peut produire de ſchiſmes ni d'opinions erronées : l'autre eſt celle que chaque particulier fait, en ne ſuivant que ſes lumiéres propres, & mépriſant de s'en tenir à la déciſion des premiers Paſteurs. Qui ne ſent que cette voie ne peut aboutir qu'à l'erreur, & c'eſt en effet où ont échoué tous ceux qui l'ont ſuivie.

Ne ſeroit-il pas plus ſûr, ajoute M. Ibbot, *d'en chercher l'origine dans la vanité des uns qui s'entêtent de leurs propres idées? Dans l'orgueil des autres qui veulent faire parler d'eux dans le monde? Dans un fond d'avarice, qui cherche à faire commerce de ſon ſçavoir dans les choſes ſacrées? Dans un fond de corruption, &c.* On n'a garde de nier que toutes ces choſes ne ſoient des ſources des erreurs en matiére de Religion ; c'en ſont même, ſi l'on veut, les principales : c'eſt pour les éviter ſurement, que les particuliers doivent s'attacher à la voie d'autorité

ité, qui eſt celle dont ſe ſervent les Catholiques. Tout le tems qu'on s'en rapportera à ſes propres lumières, d'où ſçaura-t on qu'un orgueil ſecret n'eſt pas le motif qui nous fait ſuivre telle ou telle opinion? Qui pourra s'aſſurer que la vanité, l'avarice, n'influe pas principalement, quand on ſe décide pour un parti, plutôt que pour un autre? Le cœur humain a tant de replis, qu'il eſt bien difficile de démêler, au juſte quel eſt ſon principal motif. Rien de ſi aiſé, que de ſe faire illuſion ſur ce diſcernement.

Suppoſé pourtant 4to. *que tout ce déſordre ne vint que de la liberté de juger pour ſoi-même, s'enſuivroit-il que cette liberté dût être abolie?* Oui ſans doute, on devroit interdire l'uſage d'une choſe qui cauſe des effets ſi pernicieux. On voit par cet aveu du Docteur Ibbot qu'il n'a pû diſſimuler les ſuites fâcheuſes que l'examen particulier entraîne avec ſoi. Il tâche de les couvrir par une réponſe auſſi fauſſe que l'eſt ſon principe, en ajoutant, *Hé! Comment le feroit-on? La choſe eſt impoſſible; elle ſeroit même d'une injuſtice criante, puiſque l'on dépouilleroit les hommes du privilege le plus eſſentiel & le plus diſtinctif de l'humanité.* Voilà un ſophiſme des plus groſſiers. On confond l'eſſence de la liberté avec ſon exercice déſordonné. Eſt-ce que les loix nous dépouillent de l'humanité? Nous privent-elles d'être des créatures lib-

res, quand elles défendent aux particuliers de ſe faire juſtice à eux-mêmes? Il n'eſt pas douteux que le pouvoir d'agir d'une façon ou d'une autre, en quoi conſiſte la nature de la liberté, ne ſoit eſſentiel à l'homme; mais il n'eſt pas moins certain qu'on peut lui interdire telles ou telles actions qui iroient à ſon désavantage, ou à celui de la ſociété. Il auroit tort de ſe récrier qu'on le prive de ſon privilége le plus diſtinctif. L'examen pour ſoi-même eſt pernicieux en fait de Religion; on a donc droit d'exiger la ſoumiſſion aux Paſteurs, & c'eſt en effet ce que Dieu preſcrit.

5to. *Il y a, dit on, beaucoup d'inconvéniens à leur (aux hommes) laiſſer cette liberté, vû les divers abus qu'ils en peuvent faire, & qu'ils en font ſi ſouvent. J'en conviens, mais ſans dire que ces inconvéniens ſeroient peut-être plus grands à la ſupprimer, je demande en vertu de quelle autorité l'on prétend dépouiller les hommes d'un droit, dont Dieu lui-même les a inveſtis?* Puis il ajoute plus bas: *Ce ſeroit donner un coup mortel à la nature humaine, & ne la rendroit-il pas auſſi incapable de vertu que de vice?* Je n'ajoute ces dernieres paroles, que pour faire voir que M. Ibbot emploÿe ici le même ſophiſme, que celui dont il s'eſt ſervi plus haut, en confondant l'eſſence de la liberté avec ſon exercice, car à moins d'entendre ce qu'il dit

de

de la liberté prise en elle-même, son raisonnement manque de sens. D'ailleurs, qui ne sçait que quoiqu'on fasse, on ne peut jamais ôter à l'homme sa liberté; la violence la plus marquée ne peut lui ravir cette faculté, qui fait partie de son être raisonnable. A plus forte raison quand l'Eglise exige de ses enfans de la docilité & de la soumission, on ne doit rien craindre pour la liberté. M. Ibbot est contraint d'avouer qu'il s'ensuit beaucoup d'inconvéniens de la liberté d'examiner pour soi-même: c'est tout ce qu'on prétend lui prouver, & son aveu mérite d'être remarqué. Il n'est pas croyable que J. C. la souveraine Sagesse, n'ait donné à son Eglise qu'un moyen pour connoitre la vérité, qui seroit sujet à beaucoup d'inconvéniens, comme le Docteur Anglois est forcé d'en convenir.

6to. *En vain on parle pour cet effet d'une succession de Juges infaillibles dans le sein de l'Eglise Chrétienne.* Non, ce n'est pas vainement qu'on fait valoir cette succession, puisqu'elle seule peut remédier aux maux du schisme & de l'hérésie. *Nous croyons pouvoir établir avec confiance, que l'infaillibilité d'un Juge visible ne remédieroit à rien dans l'Eglise. Il y a des Communions qui prétendent posséder cet abrégé des Controverses; & peut-on dire de bonne foi qu'il y ait dans leur sein moins de divisions, moins de disputes, qu'il*

n'y en a dans les Païs les plus libres? Il y a eu un tems où, les Apôtres vivans encore, l'Eglise posseda des guides infaillibles: & qui ne sçait que dans ces tems-là même, l'Eglise fut extrêmement divisée, qu'il y eût des erreurs & des hérésies? On ne connoit qu'une Communion qui prétende avoir l'infaillibilité; quand on avance, qu'elle ne remédie à rien, y pense-t-on bien? N'est-ce pas quelque chose d'indiquer sûrement le vrai sens de la parole de DIEU, & d'éloigner tout ce qui lui est étranger? Que faut-il de plus aux fideles pour marcher sans danger, & pour fixer leur foi? Les divisions & les disputes qu'on suppose dans l'Eglise Romaine, ne regardent point les dogmes & les articles de foi définis, elles ne roulent que sur des matieres indécises, où chacun sans péril peut opiner comme il lui plait. On ne peut lire sans étonnement ce que M. Ibbot dit ici, que dans l'Eglise primitive, sous les Apôtres même, il y a eu des erreurs & des hérésies. Il n'y a pas assez réfléchi. On avoueroit volontiers que de leur tems il s'est vû des hérésies: mais jamais l'Eglise ne renferma d'hérétiques dans son sein; aussi-tôt qu'ils ont joint l'erreur à l'obstination, elle les a bannis de sa Communion. *Ils sont sortis d'entre nous*, dit S. Jean, *parce qu'ils n'étoient pas des nôtres.* M. Ibbot remarque que les hérésies peuvent produire un

bien,

bien, mais ce n'eſt pas une raiſon pour adopter un principe qui tend à les faire naître.

La ſeconde objection que ſe propoſe M. Ibbot eſt conçuë en ces termes : *Si vous accordez à chacun la liberté de juger pour ſoi-même, vous lui accorderez*, dit-on, *celle de ne croire que ce qui lui paroit vrai, & par conſéquent celle de ne point croire des articles fondamentaux de la Religion Chrétienne, qui ne lui paroîtront pas véritables.*

Telle eſt la difficulté que nous propoſons aux Proteſtans ; voyons comment le Docteur Anglois la réſout. *La reponſe*, dit-il, *eſt aiſée, & ſe préſente actuellement d'elle-même, on poſe un cas impoſſible. Car ſi l'Ecriture eſt la regle unique de la foi du Chrétien, & ſi cette Ecriture eſt claire dans toutes les choſes dont la connoiſſance eſt néceſſaire pour le ſalut, il eſt d'une entiere impoſſibilité qu'un homme, qui étudie ſa Religion dans la droiture de cœur que cet ouvrage demande, n'y découvre pas toutes les vérités ſalutaires, ou qu'il en rejette aucune de cet ordre qu'il y aura trouvées.* Il y auroit bien des choſes à dire ſur ce qu'on vient de lire ; mais comme on s'eſt fait une loi d'être ſuccint, on ſe contentera de quelques réflexions, qui en développeront le faux. Le cas poſé eſt ſi peu impoſſible, qu'il exiſte actuellement. Eſt-ce que les Sociniens, en

en jugeant par eux-mêmes, ne nient pas des articles fondamentaux, quand ils soutiennent que J. C. n'est point Dieu, & qu'ils en disent autant du S. Esprit ? D'ailleurs on sçait assez combien on a pressé les Protestans, quand on leur a montré l'impossibilité où ils étoient de fixer la différence d'un article fondamental avec un autre qu'ils prétendent n'etre pas tel. Quel est le but de M. Ibbot, quand il établit comme certain ce qui n'est qu'une pure supposition? *Si l'Ecriture*, dit-il, *est la regle unique des Chrétiens.* Ne sçait-il pas que c'est une chose contestée, & que les Catholiques soutiennent que la Tradition n'a pas moins de force pour constater un dogme que l'Ecriture même? Il ne peut encore ignorer que cette Communion n'admet point la clarté qu'il suppose dans l'Ecriture, & qu'elle a besoin d'être interprétée par un Juge vivant. Il y a de la mauvaise foi à supposer comme certain & avoué une chose qui est contestée si légitimement. Tout son raisonnement appuyé sur des conditionnelles fausses, ne peut avoir aucune solidité. Où cet Ecrivain a-t-il pris l'impossibilité qu'il suppose, de ne pas voir toutes les vérités nécessaires, quand on étudie l'Ecriture dans la droiture du cœur? Premiérement cette condition, d'avoir le cœur droit, est une chose dont on ne peut s'assurer; on peut se faire aisément illusion sur cela,

cela. Qui, de Luther ou de Calvin, a manqué de droiture de cœur, quand ils ont vû des choſes contradictoires dans la même Ecriture? L'un ou l'autre ſe trompe; diſons mieux, ils errent tous deux, en n'admettant l'un que l'impanation, & l'autre la ſeule figure. Il n'eſt donc pas impoſſible en étudiant l'Ecriture, de rejetter des vérités eſſentielles, ou de ne pas voir celles qui ſont de cet ordre.

Ce que le Docteur ajoute n'eſt pas moins répréhenſible: *On conçoit ſeulement avec facilité, qu'il y aura bien des choſes qu'il pourra n'entendre pas, ou ne pas prendre dans le vrai ſens; mais il reſte toujours à prouver que la foi de ces choſes-là ſoit abſolument néceſſaire, ou que l'ignorance involontaire en ſoit criminelle & damnable.* L'évidence force M. Ibbot de faire un aveu qui va plus loin qu'il n'a cru; car s'il eſt vrai qu'une homme qui étudie l'Ecriture avec les diſpoſitions qu'il exige, peut n'entendre pas, ou ne pas prendre dans le vrai ſens bien des choſes, c'eſt une marque aſſurée qu'il y a beaucoup d'obſcurités dans l'Ecriture. Or cela ſuppoſé je demande au Docteur Anglois qu'il me prouve, que tous les paſſages obſcurs ne regardent point ce qui eſt eſſentiel à la foi. On apperçoit bien qu'il ne réuſſi. jamais, & qu'il ne fera pour cela que de vains efforts. Si Dieu a permis qu'il ſe trouvât dans ſa parole de

l'obſ-

l'obſcurité, on ne voit aucune raiſon pour-quoi certains endroits en ſeroient plus exempts que d'autres ; ſur-tout, ſi on ſuppoſe avec les Catholiques que l'Egliſe en poſſede le vrai ſens, & qu'elle peut la développer ſans crainte de ſe tromper. Quand M. Ibbot exige de nous qu'on lui prouve que les endroits de l'Ecriture que l'on prend mal, appartiennent à la foi, nous ſerions en droit de lui demander comment il prouveroit qu'on ne peut errer ſur ces choſes-là, & il ſeroit fort embaraſſé ; mais il nous eſt aiſé de le ſatisfaire. Il ne conteſtera pas, je penſe, qu'il eſt abſolument néceſſaire de croire la Divinité du Verbe ; il n'eſt pas moins certain que Crellius & d'autres Sociniens ne prennent pas le vrai ſens du commencement de l'Evangile de S. Jean, qui concerne ce point de la foi, qui eſt un des fondamentaux, ou il n'en eſt point. On eſt bien éloigné de dire que l'ignorance involontaire ſoit criminelle ou damnable ; mais il faut remarquer que celle que M. Ibbot nomme involontaire, ne l'eſt nullement. Si un Proteſtant s'égare en liſant l'Ecriture, c'eſt ſa faute, & c'eſt avec juſtice qu'elle lui ſera imputée, ſon orgueil & ſa préſomption en ſont la cauſe. Il ne tiendroit qu'à lui d'avoir de la docilité pour l'Egliſe, en l'écoutant : il ſeroit aſſuré de ne pas ſe tromper. C'eſt donc très-volontairement qu'un Proteſtant ignore des choſes abſolu-

lolument nécessaires, qu'il n'apperçoit pas dans l'Ecriture. Qu'il se rejoigne à l'Eglise; il sçaura par ce moyen tout ce qu'il doit savoir.

Voici la troisiéme objection que se fait M. Ibbot: *Dès que chacun a droit de choisir sa Religion pour soi-même, il a celui de croire que celle qu'il a choisie, est la vraie; & voilà qui met toutes les Religions à niveau, c'est à dire, qui donne aux plus fausses tous les privileges de la vérité.*

On remarque ici que M. Ibbot n'énerve point les difficultés, il les propose dans toute leur force. Le lecteur s'attend à une réponse travaillée pour résoudre cette objection qui est considérable, mais le Docteur Anglois s'en tire plus légerement. *Sophisme tout pur, répondrai-je aussi-tôt.* Il faudroit au moins montrer en quoi péche le raisonnement de ses adversaires. Imagine-t-il qu'on le croira sur sa parole? Après avoir tranché magistralement le nœud de la difficulté, il ajoute un verbiage qui ne pourra jamais en imposer à quelqu'un tant soit peu attentif. Voici ce qu'il dit: *Le choix qu'on fait des choses n'en changea jamais la nature. Indépendamment du jugement que nous en portons, toute Religion a ses preuves & ses caracteres de vérité ou de fausseté, qui lui appartiennent en propre.* Oui; mais la question est de sçavoir, si chaque particu-

lier

lier peut ſurement connoitre ces caractéres. *Hé bien, que chacun tienne pour vraie celle qu'il a choiſie, il ne s'enſuit nullement qu'elles ſoient toutes égales. Celle qu'un homme choiſit, par exemple, eſt bien vraie par rapport à lui: mais cela ne fait point qu'elle le ſoit en elle même, parce qu'il a pû ſe tromper dans la préference qu'il lui a donnée.* Qui ne voit qu'ici M. Ibbot accorde à ſes adverſaires tout ce qu'ils prétendent? L'objection ne veut pas dire que toute Religion eſt vraie, ce que notre Docteur combat inutilement; on veut prouver que l'examen de l'Ecriture par ſes propres lumieres eſt inſuffiſant pour trouver la vraie Religion: & qu'en ſuivant cette voie on peut s'égarer; c'eſt à quoi M. Ibbot ne ſatisfait pas par ſa réponſe. Ce qu'il ajoute n'y a pas plus de trait: *Il eſt ſûr, au moins, que le principe, qui laiſſe à chacun le droit de juger pour ſoi même, ne ſauroit conclure à l'égalité de toutes les Religions avec la même force, que celui qui ravit aux hommes cette liberté. Car, ſi l'on doit être aveuglément de la Religion de ſon Païs, de ſa famille, de ſes Ancêtres, il faut que ce ſoit parce que celle de naiſſance eſt infailliblement vraie.* Les Catholiques ſont bien éloignés d'avoir cette penſée; au contraire, ils diſent aux Proteſtans qu'ils ont tort de reſter dans la Religion de leurs peres. On ne doit point croire aveuglément touchant la bonté d'une Religion; la vraie a des caractéres

res évidens qui la ſéparent de toutes les fauſſes. Nous n'y ſommes attachés que par ces marques frappantes, qui ſe font ſentir, quand on veut ſe dépouiller de ſes préjugés & de l'eſprit d'obſtination.

La quatriéme objection eſt ainſi propoſée: *Le droit de juger pour ſoi-même rend arbitraire la différence entre le bien & le mal, & mene directement à légitimer les actions les plus folles & les plus criminelles, auſquelles la Religion ſervira de prétexte.* Le ſçavant Anglois ſemble n'avoir formé cette objection que ſur des faits qui ſe ſont paſſés enſuite de la prétendue Réforme, qui donnoit à chaque particulier le droit d'interpréter l'Ecriture ſainte. De quelle autre ſource eſt venuë cette licence effrénée, qui a produit ce qu'on appelle la guerre des Païſans? L'on a cru voir dans les Livres ſaints, que les Chrétiens ſont appellés à un eſprit de liberté; de là la révolte des ſujets contre leurs Souverains légitimes: de-là toutes les extravagances des Quaquers & des Piétiſtes; ajoutons encore celles des Non-Conformiſtes en Ecoſſe. En vit on jamais de plus marquées que celles qu'ils ont faites à l'occaſion des habillemens des Eccléſiaſtiques, & touchant les Rits les plus indifférens, qui ont cauſés des ſoulevemens étranges. Les Anglois mêmes ont tourné en ridicule les bruits ſcandaleux que les Miniſtres Puritains ont faits? pour des choſes

qui le méritoient ſi peu. Qu'eſt-ce que des actions folles, ſi celles-là ne le ſont pas?

Revenons à la réponſe de notre Docteur, elle eſt ſemblable à la précédente; c'eſt une déclamation toute pure, qui ne touche pas le fond de la queſtion. Voici comme il répond : *Autre ſophiſme, & qui ne differe du précédent que par le tour qu'on lui donne. La différence entre les vices & les vertus eſt fixe, eſſentielle, immuable, & ne depend jamais de notre caprice ou de nos idées. Que s'il eſt pourtant poſſible que les hommes s'y méprennent, malgré l'évidence des choſes, malgré les principes de la Religion naturelle, malgré les lumieres de la conſcience, cela ne peut-être que pour des hommes qui n'étudient pas leur devoir dans l'Ecriture, ou qui ne l'y cherchent pas avec ſincérité. Ce malheur n'eſt véritablement à craindre que de la part de ceux qui s'abandonnent aveuglement à la conduite de quelqu'autre autorité que celle de DIEU.* On ne peut nier que la différence entre les vices & les vertus ne dépend point de nos idées; mais quand on ne prend pour regle que ſes idées, rien n'eſt plus aiſé que de prendre le mal pour le bien. Le Docteur n'oſe conteſter que cela ne ſoit poſſible, quand on force les barrieres de la loi naturelle & de la conſcience. Mais quoi de plus commun que de voir ces impreſſions étouffées? M. Ibbot oſera-t-il dire que les premiers Réformateurs n'étudioient pas

pas leur devoir dans l'Ecriture. Malgré cela ignore t on les monſtrueuſes doctrines qu'ils ont répanduës ? Elles ſont ſi honteuſes, que leurs Sectateurs les déſavouent ſur cela. Que n'ont pas avancé Luther, Calvin & tant d'autres, dont M. Ibbot n'oſeroit défendre les excès. C'eſt mal à propos qu'il fait ici mention de ſincérité, chacun s'en pique, & on ne peut convaincre perſonne d'en manquer ; c'eſt avoir recours à une qualité occulte. La fin de cette mauvaiſe réponſe tombe ſur les Catholiques, qu'il accuſe d'être expoſés à l'erreur, en croyant aveuglément. Ils ne ſe repoſent que ſur l'autorité de l'Egliſe, qu'ils ſçavent être infaillible, cela les préſerve de tout égarement. Cette autorité n'eſt pas autre que celle de J. C. qui a dit en parlant des Paſteurs qu'il a établis : Qui vous écoute, m'écoute. Le Docteur Anglois feint d'ignorer notre doctrine, pour combattre avec avantage une chimere.

La derniere objection que ſe propoſe M. Ibbot, eſt ainſi conçuë : *Mais enfin, répete-t-on à toute heure, quels ne ſeront point les abus qu'introduira dans l'Egliſe la liberté que l'on laiſſe à chacun de lire l'Ecriture, d'examiner ſa Religion, d'en juger pour ſoi même ? Il n'y aura point de petit Artiſan qui ne préſume de ſa ſuffiſance, qui ne s'érige en Docteur, qui ne ſe croye auſſi habile que ſes Paſteurs, qui ne néglige les inſtructions qu'il en devroit rece-*

voir. Voilà les raiſons, par leſquelles l'Egliſe Catholique renverſe toutes les ſectes qui oſent s'élever contre elle. Elles ſont accablantes, & je m'étonne qu'elles n'ouvrent pas les yeux à nos freres errans; d'autant plus que la pratique ne juſtifie que trop; que tout ce qu'on dit ici ſe vérifie à la lettre. On s'attend peut-être que M. Ibbot va faire des efforts, ou pour embrouiller ſon lecteur, ou pour ſatisfaire avec quelque apparence à ce raiſonnement victorieux. Point du tout; c'eſt un eſprit droit qui ne peut ſe refuſer à ce qui le frappe: c'eſt un homme franc, & qui parle comme il penſe. Que répond-il donc à ces fâcheux inconvéniens, qui battent ſa ſecte en ruine? Un ſeul mot: *J'en conviens. Ce ſont là des abus à craindre, peut-être même inévitables.* Cela nous ſuffit: tout eſt terminé par cet aveu. On ne concevra jamais que J. C. ait établi ſon Egliſe ſur des fondemens auſſi caducs, que ceux qui l'expoſeroient à de ſemblables abus: de l'aveu des Proteſtans leur Egliſe ne peut les éviter, cette ſociété n'eſt donc pas celle que le Fils de Dieu a établie.

J'avouerai au Public, que j'ai eu une véritable ſatisfaction, quand j'ai vû M. Ibbot ſe propoſer les difficultés les plus preſſantes, que j'avois ramaſſées contre les hérétiques de nos jours; & qu'un Auteur ſi éclairé, & ſi ſçavant n'ait pû y répondre que d'une façon, qui

qui marque combien ſa Cauſe eſt déplorable. Je n'ai plus douté que ſi on compare ſes réponſes avec la force des objections, que tout homme non prévenu ſentira que l'on combat toujours avec déſavantage, quand on s'éleve contre l'Egliſe. Toute l'érudition du ſçavant Anglois, la force de ſa logique, ſon zèle pour ſa ſecte, tout cela n'a été qu'une foible reſſource contre la vérité qu'il vouloit obſcurcir. Dieu ſoit loué de la victoire que ſon Egliſe tire de la bouche de ſes ennemis les plus déclarés & les plus opiniâtres; diſons donc, comme Moïſe dans ſon Cantique: Nos propres ennemis jugent en notre faveur. Qu'eſt-ce autre choſe que les aveus forcés que nous venons de lire, ſortis de la bouche de M. Ibbot? Certes, ſi la Cauſe des Proteſtans ſuccombe en de pareilles mains, il faut croire que perſonne ne pourra dorénavant en entreprendre la défenſe.

Je me contenterai des courtes réflexions que j'ai faites ſur les réponſes de M. Ibbot; mais avant de le quitter, je crois intéreſſant pour la Religion Catholique de remarquer encore certains principes qui lui ſont familiers, & qui prouvent ce que nous avons avancé dans le Titre qui eſt à la tête de cet Ouvrage. On ſe ſouvient qu'on a dit, que la tolérance de toutes les Religions étoit une ſuite du principe commun à tous les Proteſtans; en voici la preuve bien claire dans

notre Docteur Anglois. * *Si je veux*, dit-il, *que ma conſcience ſoit libre, je dois le vouloir pour une raiſon générale; & parce qu'il eſt juſte que celle de mon prochain jouiſſe d'une liberté toute pareille à la mienne, de quel droit pourrois je donc uſer d'intolérance à ſon égard, m'irriter contre lui, le haïr ou le perſécuter, parce qu'il juge des choſes autrement que je ne le fais, qu'il les voit d'un autre œil, & que ſon examen lui en a donné de différentes idées? Il peut ſe tromper; mais ſuis-je infaillible? Il ſe trompe! Hé bien! La charité m'oblige de lui communiquer mes lumieres, pour le retirer de l'erreur. Mais comme il croit, lui, que c'eſt moi qui me trompe, quelles raiſons puis je avoir de l'injurier ou de le maltraiter, qu'il n'ait pas à ſon tour contre moi?* Voilà ce que la plus droite raiſon peut dicter, quand on eſt dans les principes des Proteſtans. Mais cela prouve en même tems que nous avons eu raiſon d'avancer, que la prétenduë Réformation autoriſe toutes les ſectes. Cela démontre encore l'injuſtice des Anglois, & de tant d'autres Sectaires, qui n'uſent pas de tolérance envers les Catholiques; ils ont donc double balance. Ils n'uſent d'indulgence qu'envers ceux qui errent, afin de groſſir leur parti; mais pour la vraïe Egliſe ils ſont intolérans.

M. Ibbot, ſçavant comme il eſt, n'a pû diſſimuler que c'étoit une démarche bien hardie de mépriſer toute l'antiquité, atten

du

du, dit-il', que *les prémiers Ecrivains de l'Eglise, & sur-tout ceux qui vécurent au tems des Apotres, ou le plus près de leur tems, furent à portée de mieux connoitre la Religion Chrétienne, que nous le sommes, à la distance de tant de siécles. Il est donc juste que leur autorité décide, & que leur foi soit la nôtre.* Cette preuve est la meilleure qu'on puisse apporter pour l'autorité des Peres & de la Tradition. Je ne puis me lasser de louer la bonnefoi de M. Ibbot à rapporter les raisons des Catholiques; mais y satisfait il bien? Le lecteur en jugera. C'est ici un point important, & qui mérite que l'Anglois fasse des efforts pour se débarasser de cette difficulté. Ecoutons-le: *S'il ne s'agissoit que de considérer l'antiquité Chrétienne, comme garant des faits historiques dont elle nous a conservé la mémoire, & que nous ne pouvons sçavoir que par elle, il n'y a point de doute qu'elle ne mérite une entiere créance.* Je me borne à cet aveu aussi simple que précis. On a prouvé ci-dessus que la Religion Chrétienne n'étoit que des faits; de l'aveu de M. Ibbot, l'antiquité mérite une entiere créance pour les faits. On ne peut donc refuser d'admettre le témoignage de la Tradition, ou de l'antiquité, qui est la même chose. Voici donc le témoignage des Peres rentré dans tous ses droits, de l'aveu même d'un des plus sçavans Protestans. Telle est la force de la vérité, qu'elle se fait avouer

de ſes plus grands ennemis, quand l'eſprit de chicanne ne les anime pas. Ce ſeroit vainement qu'on objecteroit que M. Ibbot ne parle que des faits hiſtoriques : car les autres faits qui conſtatent la Religion, ſont de même nature. Il s'agit de ſçavoir quel ſens les Apôtres & leurs Diſciples attachoient à ces paroles : *Ceci eſt mon Corps.* Or je ſoutiens que lorſqu'une chaine de témoins, en deſcendant depuis les commencemens de l'Egliſe juſqu'à nous, dépoſent * que ces mots ont toujours été entendus dans le ſens de la réalité ; ce témoignage eſt auſſi fort & auſſi certain pour ce fait, que pour tout fait hiſtorique. Tout ce quon pourra alléguer en faveur de la vérité du fait hiſtorique, ſera auſſi preſſant pour la vérité du fait dogmatique. Qu'on faſſe un parallele des raiſons, on les trouvera d'un poids égal. De-là je tire cette conſéquence ; ou le raiſonnement de M. Ibbot ne vaut rien pour les faits hiſtoriques ; ou il prouve également les faits de doctrine. Nier le premier, c'eſt réſiſter à ce qu'il y a de plus évident, on ne peut donc ſe refuſer au ſecond.

Le même Ouvrage, d'où j'ai tiré ce qu'on vient de lire, m'a fourni matiere à une réflexion que je ne puis paſſer ſous ſilence. On ſe ſouvient que nous avons fait ſentir plus haut

* Ces Dépoſitions ſe voient inconteſtablement dans le Livre intitulé *Perpetuité de la Foi de l'Egliſe touchant l'Euchariſtie*, en 5 Voll. 4to.

haut la difficulté de l'examen particulier. Elle n'a pas échappée à un très habile Proteſtant, c'eſt M. Leng Evêque de Norwich; * il l'a propoſé dans toute ſa force; mais en y répondant, il eſt contraint d'adopter le ſyſtème Catholique: on va en juger. Je fais droit ſur de pareils aveus, parce qu'ils montrent la force de la vérité, qui les arrache, pour ainſi dire, de ſes adverſaires. *Mais*, dit ce Docteur, *ici ſe préſente à l'eſprit une foule de difficultés, qui d'ordinaire effrayent & révoltent. Sur quoi doit rouler l'examen? Faut-il comparer toutes les Religions qu'il y a eu autrefois, ou qu'il peut encore y avoir ſur la terre? Faut-il vérifier les titres de tous les prétendus inſpirés? Faut il approfondir leur hiſtoire, & diſcuter par le menu toutes les diverſes parties de leurs révélations? L'ouvrage ſeroit immenſe. La plus longue vie n'y ſuffiroit pas. Il doit même y avoir un circuit fixe & certain, une regle générale de diſcernement, qui nous conduiſe à la vérité, ſans être dans l'obligation de ſuivre le menſonge dans tous ſes écarts, & cette regle générale ne peut qu'abréger extrêmement le chemin.*

Dans la premiere partie de ce raiſonnement, on fait ſentir combien l'examen ſeroit impoſſible, ſi on vouloit le pouſſer auſſi loin qu'il pourroit aller. Mais je m'arrête à ce qui ſuit: *Il faut une regle générale de diſcer-*

)( )(5 *nement;*

* Tome 5. pag. 140.

nement; ſans cela *la plus longue vie n'y ſuffiroit pas.* Quon faſſe l'application de ce principe lumineux à la méthode des Proteſtans, & à celle de l'Egliſe Catholique ; on appercevra d'abord que ce n'eſt que chez elle où il peut avoir lieu. Cette Communion poſſede cette regle générale de diſcernement ; les Paſteurs prononcent, & tout eſt fini. Dans les autres ſociétés on conteſte ſans fin ; rien ne peut terminer les diſputes; il faut examen ſur examen, & enfin la plus longue vie ne ſuffiroit pas pour ſe fixer ſolidement. C'eſt une préjugé bien fort pour la Catholicité, que nos adverſaires en établiſſent les fondemens, lorſqu'ils y penſent le moins. Cela ne peut venir que de ce qu'ils ſont frappés du vrai de tems à autre & qu'alors il leur échappe de lui rendre témoignage contre leurs propres principes. Dieu ſçait tirer la lumiére des ténebres, & c'eſt principalement dans de ſemblables occaſions.

PRIN-

PRINCIPE GENERAL POUR LA CONTROVERSE.

De toutes les Controverſes que nous avons avec Mrs. de la Religion proteſtante, il n'y en a point qu'ils craignent davantage, & où les artifices ſoient plus inutiles, que celle de l'Egliſe & du Schisme. Dans les autres diſputes, où il s'agit d'examiner un grand nombre de paſſages de l'Ecriture, & des Peres, ils ont d'ordinaire aſſez d'adreſſe pour envélopper la verité de tant de nüages, la deguiſer par tant d'artifices, & fatiguer les eſprits par des longueurs ſi ennuieuſes, que pluſieurs la perdent aiſement de veüe, & que les mieux intentionnés ſe trouvent quelquefois en danger de s'y méprendre. Mais lorſqu'en mettant à part toutes les diſputes, on s'arrête ſur le point de l'Egliſe & du Schiſme, on voit tout d'un coup qu'ils ſont ſeparés de l'Egliſe: on ſent l'horreur de la rupture qu'ils ont fait avec elle; on découvre les illuſions dont ils s'abuſent eux-mêmes, en voulant tromper les autres; on apperçoit leurs faux ſuians; & malgré toutes leurs diſtinctions, leurs hypotheſes, leurs figures, & leurs Sophiſmes, il n'eſt pas poſſible qu'ils échapent; & qu'ils empéchent qu'on ne reconnoiſſe l'injuſtice du parti où ils ſont malheureuſement engagés.

Ce

Ce qui rend cette matiére plus importante, c'eſt que quiconque a trouvé la veritable Egliſe, il a tout trouvé. Il n'a plus qu'à l'écoûter & à la ſuivre. C'eſt un guide qui conduit ſeurement à la connoiſſance de la verité; une lumiére qui diſſipe les nûages de l'erreur; un Oracle qui réſout tous les doûtes d'un eſprit chancelant; & un principe ſur lequel on condamne ſans crainte, & même ſans examen, toutes les Hereſies.

Au reſte, il y a d'autant plus de facilité dans l'éclairciſſement de cette matiére, que ceux de la Religion Proteſtante reconnoiſſent que l'Egliſe ne peut entierement perir. Ils avoüent, ſoit par feintiſe, ſoit de bonne foy, il n'importe, qu'elle eſt viſible; & ils diſent, qu'encore que Saint Paul en l'appellant * *la Colomne & la Baze de la verité*, n'ait pas prétendu la rendre infaillible, il a voulu neanmoins nous apprendre qu'elle eſt la dépoſitaire des verités Divines; & que nous pouvons préſumer de n'être pas dans l'erreur, tandis que nous demeurons attachés à ſa doctrine.

Il n'y a donc qu'à leur faire voir, qu'ils ont rompu avec elle, pour les convaincre du plus grand de tous les crimes, qui eſt le Schiſme; & même pour les obliger d'avoüer, que leur doctrine étant differente de la ſienne, il ne ſe peut pas qu'ils ne ſoient Heretiques.

Or

* 1. Tom. 3 Calv. l. 4. Inſtit. c. 4. Bez. de Not. Du Moulin cont. le Card. du Per. c. 1.

Or cette rupture des Proteſtans avec l'Egliſe Catholique eſt ſi évidente, que quelques efforts qu'ils faſſent il ne leur eſt pas poſſible de s'en défendre.

Ils diſent, qu'ils ont rompu avec l'Egliſe Romaine ſeulement; & par là ils voudroient nous engager dans de longues diſputes ſur le droit qu'elle a de porter la qualité de vraie Egliſe. Grace à Dieu, comme nous en ſommes bien perſuadés, nous n'apprehenderons jamais d'entrer dans cette Controverſe, quand nos adverſaires la voudront faire de bonne foy. Mais il y a une voie plus courte; & l'aveu qu'ils font d'avoir rompu avec l'Egliſe Romaine, ſuffit pour rendre leur Schiſme tout aſſuré.

Car ou cette Egliſe étoit orthodoxe dans le temps qu'ils s'en ſont ſeparés, ou elle étoit Heretique; on leur laiſſe la liberté de la qualifier comme il leur plaira, ſans même être obligés d'en rendre aucune raiſon. S'ils avoüent qu'elle étoit orthodoxe, il ne ſe peut pas faire que leur ſeparation n'ait été Schiſmatique; étant impoſſible de rompre avec une Egliſe orthodoxe ſans Schiſme. S'ils diſent qu'elle étoit Heretique, & que c'eſt ce qui les a porté a s'en ſeparer, ils étoient donc eux-mêmes, avant leur ſeparation, dans une Societé Heretique; & comme depuis la ſeparation ils ne ſe ſont point unis à aucune autre Egliſe, mais qu'ils en ont fait une à part, il

eſt

eſt certain qu'ils ne ſont pas encor plus Catholiques qu'ils l'étoient auparavant. Car pour être Catholique il ne ſuffit pas de ſortir d'une communion Heretique, comme Saint Auguſtin l'a ſouvent prouvé contre les Donatiſtes; il faut neceſſairement s'unir à une autre qui ſoit la vraie Egliſe; il la faut chercher; il la faut trouver à tel prix que ce ſoit. Sans cela la ſeparation eſt ouvertement Schiſmatique, ſelon la doctrine de tous les Peres. Comme donc Mrs. les Proteſtants en ſe ſeparant de l'Egliſe Romaine ne ſe ſont unis à aucune autre; mais qu'ils ont fait, ainſi qu'ils l'avoüent eux mêmes, une Communion ſeparée de toutes les autres Societés Chrêtiennes qui étoient alors au Monde, ils ſont ouvertement Schiſmatiques: Et d'ailleurs, comme on ne peut ſans Hereſie, tenir des doctrines contraires à celles qu'on trouve établies dans toutes les anciennes Societez Chrêtiennes; d'abord qu'on a obligé Mrs. les Proteſtants de confeſſer, qu'ils tiennent pluſieurs doctrines condamnées, non ſeulement par l'Egliſe Romaine, mais même par toutes les autres Societés qui en ſont ſeparées, les voila manifeſtement Heretiques & Schiſmatiques tout enſemble.

De ſorte que par ce ſeul moien, on peut ſans peine terminer tous les differens que nous avons avec eux; abbreger les diſputes; convaincre les ſçavans auſſi bien que les ſimples; & perſuader à tous ceux qui deſirent d'être inſ-

inſtruits, que juſques alors ils ont marché dans les tenebres, & qu'ils ſont ſortis de la voie de la verité & du ſalut.

Auſſi eſt ce la methode la plus ordinaire dont les Peres ſe ſont ſervis pour convaincre les Heretiques de leur temps. * C'eſt par là que Saint Cyprien, Saint Jerôme, & Saint Auguſtin ont fermé la bouche aux Novatiens, aux Luciferiens, & aux Donatiſtes. Car quoique ces Saints Docteurs n'aient jamais refuſé d'entrer en diſpute contre eux, par la diſcuſſion des paſſages que ceux-ci ont toûjours temerairement oppoſés aux Catholiques; neanmoins ils ſe ſont ſouvenûs de l'avis de ** Tertullien, qu'on pouvoit r'amener tous les Heretiques paiſiblement & ſans peine par une voie plus courte, en n'emploiant que de certaines maximes generales dont ont convient de part & d'autre; & dont les conſequences convainquent naturellement toûs les eſprits raiſonnables. Dans ce deſſein ils ont tous crû, que la neceſſité d'être dans l'Egliſe pour être ſauvés, étant une verité qu'aucun Heretique n'a encor oſé nier; ils pouvoient s'en ſervir contre eux, comme d'une *Preſcription*, c'eſt à dire ſelon les termes du droit, comme d'une conviction entiere, par la ſeule application d'une maxime certaine, dont on a été en poſſeſſion

* Cyp. de ſimp. Præl. Hier. Dial. cont. Lucif. Aug. toto lib. de unit. Eccleſ.

** Tertul. I. de præſ. c. 14.

ſion de tout temps. Cette voie eſt d'autant plus naturelle, quelle a du rapport à celle dont Dieu même s'eſt voulu ſervir pour l'établiſſement de ſon Egliſe. Car pour peu qu'on y faſſe d'attention, on verra qu'il a eu deſſein de la compoſer plûtôt de cœurs humbles & dociles, que d'eſprits ſubtils & élevés, & que voulant conduire les uns & les autres à la connoiſſance de la verité, il l'a, pour ainſi dire, environnée de preuves communes & ſenſibles, qui perſuadent les plus ſimples & les moins intelligents. Ainſi Jeſus-Chriſt lui-même voulut que ſes predications fuſſent accompagnées de miracles, & d'autres caracteres de Divinité ſi extraordinaires, que ſes plus grands ennemis furent obligés d'avoüer, que jamais homme n'avoit parlé comme lui. Les Apôtres, & les premiers Predicateurs de l'Evangile ne chaſſerent l'idolâtrie du Monde, que parceque les Peuples ne les pouvoient regarder ſans étonnement. Et quoique ceux qui leur ont ſuccedé depuis, n'aient pas toûjours eu un éclat ſi extraordinaire de miracles & de Sainteté; neanmoins la divine providence n'a jamais ceſſé d'accompagner ſon Egliſe de certaines marques exterieures, qui la font aiſement diſtinguer des Societés Schiſmatiques, & qui font qu'on juge, ſans autre examen, qu'il eſt raiſonnable d'écoûter ce qu'elle nous prêche; & que les autres ne meritent ſeulement pas quon les entende.

FIN.

OCT 26 1948